L'HOMME QUI VOULUT ACHETER LONDRES

PAR EDGAR WALLACE

60f

HACHETTE

MARCEL BLOCH

L'HOMME QUI VOULUT ACHETER LONDRES

EDGAR WALLACE

L'HOMME QUI VOULUT ACHETER LONDRES

(THE MAN WHO BOUGHT LONDON)

TRADUIT PAR JEANNE FOURNIER PARGOIRE

HACHETTE

Tous droits de traduction. de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette. 1948.

L'HOMME QUI VOULUT ACHETER LONDRES

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME QUI DISTRIBUAIT DES AUMONES

La nuit était tombée sur le West-End, mais, en dépit de l'heure tardive, et bien que toute la banlieue londonienne, semblable à un morne désert, fût déjà plongée dans les ténèbres, interrompues seulement par les lumières de quelques restaurants, le Strand voyait affluer une foule languide, avide de pénétrer les mystères des plaisirs nocturnes, décrits avec tant de couleur par nombre d'écrivains, mais qui, cependant, apportent bien souvent des déceptions dans la réalité.

Les faubourgs, maintenant déserts, avaient fourni leur contingent à la vie nocturne et perverse de la Métropole. Qu'il y eût là de la débauche, nul n'en doutait. Ces pâles vendeuses de magasins blotties contre leurs compagnons, ces femmes mariées à la mine austère, au bras de leurs époux, ces frais et joyeux jeunes gens de la grande banlieue, tous savaient ce que signifiaient ces deux mots : « West End ».

Ils étaient venus là voir toute une aristocratie prodigue, dont on pouvait admirer le luxe éclatant dans les limousines brillamment éclairées, filant sans bruit, et conduisant leurs heureux occupants, du théâtre à quelque souper fin. Toute cette foule était là pour jouir tout à la fois de

l'éblouissement des flots de lumière, de la griserie des éclats de rire et des joyeux flonflons qui, des grands restaurants, parvenaient jusqu'à elle.

Sans doute, tous ces habitants de la banlieue n'approuvaient-ils pas ce qu'ils voyaient, mais ils n'en étaient pas moins captivés par cette ambiance. N'y avait-il pas là, à chaque instant, l'évocation de fortunes dont les chiffres astronomiques leur rappelaient les impossibles problèmes d'arithmétique qu'ils avaient connus dans leur prime jeunesse ? Tout débordait de richesse, le Strand, Pall Mall avec ses clubs somptueux et, surtout, Piccadilly Circus, posé comme une étincelante couronne de diamants au cœur même de Londres.

Que de fortunes ! Les placards des journaux du soir donnaient une idée de la richesse et de l'atmosphère du West End : « Une actrice célèbre perd 20.000 livres de bijoux. » « Un contrat de navigation de cinq millions. »

Mais l'annonce qui, sans conteste, retenait le plus l'attention était celle du *Monitor :*

Edition Spéciale.

« KING KERRY VEUT ACHETER LONDRES. »

Pour lire l'effarante nouvelle, les gens les plus impécunieux finissaient par tirer quelques sous de leur poche où il n'y avait, sans doute, que bien rarement d'autres pièces de monnaie. Ceux qui paraissaient pressés et qui, d'ordinaire, ne faisaient point attention aux annonces des journaux, s'arrêtaient brusquement pour acheter l'édition spéciale du *Monitor.*

La curiosité des gens riches eux-mêmes était mise en éveil. « King Kerry veut acheter Londres ! » disait un joyeux convive.

« Je voudrais bien qu'il achète ce restaurant et qu'il y mette le feu », gronda l'un de ses voisins en frappant sur la table avec le dos de sa fourchette. « Garçon ! allez-vous me faire attendre longtemps encore avant de prendre ma commande ?

— Un tout petit instant, Monsieur. »

Un homme de haute taille et de belle apparence, qui était assis à la table voisine et dont le garçon s'occupait avec un empressement particulier, avait souri en entendant les paroles qui venaient de s'échanger. Ses cheveux grisonnants le faisaient paraître beaucoup plus âgé qu'il n'était en réalité, mais cela ne semblait pas le déranger. Peut-être estimait-il être déjà trop vieux pour que ces choses eussent encore vraiment de l'importance.

Tous les regards se portèrent sur lui lorsqu'il se leva de table.

Il ne parut pas s'en apercevoir ou, du moins, s'en soucier et, un long cigare entre ses dents blanches, il traversa la foule pour gagner le vestibule du restaurant.

« Ma parole, s'exclama celui qui s'était plaint tout à l'heure de la lenteur du service, mais c'est lui ! »

Il se tourna sur sa chaise, suivant du regard l'homme qui s'éloignait.

« Que voulez-vous dire ? » demanda son compagnon en posant sur la table le journal qu'il venait de lire.

« C'est lui ! King Kerry, le milliardaire américain ! »

King Kerry sortit du restaurant et se perdit dans la foule.

Cependant, à une centaine de mètres, un homme bien mis, d'allure juvénile et distinguée, suivait le milliardaire.

De temps à autre, il jetait vers King Kerry un regard hostile. Il ne fit aucun effort pour le dépasser, se tenant toujours à une certaine distance du milliardaire qui s'engagea bientôt dans Haymarket et marcha dans la direction de Cockspur Street.

L'homme qui le suivait était mince et d'une belle prestance. Il avançait d'une manière un peu saccadée. Certes, il n'avait pas la carrure d'un athlète, mais la raideur de sa démarche dénotait cependant un certain entraînement militaire. Lorsque celui qu'il suivait ralentit un peu son allure, il s'arrêta un instant sous un réverbère dont la lueur éclaira son visage parfait, aux traits fins et délicats.

Le mystérieux suiveur n'était autre qu'Hermann Zéberlieff, qui réunissait bien tous les traits caractéristiques de ses nobles ancêtres polonais et hongrois, dont le rôle

n'avait pas été négligeable dans l'histoire de leur pays.

King Kerry faisait une petite promenade avant de rentrer se coucher à Chelsea House. Lorsqu'il obliqua pour longer les quais de la Tamise, Zéberlieff fit de même, mais en empruntant le trottoir opposé.

L'avenue était déserte. On n'y rencontrait guère que quelques mendiants venus là dans l'espoir de trouver une âme charitable qui leur ferait l'aumône.

King Kerry s'arrêtait de temps en temps pour parler à l'un de ces misérables, et plus d'une fois il tira de sa poche quelques pièces de monnaie pour les mettre dans la main qui se tendait vers lui.

Quelques-uns de ces pauvres hères l'approchaient en pleurnichant et lui contaient leurs misères. Cependant King Kerry était un homme d'expérience, qui savait faire la distinction entre les vrais mendiants et les faux.

L'un de ceux-ci s'approcha alors que King Kerry venait de dépasser l'obélisque de Cléopâtre. Comme celui-ci passait son chemin sans faire attention à lui, l'homme lança une imprécation. King Kerry se retourna et s'avança vers le mécontent qui fit un pas en arrière, comme s'il eût craint de recevoir un coup. Pourtant, le passant ne paraissait pas hostile.

King Kerry écarquilla les yeux dans l'obscurité. Il avait d'autant plus de peine à distinguer quelque chose qu'il était ébloui par l'éclat des lumières qui brillaient à quelque distance. Son cigare faisait dans la nuit un tout petit point rouge.

« Que disiez-vous ? demanda-t-il gentiment. J'étais en train de réfléchir et je n'ai pas saisi vos paroles.

— Donnez à un malheureux de quoi passer la nuit ! » gémissait l'homme qui était couvert de haillons. Il portait de longs cheveux et une barbe hirsute qui inspiraient de la répugnance, malgré l'obscurité ambiante.

« Quelques pièces de monnaie, répétait-il, c'est pour passer la nuit.

— Ou peut-être pour boire un petit verre, ajouta King Kerry.

— Pourquoi dites-vous cela ? »

La question parut embarrasser le promeneur nocturne, qui resta un instant silencieux.

« Pour quelle raison voulez-vous que je vous donne le prix de votre logis, répondit-il enfin, ou bien quoi que ce soit, sans que vous ayez rien fait pour le gagner ? »

Ces paroles avaient été dites sans aucune rudesse, d'un ton amical, et le vagabond reprit courage.

« Eh bien !... parce que vous avez de l'argent et que je n'en ai pas », dit le mendiant à qui cela paraissait être un argument irréfutable, décisif.

Le gentleman hocha la tête.

« Cela n'est pas une raison, dit-il. Depuis combien de temps êtes-vous sans travail ? »

L'homme hésitait à répondre. Il y avait quelque chose d'autoritaire dans la voix de son interlocuteur. Qui sait, c'était peut-être un inspecteur et il valait mieux ne pas mentir.

« J'ai travaillé par-ci, par-là, répondit-il d'une voix sourde. On ne trouve pas toujours de l'embauche avec tous ces étrangers qui nous retirent le pain de la bouche et travaillent pour de maigres salaires. »

L'argument n'était pas nouveau. Le mendiant l'avait déjà utilisé avec profit auprès de certains passants au cœur généreux.

« Mon pauvre ami, reprit le gentleman, je me demande si vous avez déjà travaillé une semaine entière dans votre vie ? »

Cette épithète de « pauvre ami » incita le vagabond à faire vibrer la corde sensible chez son interlocuteur.

« Monsieur, fit-il doucement, le Seigneur m'a affligé d'une bien triste chose. »

De nouveau, le gentleman hocha la tête.

« Mon cher, dit-il gentiment, le monde n'a pas besoin de gens comme vous. Vous occupez une place et respirez un air qui pourraient être plus utilement employés. Vous êtes de ceux qui consomment et qui ne produisent pas : vous vivez de la charité des gens qui travaillent et qui doivent se priver ensuite pour rattraper les quelques sous qu'ils vous ont donnés en voyant votre misère.

— Allez-vous donc permettre que l'un de vos semblables se promène toute la nuit dehors ? demanda le vagabond devenu agressif.

— Mon ami, cela n'est pas mon affaire, répondit King Kerry d'un ton calme. S'il ne tenait qu'à moi, je ne vous laisserais pas vous promener.

— Eh bien, que feriez-vous ? demanda le mendiant qui parut s'apaiser.

— Je vous traiterais exactement de la même manière qu'on traite les chiens errants, je vous ferais disparaître de ce monde tout simplement. »

Sur ces mots, King Kerry se disposa à reprendre sa promenade.

Le vagabond hésita un instant, la rage au cœur. Les quais étaient déserts, il n'y avait aucun policeman en vue.

« Ecoutez ! » dit-il soudain, d'une voix dure, en saisissant le bras de King Kerry.

Pour une seconde seulement cependant, car un poing dur comme le fer vint le toucher au menton; il chancela un instant sur la chaussée, s'efforçant de retrouver son équilibre.

Tout éberlué, il regardait s'éloigner paisiblement celui qui l'avait frappé. S'il le suivait et faisait du scandale, peut-être l'inconnu lui donnerait-il quelques shillings pour éviter d'entendre prononcer son nom en justice ? Cependant, le vagabond se souciait fort peu lui-même d'entrer en contact avec la police. Et même s'il portait des cheveux longs et une barbe hirsute, peut-être avait-il ses raisons pour cela. Il aurait bien voulu se venger, mais il y avait des risques.

« Je crois que vous vous êtes trompé d'adresse », lui dit une voix dans la nuit.

Le vagabond se retourna en maugréant.

L'homme qui se trouvait en face de lui n'était autre qu'Hermann Zéberlieff, l'infassable suiveur de King Kerry, qui venait d'assister à la scène.

« Occupez-vous de vos affaires ! » gronda le mendiant en repartant d'un pas lourd.

« Un instant », dit le jeune homme en le rejoignant et

en faisant tinter dans sa poche quelques pièces d'argent.

« Que feriez-vous pour avoir dix livres ? » demanda-t-il.

A ces paroles, le vagabond s'arrêta net.

« N'importe quoi, dit-il d'une voix sourde, n'importe quoi, excepté un meurtre.

— Que feriez-vous pour cinquante livres ? demanda encore le jeune homme.

— A peu près n'importe quoi ! répondit l'homme dans un grognement.

— Et pour cinq cents livres et un billet pour l'Australie ? » questionna enfin Hermann dont les yeux perçants fixaient le vagabond.

« N'importe quoi, n'importe quoi ! » s'écria celui-ci.

Le jeune homme fit un signe et dit :

« Suivez-moi. Traversons la rue. »

Dix minutes environ s'étaient écoulées depuis le départ des deux hommes, lorsque deux autres silhouettes s'approchèrent du même endroit, venant du côté de Westminster. Ces mystérieux personnages marchaient d'un pas rapide et s'arrêtaient à tout instant pour projeter les faisceaux de leurs lampes électriques sur les épaves humaines qui, dans toutes les attitudes possibles, sommeillaient sur les bancs de l'avenue. Non contents de cela, ils examinaient soigneusement les passants, d'ailleurs rares à cette heure.

Ils rencontrèrent un homme à l'allure distinguée qui venait vers eux sans se presser et ils lui demandèrent quelque chose.

« Oui, en effet, répondit-il, tout à fait par hasard, il se trouve que j'ai parlé tout à l'heure à un homme de taille moyenne ayant un accent un peu particulier. Je suppose qu'il était de la province.

— C'est certainement lui, monsieur l'Inspecteur », dit l'un des deux hommes à son compagnon.

Puis, se tournant vers le passant, il demanda :

« N'avait-il pas un tic, inclinant et secouant la tête en parlant ? »

Le gentleman fit un signe de tête affirmatif.

« Puis-je vous demander si vous le recherchez ? dit-il. A ce que je comprends, vous êtes des officiers de police. »

L'homme à qui il s'adressait hésita et regarda son supérieur.

« Oui, monsieur, dit l'Inspecteur. Il n'y a pas d'inconvénient à vous révéler qu'il s'appelle Horace Baggin, recherché pour crime. En s'évadant, il a tué un des gardiens de la prison où il purgeait une condamnation pour meurtre. On nous l'a signalé dans les parages. »

Puis, les deux hommes saluèrent et s'éloignèrent.

Leur interlocuteur, qui n'était autre que King Kerry, poursuivit sa promenade, tout pensif.

« Voilà un homme que Zéberlieff voudrait bien rencontrer ! » se disait-il.

Par une curieuse coïncidence, le jeune et efféminé Zéberlieff recevait au même instant un vagabond dans son appartement de Park Lane et lui faisait boire une infâme vodka; et le vagabond à la barbe hirsute écoutait, en inclinant la tête, plus de sombres histoires sur les milliardaires américains qu'il n'en aurait imaginé...

« Il faut débarrasser la terre de tous ces gens-là, grondait-il. Laissez-moi faire. Il m'a frappé en pleine figure. Je vais lui apprendre à ce milliardaire...

— Encore un verre », dit Zéberlieff.

CHAPITRE II

UNE RENCONTRE DANS LE METRO

L'ascenseur du « tube » était bondé et Elsie Marion, tout en jetant un regard anxieux sur l'horloge, était en train de se demander si elle devait attendre la prochaine descente, au risque de s'attirer les reproches de son patron, M. Tack, ou bien chercher malgré tout à se faufiler avant que les lourdes portes à glissière ne se fussent refermées. Elle détestait les ascenseurs, surtout lorsqu'ils étaient pleins à craquer comme celui-ci.

Quelques secondes d'hésitation et il était trop tard. Les portes se refermèrent avec fracas, tant que l'employé faisait entendre un inexorable : « *Next lift please !* »

Elsie Marion parut fort ennuyée. En effet, ce matin-là précisément, elle aurait dû être ponctuelle.

Tous ces derniers temps, son patron, M. Tack, avait paru fort irrité de ses innombrables retards et il l'avait réprimandée à plusieurs reprises au cours de la semaine. Il lui avait reproché son inexactitude, son travail désordonné et une lenteur qui, disait-il, devenait presque criminelle chez une caissière dont le mérite était généralement constitué, en somme, par toutes les qualités qu'elle n'avait pas.

La veille, il avait réuni toutes les caissières et il les avait averties qu'il tenait à les voir à leur poste à neuf heures précises. « Pas à neuf heures cinq. avait-il bien

spécifié, ni même à neuf heures une », mais exactement au moment où la grande horloge qui se trouvait en face de la maison Tack & Brighten commencerait à sonner les neuf coups.

Une certaine agitation avait régné chez Tack & Brighten au cours des trois derniers mois. Les patrons avaient eu un inexplicable accès de générosité. Toutefois, cette générosité s'était exercée en faveur du public, plutôt qu'à l'égard des malheureux employés. On avait procédé à d'incroyables réductions des prix de vente, tout en ramenant à un minimum les frais généraux. Tout cela s'était traduit par un chiffre d'affaires fortement accru et, bien curieusement, par une sensible augmentation des bénéfices. C'était, du moins, ce que chuchotaient certains employés de la comptabilité.

Quelques-uns disaient que ces bénéfices étaient entièrement fictifs. Mais n'était-ce pas là pure médisance ?

En effet, pourquoi la maison Tack & Brighten, qui était une société privée et n'avait par conséquent pas d'actionnaires à satisfaire, aurait-elle simulé des bénéfices ? Pour l'instant, la solidité de la maison n'était pas en question.

Il était neuf heures moins sept. Elsie Marion se trouvait encore à la station de Westminster Bridge Road et il lui fallait exactement vingt minutes pour arriver à son bureau. Elle eut un haussement d'épaules. Qu'importaient maintenant, en somme, quelques minutes de plus ou de moins. Elle était cependant furieuse contre elle-même. Le prochain ascenseur serait tout aussi bondé, et, en fait, il fut plein de monde aussitôt les portes ouvertes. Elle aurait pu gagner trois précieuses minutes.

Elle était écrasée par la foule sur l'un des côtés du lift et elle s'estimait heureuse, malgré tout, d'être séparée des gens malodorants qui se trouvaient à ce moment-là dans la cabine de l'ascenseur, par la haute stature d'un homme élégant que le hasard avait placé devant elle.

Il était tête nue, ses cheveux grisonnants étaient soigneusement peignés et cosmétiqués. Il avait le front haut; un nez aquilin et fin, un menton volontaire lui donnaient un air distingué et semblaient attester de nobles origines.

Des yeux bleus, assez enfoncés dans les orbites, des pommettes saillantes et des lèvres minces, un teint bronzé, telles étaient ses autres caractéristiques. Elsie Marion l'avait tout de suite remarqué. Elle se demandait qui il pouvait être et pour quelle raison ce gentleman se trouvait d'aussi bonne heure dans le métro.

Le détaillant un peu, elle nota surtout sa mise impeccable et une épingle de cravate qui dénotait une fortune respectable. Il tenait son chapeau à la main. « Ce doit être un Américain », pensa Elsie, car les Américains ont l'habitude d'ôter leur chapeau dans les ascenseurs quand il y a des dames.

Bientôt le lift s'enfonça à soixante pieds de profondeur et, en entendant un son de cloche, Elsie comprit qu'elle venait encore de manquer un train. Il lui faudrait donc attendre à nouveau de trois à cinq minutes. Elle en aurait pleuré de dépit, car, après tout, c'était très sérieux pour elle, orpheline, absolument seule au monde et ne vivant que de son travail. Il y avait déjà tant de caissières sans emploi et elle se demandait si elle pourrait continuer à payer les leçons de sténo-dactylographie qu'elle prenait depuis peu de temps.

Vingt-cinq shillings par semaine, cela n'était pas beaucoup pour une jeune fille habituée à dépenser cette somme rien que pour une paire de chaussures, au temps où la prodigue tante Martha vivait encore. A la mort de celle-ci, Elsie Marion, sa fille adoptive, ne possédait pour tout avoir, à part l'instruction qu'elle avait reçue au collège de Cheltenham, qu'un billet de dix livres sterling et une broche massive contenant une mèche de cheveux de celui que tante Martha avait aimé vers 1860.

Entre le moment où un ascenseur commence à descendre et celui où il arrive au niveau du quai, une jeune fille, qui a tous les soucis de l'existence, réfléchit à plus de choses qu'un homme n'en saurait écrire en une année. Avant que le lift ne fût arrivé en bas, Elsie Marion avait envisagé l'avenir et l'avait trouvé peu encourageant. Elle se rendit compte, au moment où elle se disposait à sortir de la cabine, que son voisin l'observait avec attention.

Ce n'était pas un regard comme ceux auxquels elle restait indifférente, mais le regard profond d'un homme qui semblait vraiment s'intéresser à elle.

L'étranger s'effaça pour la laisser passer et elle l'en remercia d'un léger signe de tête.

Il la suivait de très près, du moins elle en avait l'impression. Mais après tout, cela était-il étonnant dans cette cohue ?

Encore deux longues minutes à attendre. Soudain, Elsie sortit de la foule qui bordait le quai pour aller se placer du côté de la tête du train où il y avait beaucoup moins de monde.

Elsie détestait les foules et ce matin-là encore plus que les autres fois.

« Excusez-moi ! »

Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait cette entrée en matière, mais il y avait dans la voix qui s'adressait à elle quelque chose qui la différenciait de ces déclarations impertinentes qu'elle avait déjà subies dans le métro. Elle se retourna et regarda l'étranger. Il la considérait avec un sourire aimable.

« Vous allez penser que je suis un original, dit-il, mais vraiment, quelque chose m'a poussé à venir vers vous et à vous parler. Vous ne paraissez pas beaucoup aimer les ascenseurs. »

Elle aurait pu, d'un regard, le décourager de poursuivre son monologue, mais peut-être sans bien s'en rendre compte, elle avait plaisir à l'écouter. Il lui rappelait quelqu'un qu'elle avait connu autrefois, aux jours heureux où elle était encore chez sa tante Martha.

« Les ascenseurs m'effrayent toujours un peu, répondit-elle, avec un petit rire. C'est stupide, car vraiment il n'y a rien à craindre. »

Le gentleman hocha la tête.

« J'en suis parfois effrayé moi-même, confessa-t-il. Non pas que je craigne pour ma propre vie, mais je songe aux milliers d'êtres humains dont le sort dépend un peu de moi. C'est ainsi que je tremble toujours un peu en traversant la rue. »

Manifestement, tout cela n'était pas dit spécialement dans le but d'intéresser Elsie. Elle eut le sentiment qu'il ne faisait qu'exprimer là, avec naturel, une chose qu'il pensait vraiment. Elle posa sur lui un regard interrogateur.

« Cela vous étonne sans doute, poursuivit-il. Mais le fait est que je viens de faire l'acquisition... d'un asile d'aliénés. »

Après en avoir demandé la permission, il alluma un cigare.

Elle le considérait avec un étonnement croissant.

A ce moment-là, le train entra en gare avec un bruit de tonnerre.

A son grand désespoir, la jeune fille vit que le train était bondé et que des dizaines de personnes se disposaient à assiéger chacune des portières.

« Vous n'allez pas pouvoir prendre celui-ci, dit tranquillement l'étranger. Il y a beaucoup trop de monde. Vous en aurez un autre dans une minute.

— Je vais quand même essayer de monter », répondit Elsie en se mêlant à la cohue.

Son étrange compagnon la suivit, mais même avec son aide, il fut impossible à Elsie d'approcher du train et elle resta sur le quai avec bon nombre d'autres voyageurs.

« Le temps c'est de l'argent, dit gentiment l'homme aux cheveux gris, mais n'en soyons pas cependant trop avares.

— Je ne puis guère faire autrement, répondit Elsie un peu irritée. Peut-être n'avez-vous pas, vous-même, à subir, en arrivant à votre bureau, la colère d'un patron qui crie en regardant sa montre ? »

La jeune fille esquissa un sourire, malgré sa contrariété.

« Excusez-moi, fit-elle, je n'avais pas l'intention de vous ennuyer avec mes petites misères. Mais vous me disiez que vous aviez acheté un asile d'aliénés... »

Le gentleman eut un sourire malicieux.

« Et vous avez sans doute pensé que j'étais moi-même échappé d'un semblable établissement. En fait, j'ai acheté le Coldharbour Asylum, le terrain, l'immeuble et tout l'équipement... »

Elsie le regarda avec un air incrédule.

« Parlez-vous sérieusement ? », demanda-t-elle, et son scepticisme était bien justifié, car l'asile de Coldharbour était le plus grand de Londres.

« Mais c'est tout à fait sérieux, dit-il. Je vais, sur son emplacement, faire construire un club qui comptera parmi les plus somptueux de la capitale. »

Elsie n'eut pas le temps de demander d'autres explications. Un second train entra en gare et, toujours escortée de l'homme aux cheveux gris qui, en si peu de temps, avait de charmante mais un peu déconcertante manière, assumé le rôle de cavalier servant, elle parvint, cette fois, à s'installer dans un compartiment de fumeurs.

Elsie se sentait tellement à son aise avec ce gentleman qu'elle se hasarda à lui faire quelques petites confidences sur sa vie, ses craintes et ses espoirs.

Le temps passa très vite et la jeune fille, arrivant à la station d'Oxford Circus, trop tôt à son gré, ne remarqua même pas que l'horloge indiquait neuf heures vingt. Sans se presser, elle s'avança vers l'ascenseur.

« Vous alliez vous-même à Oxford Circus ? » demanda-t-elle, prise d'une crainte soudaine d'avoir entraîné hors de sa route son mystérieux compagnon.

« J'y allais moi-même, par une curieuse coïncidence, répondit l'étranger. Je dois conclure quelques achats importants dans Oxford Street à neuf heures et demie. »

Une fois encore, Elsie jeta un regard étonné sur son interlocuteur qui ricana gentiment.

« Je suis tout à fait inoffensif », dit-il avec un air narquois.

Ils arrivèrent dans Argyll Street et l'inconnu prit congé d'Elsie.

« J'espère vous revoir », dit-il simplement.

Il n'avait pas révélé son nom, qui n'eût certes pas manqué d'impressionner la jeune caissière, car l'inconnu n'était autre que King Kerry. Il avait d'ailleurs, quant à lui, pu lire le nom de la jeune fille sur le livre qu'elle tenait à la main.

Elsie se sentait un peu gênée, mais elle esquissa néan-

moins un sourire en partant. King Kerry resta un instant immobile, la regardant s'éloigner.

Cependant, de l'autre côté de la rue, un homme mal vêtu, les yeux hagards, fixait les portes de l'ascenseur. Dès qu'il vit paraître l'étranger aux cheveux gris, il fit un bond en avant... Deux détonations retentirent et une balle siffla désagréablement aux oreilles du milliardaire.

« Voilà ma réponse ! » s'écria l'inconnu. Il n'en dit pas davantage, car il fut aussitôt appréhendé par deux policemen.

Un léger sourire erra sur les lèvres de King Kerry.

« Horace, dit-il en hochant la tête, vous êtes un bien mauvais tireur ! »

De l'autre côté d'Oxford Street, un homme avait observé la scène de l'une des fenêtres d'un immeuble.

Il avait vu les policemen arriver au pas de course, la foule qui se rassemblait; il avait vu les sombres silhouettes des représentants de la loi et de leur prisonnier à demi fou.

Il n'avait pas manqué non plus d'observer l'homme aux cheveux gris qui, indemne et calme, s'éloignait lentement et s'entretenait quelques instants avec un sergent de police.

Le mystérieux guetteur tendit le poing dans la direction de King Kerry.

« Un jour, mon cher, dit-il entre ses dents, je trouverai bien une balle qui fera mouche. Et ce jour-là, la jeune fille de Denver City sera libre ! »

CHAPITRE III

M. TACK, PATRON IRASCIBLE

M. Tack s'était installé près de la caisse du rayon de la confection. L'expression de son visage était exactement celle d'un homme bien décidé à être désagréable.

« Elle ne viendra pas !

« Elle nous fera dire vers onze heures par télégramme ou par téléphone qu'elle est sérieusement malade ou bien que sa mère est souffrante ! »

Telles étaient les paroles amères que proférait M. Tack en s'adressant à trois obséquieux chefs de rayon, tirés à quatre épingles et se tenant respectueusement à quelques pas de leur patron.

Au fond, ils avaient plutôt envie de rire en voyant l'attitude héroï-comique que s'efforçait de prendre leur chef, mais, faisant un effort sur eux-mêmes, ils demeuraient imperturbables et admiratifs.

« C'en est trop, s'exclama soudain M. Tack. Nous lui donnerons son compte pour samedi. Je la ferais même partir sur-le-champ, si j'avais quelqu'un pour la remplacer au pied levé. »

L'un des chefs de rayon, le doyen, eut le sentiment que le patron attendait une approbation de sa part; tout ce qu'il trouva à dire, cependant, ce fut : « Où allons-nous ? Où allons-nous ? »

C'est à ce groupe de désespérés que vint se heurter

Elsie, toute rouge et hors d'haleine.

« Je regrette vraiment », dit-elle en se débarrassant de son manteau et en escaladant le tabouret de sa caisse.

M. Tack la regarda. Il était là, exactement comme elle l'avait prévu, tenant dans sa main son chronomètre en or, les lèvres pincées, prêtes à faire entendre un inexorable verdict.

« J'étais là à neuf heures, mademoiselle », dit-il calmement.

Mais Elsie ne répondit pas. Elle ouvrit son pupitre pour en retirer un registre et quelques porte-plumes. Elle estimait sans doute que le silence convenait mieux en la circonstance; toute parole de sa part ne pouvait que déchaîner une tempête.

« J'étais ici à neuf heures, mademoiselle », répéta M. Tack, fermement décidé à jouer la petite scène qu'il avait imaginée.

Cependant, Elsie se contenta de répondre évasivement.

« Je regrette beaucoup ! monsieur Tack. »

A cet instant, un jeune homme entra nonchalamment dans le magasin. Comme les chefs de rayon formaient alors le cercle autour de M. Tack, il parcourut les différents services tout à son aise. C'était un garçon élégant, portant un imperméable assez chic et un beau chapeau de feutre, placé un peu en arrière. Il semblait posséder tout le doigté et la confiance en soi qui sont les caractéristiques de certaines professions.

« Ah ! vous regrettez », rugissait M. Tack. « Tout cela est très joli, mais je ne puis vous répondre qu'une chose, c'est que vous vous êtes moquée une fois de plus des règlements de notre maison. Est-ce votre manière à vous de tenir compte de la demande instante que j'ai adressée hier à tout le personnel ? »

Elsie Marion ne répondait toujours rien et le jeune homme qui venait d'entrer paraissait beaucoup s'intéresser à la scène.

« Si je suis ici à neuf heures, vous pouvez y être aussi, n'est-ce pas ?

— Je regrette, répondit Elsie, je me suis réveillée en

retard et je me suis même passée de mon petit déjeuner pour arriver plus vite.

— Arriver plus vite, c'est admirable ! Mais moi j'ai bien pu me lever en temps voulu, alors ? »

Elsie Marion commençait à s'énerver; c'était sans doute la tactique de M. Tack, l'agacer, la pousser à bout. Quoi qu'il en fût, la jeune fille comprenait bien que tout cela allait se terminer par une mise à la porte.

« Après tout, je m'en moque, éclata-t-elle soudain. Vous pouvez faire ce que vous voulez. Si vous vous levez tôt, c'est peut-être parce que vous ne dormez pas bien ou parce que vous digérez mal des repas trop copieux, ce qui ne m'arrivera pas à moi, je vous l'assure. »

Sous cette avalanche, M. Tack se fâcha tout rouge.

« Vous ne faites plus partie du personnel », dit-il d'un ton rageur.

Toute pâle, la jeune fille descendit de son tabouret.

« Pardon ! Pardon ! pas maintenant, s'exclama M. Tack; vous partirez à la fin de la semaine.

— Je préférerais partir tout de suite, rétorqua Elsie.

— Je regrette de ne pouvoir faire passer vos préférences personnelles avant les nécessités du service et je vous prierai de rester jusqu'à samedi, du moins si vous tenez à avoir un certificat en partant. »

Elsie Marion remonta péniblement sur son tabouret.

« C'est entendu, dit-elle, mais alors je vous prierai de cesser de m'agacer, de me narguer. J'assurerai mon service, mais je ne veux pas être brusquée, rudoyée. Je ne tiens pas à subir vos sarcasmes et ceux de vos chefs de service. Je ne sais ce qui me retient d'envoyer une lettre au directeur du *Monitor*, en lui expliquant comment on traite de pauvres jeunes filles à la Maison Tack & Brighten ! »

Elle avait été encouragée dans cette explosion de colère par le sourire sympathique du jeune homme au chapeau mou, qui était venu tout doucement se placer derrière les autres témoins de la scène.

Sous la menace proférée par Elsie, M. Tack devint blême. Le journal *Monitor* n'avait-il pas, récemment

encore, fait une allusion discrète à la possibilité d'un scandale dans une grande maison d'Oxford Street, apparemment très prospère.

M. Tack avait été touché au point sensible.

« Comment osez-vous ? gronda-t-il. Faites bien attention, car cela pourrait vous coûter cher ! »

Puis, s'avisant de la présence du jeune homme, il dit avec un sourire aimable.

« Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Vous allez sans doute être surpris de la coïncidence. Mais mon nom est Gillett et je suis reporter du *Monitor*.

— Et que désirez-vous ?

— Tout simplement interviewer votre caissière. »

En prononçant ces mots, le reporter avait jeté un coup d'œil du côté d'Elsie Marion.

Se tournant vers celle-ci, M. Tack eut une nouvelle explosion de colère.

« En tout cas, je vous interdis de donner sur notre firme des renseignements, quels qu'ils soient. »

Le reporter regarda M. Tack avec un air stupéfait.

« Mais, mon cher monsieur, ce n'est pas au sujet de votre maison que je me propose d'interviewer cette jeune fille, c'est au sujet de King Kerry ! »

M. Tack en restait bouche bée.

« King Kerry ! répéta-t-il, la personne qui veut acheter l'immeuble ? »

M. Tack venait de livrer un de ses grands secrets. Il s'en voulut aussitôt d'avoir aussi imprudemment laissé échapper des paroles qui expliquaient, pour ses employés, toute la politique de compression des prix et des dépenses pratiquée depuis quelque temps par la maison Tack & Brighten.

« Acheter cet immeuble, s'exclama le jeune homme, mais cela n'est rien ! Tenez ! King Kerry a failli être tué par un inconnu dans Oxford Street, il y a une demi-heure à peine; et cela ne l'a pas empêché de faire à l'instant l'acquisition de tout un groupe d'immeubles de Portland Place ! »

Puis, se tournant vers Elsie Marion, il ajouta :

« Il m'a chargé de venir vous trouver et, avec la description qu'il m'avait faite de vous, je vous ai tout de suite reconnue.

— Mais que désire-t-il ? demanda la jeune fille intriguée.

— Il voudrait vous voir au Savoy, dit M. Gillett. Peut-être désire-t-il vous demander des renseignements sur la maison Tack ? »

M. Tack se contenta de grommeler quelques paroles inintelligibles, puis il se retira en esquissant une révérence.

CHAPITRE IV

UN PETIT DEJEUNER QUI FINIT MAL

Un homme était en train de méditer dans sa cellule, à la prison de Vine Street. Il réfléchissait à tout ce qui lui était arrivé la veille. Il se souvenait d'avoir rencontré un gentleman sur les bords de la Tamise, puis un garçon élégant, un peu efféminé.

Ensuite, ce jeune inconnu l'avait conduit en taxi dans Oxford Street et là ils avaient suivi tous deux le gentleman.

Oui, il se souvenait très bien de tout cela, bien que son cerveau ait pu être obscurci à ce moment-là par les vapeurs de l'alcool.

Il se rappelait aussi que le mystérieux jeune homme l'avait laissé près d'une station de métro, après lui avoir glissé une arme dans la main. Alors presque aussitôt, le gentleman avait surgi et lui, Baggin, entraîné par une colère dont le caractère artificiel lui apparaissait bien maintenant, avait tiré...

Puis, la police était arrivée...

Soudain, une idée lui vint à l'esprit et il eut un sursaut. Ne le recherchait-on pas déjà pour le forfait qu'il avait commis à Wiltshire ?

Il entretint cependant un instant le fol espoir qu'on pourrait ne pas le reconnaître tout de suite et qu'en fournissant certaines explications au sujet de sa dernière tentative de meurtre, il pourrait s'en tirer à bon compte.

Il appela le gardien.

« J'étais ivre hier, lui dit-il. De quoi suis-je accusé exactement ?

— Vous devez le savoir. On vous a bien lu le procès-verbal détaillé et circonstancié, lorsque vous êtes arrivé ici ?

— Peut-être, mais j'étais dans un tel état ! »

Le gardien hésitait. Enfin, il se décida à répondre :

« Eh bien ! autant que je sache, vous êtes inculpé de meurtre et de tentative de meurtre.

— Comment ?...

— Vous êtes bien Baggin ? Alors... »

Aucun doute n'était possible. Son affaire était claire. Il remercia le gardien d'un grognement sourd et se replongea dans sa méditation. Après tout, cet énigmatique jeune homme qui l'avait ainsi poussé à mal faire, ne pourrait-il donc pas l'aider à se tirer de ce mauvais pas ?

Mais comment retrouver son nom? Il ne l'avait lu qu'une fois sur une enveloppe qui se trouvait en évidence sur une table, lorsqu'il était allé le voir chez lui. Mais il semblait bien qu'il l'eût définitivement oublié.

Baggin avait beau fouiller dans sa mémoire, retourner un à un tous ses souvenirs, il lui était impossible de retrouver ce nom dont sa vie dépendait peut-être.

Il se rappelait cependant que c'était un nom étranger, russe, bulgare, ou polonais.

Tout à coup, comme un trait de lumière, ce nom lui revint à l'esprit.

Zéberlieff... Zéberlieff...

Avec ce nom et l'adresse de Park Lane dont il se souvenait très bien, il allait peut-être pouvoir faire quelque chose.

Une fois encore, il appela le gardien et demanda une feuille de papier, une enveloppe et un crayon.

« Vous voulez sans doute écrire à votre avocat ?

— C'est cela même, dit Baggin. Et vous savez, c'est un homme qui ne se laisse pas faire. Il ne faudrait pas que la justice m'accuse à tort.

— Pas tant de paroles ! » dit le gardien, en s'éloignant.

Il revint un instant après et remit au détenu ce qu'il désirait.

Horace Baggin se mit en devoir de composer sa lettre. Il ne s'y entendait guère en matière de style et le problème qui se posait à lui était particulièrement délicat. Il s'agissait de faire comprendre son devoir à Zéberlieff, sans cependant le signaler imprudemment à l'attention de la justice. Il écrivit à peu près ceci :

« Cher monsieur, il y a quelque temps déjà, j'ai travaille pour vous. Je m'adresse à vous parce que je suis aujourd'hui dans une situation bien difficile, ayant tiré sur quelqu'un alors que j'étais ivre. Peut-être voudrez-vous bien vous occuper de moi et m'aider à me tirer d'affaire. »

« Zéberlieff ! s'écria le gardien en voyant l'enveloppe. Mais c'est un richissime Américain.

— En effet, répondit Baggin, j'ai travaillé pour lui il y a quelques mois. Il m'employait comme garde-chasse dans une propriété qu'il possède non loin de Londres et qui se trouvait à côté de mon domicile d'alors.

— Je veux bien envoyer votre lettre, si cela vous fait plaisir, mais vous avez peu de chances de réussir. Car il est assez rare, de nos jours, de voir un patron s'occuper d'un ancien employé qui a mal tourné. »

Cependant, le gardien transmit la lettre comme Baggin l'avait demandé.

Après cet effort d'imagination qu'il venait de faire, celui-ci retrouva un peu de son assurance. Dans le courant de l'après-midi, il comparut devant le magistrat, qui lui fit subir tout un interrogatoire, sans autre résultat d'ailleurs que de confirmer des faits déjà connus; puis, on le renvoya dans sa cellule. Il devait subir un nouvel interrogatoire le jour suivant.

Cela n'était pas fait pour l'inquiéter. Ce ne serait pas la première fois qu'il aurait à répondre à une foule de questions, dans le cadre peu amène du cabinet du juge d'instruction.

Il avait été informé de la remise de sa lettre et il ne doutait pas que son sinistre employeur qui, en raison de

sa fortune, devait bien posséder quelque influence, interviendrait en sa faveur d'une manière ou d'une autre.

Dans la soirée, il fit une nouvelle requête au gardien de service.

« Je désirerais voir l'inspecteur qui s'occupe de mon affaire, dit-il. J'ai des renseignements à lui donner.

— Très bien, lui répondit le geôlier. Mais en tout cas, ce sera trop tard pour aujourd'hui. Je vais transmettre votre demande et demain, tout de suite après votre petit déjeuner, vous pourrez, sans doute, obtenir l'audience que vous sollicitez. »

Le lendemain matin, Baggin fut debout de bonne heure. Il venait à peine de terminer sa toilette qu'on lui annonça une réjouissante nouvelle.

« Quelqu'un vient d'apporter pour vous du café et du pain grillé.

— Savez-vous qui ? demanda Baggin, fort intéressé.

— Un de vos camarades sans doute », répondit le gardien.

Il fut impossible à Baggin d'obtenir de lui d'autres renseignements sur le mystérieux donateur.

Réflexion faite, ce ne pouvait être que Zéberlieff. C'était donc le premier résultat de la lettre qu'il avait envoyée, le premier signe visible que l'on s'occupait de lui.

Bien entendu, il feignit d'ignorer qui lui envoyait ce petit cadeau. Il faudrait bien, tôt ou tard, qu'il admette l'existence d'un complice, mais s'il voulait être protégé par Zéberlieff, il devait bien se garder de donner le moindre renseignement pouvant aiguiller les recherches vers celui-ci.

« Tenez ! Voici votre déjeuner ! » dit un détective qui se trouvait là.

La porte de la cellule s'ouvrit lourdement et on apporta à Baggin, sur un petit plateau, un café fumant et une assiette de toasts.

« Et maintenant, réfléchissez bien et ne manquez pas de me faire toutes vos confidences avant votre deuxième interrogatoire. Vous n'avez pas de raison de payer pour un autre. »

Mais Baggin parut peu impressionné par ces sages conseils que lui donnait le détective.

A peine ce dernier s'était-il éloigné et la porte de la cellule s'était-elle bruyamment refermée derrière lui, que Baggin se mit paisiblement à déguster ce petit déjeuner inespéré.

Il but le café à longs traits, tout en croquant les toasts. En mangeant, il se demandait par quel moyen Zéberlieff pourrait arriver à le tirer de là...

Quelques minutes plus tard, le détective revint. Il était accompagné du gardien.

« Je dois avoir un petit entretien avec lui », dit le détective.

Sans faire de difficultés, le geôlier ouvrit la porte de la cellule.

Aussitôt, le détective poussa une exclamation. Baggin gisait à terre au milieu de débris de porcelaine et de café répandu.

Aidé du gardien, le détective le souleva, mais ce fut en vain, Baggin avait cessé de vivre.

« Il a été empoisonné, c'est clair !

— Comment ? fit le geôlier. Mais qui voulez-vous ?...

— Mais, tout simplement celui qui lui a envoyé ce gentil petit déjeuner, répondit le détective. Sans aucun doute, celui qui avait poussé Baggin à faire sa vilaine besogne. »

CHAPITRE V

OU KING KERRY DEVIENT POETE...

Midi allait sonner lorsqu'un des chefs de rayon de la maison Tack & Brighten se présenta chez Mlle Elsie Marion, avec un message personnel de M. Tack. Ce message fut transmis verbalement, mais il fut si bien récité par celui qui l'apportait, que la destinataire ne douta pas un seul instant qu'il n'eût été élaboré par M. Tack et presque appris par cœur par son émissaire.

Conçue en termes mesurés, cette communication de M. Tack comportait une invitation, bien amicale, à passer au magasin d'Oxford Street.

Vers une heure, Elsie franchissait le seuil de la maison Tack & Brighten.

La raison sociale de cette maison avait toujours paru plutôt fantaisiste aux employés, dont aucun n'avait jamais connu M. Brighten. Peut-être avait-il vraiment existé et présidé aux débuts de la maison ? Peut-être aussi était-il un personnage fictif, donnant à l'entreprise le caractère d'une importante et respectable société ? Personne, parmi le personnel, n'en savait rien. En tout cas, le vrai patron, le grand maître était un certain James Leete, devant lequel Tack lui-même s'inclinait le plus souvent.

M. Leete était d'apparence plus robuste que l'irritable M. Tack. Sa démarche était gauche et pesante; sa figure rubiconde et antipathique. Comme pour accentuer encore

cette fâcheuse impression, il portait un monocle cerclé de noir. Immensément riche, il aimait paraître dans le monde, cherchant toujours à se faire inviter aux réceptions de la noblesse.

« C'est la demoiselle en question ? » demanda-t-il d'une voix rude, avec une intonation où l'on devinait une fausse culture acquise en voulant imiter ceux qu'il prenait pour modèles.

« En effet, c'est Mlle Marion », répondit Tack.

Leete se tourna vers Tack et dit : « Elle est vraiment jolie ! »

Elsie Marion feignit de ne pas entendre, mais une légère rougeur monta à ses joues.

« Maintenant, parlons sérieusement ! reprit M. Leete en pivotant lourdement sur son fauteuil. Mademoiselle Marion, je dois vous recommander une chose, c'est de faire bien attention à ce que vous direz à mon ami King Kerry. Toutes vos paroles me seront rapportées, et si vous dites le moindre mensonge sur notre maison, cela pourra vous coûter très cher ! »

Elsie sourit malgré elle.

« Vous pouvez rire ! gronda Leete. Mais c'est très sérieux ! Ce n'est pas que nous redoutions ce que vous pourrez dire. D'ailleurs, vous n'êtes pas dans les secrets de notre firme... et même si vous y étiez, croyez que vous n'en sauriez pas davantage contre nous.

— Ne vous tracassez pas ! répondit calmement la jeune fille. Je ne lui dirai rien; sinon que vous êtes l'un de ses amis.

— Même cela n'est pas nécessaire ! s'empressa de spécifier Leete.

— Je pense cependant qu'il est bon qu'il sache ce que les gens disent de lui. »

Elsie, d'ordinaire timide et impressionnable, était dans un de ces moments de farouche détermination où, parfois, elle ne se reconnaissait pas elle-même.

« Mademoiselle, reprit Leete en pesant ses mots, croyez bien que mon intention n'est pas de vous demander comment vous avez connu King Kerry...

— Vous ferez tout aussi bien, répondit Elsie rouge de colère, car au moment même où vous me poseriez cette question, je pourrais fort bien vous envoyer cet encrier à la figure.

— Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. Ecoutez, miss Marion, je ne veux au fond que votre bien. Ecoutez, voici ce que nous avons décidé. Nous porterons votre salaire à trois livres par semaine et vous aurez la direction du contrôle. »

Un instant, Elsie Marion parut hypnotisée par cette offre magnifique. Elle entrevoyait déjà toutes les possibilités que lui ouvriraient ces appointements confortables.

« Et... une gratification de cent livres le jour où la maison changera de propriétaire !

— Cent livres ! Et que me faudrait-il faire pour cela ? demanda Elsie.

— Rien, intervint M. Tack qui était jusque-là demeuré silencieux.

— Taisez-vous, Tack ! gronda Leete. Mais si, naturellement, vous devrez faire quelque chose et notamment ceci : dire à M. Kerry tout le bien possible de notre maison. »

Elsie comprit alors quel était le but de la démarche de ses patrons.

« Je crois que je ne vais pas réfléchir longtemps », dit-elle.

Son devoir était clair. On lui demandait de mentir. Elle n'avait pas pris au sérieux le message que lui avait apporté Gillet. D'autre part, elle ne savait pas encore que le distingué étranger aux cheveux grisonnants dont elle avait fait la connaissance dans le métro n'était autre que l'acquéreur probable de la maison Tack & Brighten, le milliardaire américain King Kerry.

Elsie avait la tête lourde de tous les événements de la journée, mais rien n'en transparaissait cependant dans son visage rayonnant de fraîcheur et de santé.

Leete la considérait avec attention. Peut-être se demandait-il comment il se faisait qu'il ne l'eût jamais remarquée. Elle avait de jolis yeux pervenche, et une abondante chevelure rousse encadrait son beau visage. Ses mains

étaient petites et bien dessinées, sa silhouette svelte et droite. Le léger cerne qui soulignait ses yeux et que lui avaient valu les soucis, les insomnies et une nourriture insuffisante, la rendait encore plus exquise.

M. Leete avait les yeux fixés sur Elsie. En attendant la réponse de celle-ci, il tortillait nerveusement sa moustache noire.

Elsie Marion fit mine de partir.

« Réfléchissez bien à ce que je vous ai dit, conclut Leete en pointant vers Elsie un index menaçant, et souvenez-vous que le moindre faux renseignement est une diffamation... et la diffamation c'est la prison.

— Je n'ai pas envie de rire ce matin, répondit simplement Elsie Marion. Mais il faut reconnaître que vous me tentez... »

Sur ces paroles, la jeune fille sortit du bureau, refermant vivement la porte derrière elle.

M. Leete aurait bien voulu lui poser encore quelques questions sur ses autres relations, car, pour lui, il n'y avait pas à se gêner avec tous ceux dont le nom ne figurait pas dans le bottin mondain.

Avant de quitter la Maison Tack & Brighten, elle voulut passer au vestiaire où elle fut littéralement assiégée par la foule de ses admiratives collègues, qui savaient déjà qu'Elsie avait victorieusement tenu tête à ses patrons.

Elle avait bien envie d'annoncer la grande nouvelle, de dire à ses charmantes camarades qu'elle allait déjeuner au Savoy; elle put cependant résister à la tentation et elle partit sans avoir dévoilé son secret.

King Kerry l'attendait dans le grand hall de l'hôtel. Il était seul. En arrivant, Elsie eut l'impression que tous les regards étaient fixés sur lui. Et c'était bien exact, en effet. N'est-il pas d'ailleurs bien naturel que les gens regardent un milliardaire, surtout lorsque celui-ci vient d'échapper par miracle à une tentative d'assassinat ?

Elsie Marion et King Kerry passèrent dans la vaste salle à manger. Ils occupèrent une table d'où l'on découvrait un joli panorama sur la Tamise. Pendant tout le repas. ils parlèrent d'une foule de choses et notamment

de littérature. King Kerry était en effet un érudit, lisant énormément et s'intéressant tout particulièrement à la poésie persane. Au cours de la conversation il lui avait cité, en traduction, quelques vers arabes qui l'avaient frappé et qu'il connaissait par cœur. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il entendit Elsie déclamer gentiment, pour lui être agréable, une strophe de Hafiz et un poème de Sadi.

« C'est vraiment merveilleux ! s'écria-t-il. Et je ne me souviens pas d'avoir lu cette traduction.

— A vrai dire, répondit-elle, c'est une adaptation que j'ai faite moi-même, d'après une traduction, bien entendu. »

Le déjeuner fut naturellement remarquable à tout point de vue et ce fut, sans aucun doute, le meilleur repas qu'Elsie eût fait, depuis l'époque où elle habitait chez son extravagante tante Martha.

King Kerry manifestait une grande admiration pour la défunte parente d'Elsie. « Quelle noble femme ! disait-il; j'aime beaucoup ces gens qui dépensent leur argent sans compter. »

Elsie hochait la tête :

« Vous plaisantez, Monsieur Kerry !

— Mais non, mais non, c'est vraiment ce que je pense en matière de finance. Voyez-vous, l'argent est comme l'eau. C'est un océan de richesses qui déferle sur les nations, qui s'évapore pour retomber en pluie. Cette pluie coule en larges ruisseaux pour certains d'entre nous, et il importe alors que nous sachions établir un barrage à la hauteur voulue. Il faut en conserver assez pour soi, mais point tout retenir; on doit toujours en laisser passer une partie qui viendra alimenter le barrage des autres. »

Elsie paraissait approuver cette parabole et apprécier les conceptions de King Kerry.

« A quoi bon tout garder pour soi, comme une mare stagnante dans un parc ? Bien entendu, les richesses que nous avons la chance de voir venir à nous, ne doivent pas s'écouler plus vite qu'elles n'arrivent. Tenez, je possède moi-même une réserve appréciable. C'est comme un

grand réservoir où il se déverse toujours quelque chose, mais aussi qui s'ouvre constamment pour satisfaire les besoins de l'un ou de l'autre. Plus loin, parfois beaucoup plus loin, des centaines, des milliers de gens en bénéficient. Eux-mêmes dépensent rapidement tout ce qu'ils reçoivent, et ainsi tout ce flot précieux retourne de toutes parts au grand océan des richesses mondiales qui, une fois encore, toujours de la même manière, nous dispensera ses bienfaits. »

Elsie regardait King Kerry avec de grands yeux étonnés. Comment ? Cet homme, qui avait de justesse échappé à la mort, se laissait maintenant emporter par sa philosophie de la fortune au point d'en oublier que sa vie n'avait tenu qu'à un fil. Elle éprouvait de l'admiration pour un homme aussi courageux.

Tout à coup, King Kerry se prit à réfléchir. Il mit sa main dans sa poche et en retira un petit album. Il l'ouvrit et le plaça doucement devant Elsie.

« Regardez ! » dit-il.

Elsie poussa une exclamation.

« Comment, dit-elle, mais c'est moi !

— Ou du moins quelqu'un qui vous ressemble beaucoup. Voyez-vous, dit-il, je vous devais une explication. En réalité, ce n'est pas vous qui êtes sur cette image. Un jour, je vous dirai qui est cette personne, si toutefois je ne suis pas la victime d'un second Baggin...

— Espérons bien que non ! » souhaita Elsie, avec une visible ferveur.

« Mais au fait, à quelle heure devez-vous retourner au bureau ? demanda-t-il soudain.

— A deux heures, répondit Elsie soudain effrayée.

— Il en est déjà trois, dit King Kerry. Mais il n'est pas nécessaire que vous rentriez avant quatre heures.

— Mais que va dire M. Tack ?

— Ne vous tracassez pas à ce sujet, dit en souriant King Kerry. Je suis maintenant votre patron. J'ai en effet acheté la maison Tack & Brighten; le marché a été conclu définitivement par téléphone quelques instants avant votre arrivée. Je me suis permis de porter vos appointements

à dix livres par semaine. Comme vous avez encore quelque temps à votre disposition, voulez-vous accepter un autre café ? »

Elsie ouvrit la bouche pour répondre, mais son émotion était si grande qu'elle ne put articuler aucune parole. C'était bien la première fois de sa vie qu'elle restait muette en un moment décisif.

CHAPITRE VI

LES GENS DE « JEWEL HOUSE »

Bien que King Kerry fût universellement connu, on ignorait généralement pour quelles raisons lui et ses associés étaient venus à Londres.

La cause indirecte en était la loi Shearman contre les trusts. Cette loi avait déterminé des départs massifs dans les conseils d'administration des compagnies américaines. Elle éliminait en fait du monde des affaires les richissimes membres des trusts, ceux qu'on appelait les « mergers ». C'étaient des gens qui avaient passé leur vie à créer des monopoles en réalisant la fusion d'entreprises concurrentes. Maintenant, ils allaient se trouver en dehors de la légalité et leurs possibilités seraient fort restreintes. Ils avaient brassé des millions et ils possédaient des disponibilités énormes, immédiatement utilisables. C'est ainsi que débarqua en Angleterre ce groupe composé de huit des principaux financiers américains : Bolscombe E. Grant, qui loua Tamby Hall au comte de Dichester; Thomas Logge, le roi du câble électrique, qui s'établit à Londres; Gould Lampest, qui fit l'acquisition d'une propriété dans le Lincolnshire, tandis que les autres, Verity Sullivan, Combare Lee, Big Jack Simms et King Kerry se fixaient à Londres.

Un certain nombre d'autres financiers de moindre envergure vinrent encore se joindre à eux. Cagley H. Smith

apporta un million à l'association, mais il se retira après l'affaire d'Orange Street. C'est à peine si les huit s'aperçurent du retrait de ce million de livres. Par la suite, Cagley voulut revenir et alla même jusqu'à offrir un investissement de sept millions et demi de dollars, mais les huit déclinèrent son offre. Un des autres membres de seconde zone était Morris Lochmann qui apporta 600.000 livres.

Le « L. Trust », c'était le nom qu'avaient adopté les membres de l'association — avait ses règles strictes. Ceux qui venaient à lui pleins de présomption étaient purement et simplement éconduits. Hermann Zéberlieff était l'un de ceux-ci. Le monde était trop petit pour lui. C'était un de ces chevaliers d'industrie qui mesurent leur importance à celle de leur publicité. Il engagea 1.200.000 livres dans l'association, mais il eut le tort d'en parler. Sa soif de notoriété était si grande qu'il alla même jusqu'à faire paraître dans certains journaux une photographie de cet « énorme chèque ».

Cependant, ce chèque, qui ne fut jamais présenté à l'encaissement, avait compromis un instant le succès de toute l'entreprise en alarmant un public toujours enclin à se défier des grands trusts.

Zéberlieff était détenteur d'un gros paquet d'actions de l'United Western Railway. Ces titres, qui cotaient généralement 23 livres, descendirent un beau matin à un peu plus de 12 livres. Un important groupement financier avait joué à la baisse, et l'affaire se soldait, pour Zéberlieff, par une perte de 80.000 livres.

Il alla trouver Bolscombe Grant, l'un des principaux membres du trust.

« Que faire ? gémissait-il.

— Je pense, lui répondit flegmatiquement M. Grant, que vous pourriez cette fois faire paraître dans les journaux votre photographie.»

C'est alors qu'Hermann Zéberlieff apprit qu'il était l'objet de mesures disciplinaires.

Une des caractéristiques du « L. Trust » était que celui-ci avait délégué tous ses pouvoirs à un seul homme, lui

donnant carte blanche pour souscrire tous engagements. Jamais les membres de cette association ne demandaient d'explications. Ils avaient l'argent et ils le mettaient à la disposition de King Kerry, parce que King Kerry était le seul parmi eux qui connût vraiment la valeur des propriétés foncières. La base de leurs vastes projets était simple. Ils estimaient que les revenus d'une ville comme Londres s'élevaient à 150 millions de livres par an. Ils comptaient qu'avec une dépense de 50 millions de livres, ils pourraient s'assurer dix pour cent des revenus de la métropole.

Ils avaient aussi cette idée que Londres était loin d'avoir atteint la limite de ses possibilités et que cette ville immense serait un jour le double de ce qu'elle était, sans compter l'énorme plus-value à laquelle on pouvait s'attendre sur les biens fonciers. De par sa situation unique, en raison aussi de l'insularité de l'Angleterre et des ressources des colonies, Londres n'était-il pas appelé à devenir une capitale mondiale ?

King Kerry écrivit un jour dans son agenda : « Pourquoi la capitale anglaise ne s'étendrait-elle pas jusqu'à St-Albans au Nord, Newbury à l'Ouest et Brighton au Sud? A l'Est, la métropole pourrait se prolonger jusqu'à Colchester, mais généralement le côté Est d'une ville demeure un élément inconnu dans les plans de développement. »

Sans doute, des difficultés se dressaient, qui paraissaient même parfois insurmontables, mais ce n'était pas là une chose qui pût rebuter des hommes entreprenants. La patience et l'habileté conjuguées devaient mener au succès.

King Kerry désirait acquérir l'immeuble où se trouvaient les grands magasins Goulding. La direction de « Goulding's » ayant refusé de vendre, King Kerry décida d'acheter l'immeuble voisin, celui des magasins « Tack & Brighten ».

*

Ainsi que King Kerry le lui avait demandé, Elsie Marion

se présenta à dix heures exactement aux bureaux du « L. Trust » de Glasshouse Street. Il était assez extraordinaire qu'une grande affaire financière vînt s'installer aussi loin dans l'Ouest de Londres, mais, de façon assez curieuse, les activités du trust ne s'étendaient pas à la région comprise entre Temple Bar et Aldgate. Aussi, le Comité directeur avait-il décidé de s'établir au centre même de la zone d'opérations.

King Kerry ne semblait pas s'intéresser au centre de la ville, à la Cité.

Les bureaux du trust de Glasshouse Street occupaient tout le rez-de-chaussée d'un immeuble moderne. Les étages supérieurs abritaient respectivement une compagnie d'assurances, un bureau de contentieux et une agence immobilière, autant d'entreprises dont l'intégrité était parfaite et qui, d'autre part, se trouvaient largement associées aux activités du trust.

Elsie Marion avait lu la veille, dans un journal, un article assez bien fait au sujet de cet immeuble. Le rédacteur l'avait baptisé « Jewel », probablement à cause de sa vague ressemblance avec la célèbre construction où sont gardés les trésors de l'Angleterre, à proximité de la Tour de Londres.

Désirant être ponctuelle, elle était arrivée quelque vingt minutes avant l'heure fixée, afin de pouvoir examiner tout à son aise la façade de l'édifice. Elle vit tout d'abord, à la porte d'entrée, deux grandes plaques de cuivre qui indiquaient simplement : « Société financièée », avec un capital relativement petit. Le trust était propriétaire de l'immeuble, où l'on avait aménagé des bureaux, avec d'importantes archives et aussi toute une section chargée de faire une publicité surtout destinée à masquer les véritables transactions.

Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient protégées par de puissants barreaux de fer, et c'était sans doute ce détail qui avait suggéré au rédacteur du journal l'idée de comparer cet immeuble à la Chambre des Trésors, le « Jewel House ». Lorsqu'on entrait, un magnifique tapis rouge vif étouffait le bruit des pas, et au centre, on remarquait une

chambre forte, dont l'accès était barré par d'imposantes portes d'acier.

L'interieur des bureaux était confortablement aménagé avec de grandes glaces ornant les murs et de magnifiques lustres pour l'éclairage. Inutile de dire que le commun des mortels, même parmi les employés du trust, ne pénétrait jamais dans la chambre forte, à part King Kerry et les gardiens armés qui assuraient les rondes de jour et de nuit.

En entrant, Elsie fut assez impressionnée. Elle était aussitôt introduite dans le bureau du milliardaire, qui était en train de faire sa correspondance.

En la voyant arriver, il se leva et avança pour elle un confortable fauteuil de cuir.

« Prenez place, miss Marion, dit-il. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous appellerai tout simplement « Elsie » à l'avenir. Vous savez, chez nous en Amérique, nous avons coutume, dans les maisons de commerce, de nous montrer beaucoup plus familiers avec tous les collaborateurs, qu'on ne le fait dans votre pays. »

Il appuya sur un bouton et un garçon entra.

« Vos deux collègues sont-ils là ? demanda King Kerry.

— Oui, monsieur.

— Veuillez les prier de venir ici. »

Quelques secondes plus tard, le garçon revenait accompagné de ses deux collègues.

« Je vous présente Mlle Marion », dit King Kerry en désignant la jeune fille qui s'était levée.

Les trois hommes la regardèrent longuement.

« Ainsi, vous connaissez maintenant Mlle Marion, conclut King Kerry. Elle aura accès à ce bureau de jour et de nuit. Je vous remercie. »

Les trois hommes saluèrent et se retirèrent.

« Je suis désolé, dit King Kerry, d'avoir dû vous soumettre à cette petite formalité. Mais étant donné que vous serez la seule personne au monde à avoir le droit de pénétrer ici à toute heure, il était nécessaire que je vous présente aux gardiens. »

Elsie s'assit avec componction, consciente de l'impor-

tance de ses nouvelles fonctions.

« Puis-je vous poser une question ?

— Mais certainement.

— Pourquoi m'avez-vous choisie plutôt qu'une autre? Je ne suis pas une secrétaire extraordinaire et vous savez si peu de chose sur moi. »

King Kerry se carra dans son fauteuil et la regarda d'une façon étrange.

« Tout ce que je sais de vous. dit-il, c'est que vous êtes la fille du pasteur Georges Marion, un veuf qui est mort il y a sept ans, en confiant votre éducation à votre tante de Londres. Je sais que vous avez un oncle en Amérique, qui élève une nombreuse famille et a des intérêts dans le Middle West. Vous aviez aussi un frère qui est mort très jeune. Voyons, que sais-je encore à votre sujet ? Que vous avez déjà tenu trois places, tout d'abord à la maison Meddleson que vous avez quittée parce que vous ne vouliez pas être associée à des opérations illicites, ensuite chez Highlawsons, de Moorgate Street. Cette dernière maison ayant fait faillite, vous êtes entrée chez Tack & Brighten...»

Elsie était stupéfaite.

« Mais, comment avez-vous pu apprendre toutes ces choses ?

— Ma chère enfant, répondit King Kerry en posant une main paternelle sur l'épaule d'Elsie. Comment se procure-t-on des renseignements ? Tout simplement en s'adressant à ceux qui savent... »

Le milliardaire se leva.

« Ce sont les affaires ! Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de vous engager au taux de dix livres par semaine, avec une gratification en fin d'année. Vous serez ma secrétaire et ma confidente. Vous aurez à vous occuper de ma correspondance. Je ne vous dicterai pas les lettres, car j'ai horreur de dicter. Il vous faudra les composer vous-même, avec les éléments que je vous donnerai, bien entendu. »

Elsie Marion inclinait la tête en signe d'approbation.

« Encore une chose, dit King Kerry. Je vais vous demander de bien retenir trois mots... »

Elsie attendait, pensant que son nouveau patron allait

lui énoncer quelque maxime pour l'inciter à un travail efficace.

« Ces trois mots, vous devrez les conserver pour vous et pour vous seule. »

Elsie était de plus en plus intriguée. Les dernières vingt-quatre heures avaient été pour elle bien fertiles en événements. mais elle ne s'attendait pas, cependant, à une déclaration aussi énigmatique, venant couronner le tout.

« Ces trois mots, vous ne devrez, cela va sans dire, les communiquer à personne, ni à mes associés, ni à mes amis, ni à mes ennemis. Surtout pas à mes ennemis, du moins tant que je vivrai. Ces mots, vous ne pourrez les utiliser que pour mon service ou en présence des membres du Comité de direction, dont je vous indiquerai les noms.»

Elsie Marion, figée par l'étonnement, ne perdait aucune des paroles de King Kerry.

Celui-ci, après un silence, poursuivit à voix basse :

« Voici donc les trois mots que vous devrez bien retenir et bien garder : « Ambiance de Kingsway ». Je vous donnerai un peu plus tard quelques explications complémentaires à ce sujet. »

Elsie était comme frappée de stupeur. Ainsi un trust fabuleux reposait en fin de compte sur trois petits mots bien anodins. En sortant du bureau de King Kerry, la jeune fille répétait tout bas : « Ambiance de Kingsway. »

CHAPITRE VII

L'HOMME QUI EN VOULAIT A KING KERRY

A l'instant même où Elsie était initiée aux mystères du bureau de King Kerry, deux hommes prenaient un confortable petit déjeuner dans le salon du bel appartement de Leete, dans Charles Street.

L'un d'eux n'était autre que le jeune Hermann Zéberlieff. Il conversait avec animation avec le redoutable M. Leete.

Hermann pouvait avoir une trentaine d'années et il paraissait beaucoup plus jeune que son âge. Il était de ces personnes sur lesquelles les années et les excès semblent rester sans effet.

Leete et Zéberlieff étaient de bons amis. Ils s'étaient rencontrés à Paris à une époque où Hermann avait beaucoup fait parler de lui pour une affaire d'accaparement de céréales.

Un syndicat de Wall Street avait d'ailleurs fait échouer la manœuvre, et la conséquence en avait été la ruine de milliers de petits spéculateurs, mais le bel Hermann s'était retiré à temps de l'affaire avec plusieurs millions en poche. Leete avait ensuite accompagné le jeune homme dans une croisière en Méditerranée, et depuis lors, leurs relations étaient toujours demeurées cordiales.

Tous ces derniers temps, la chance n'avait guère favo-

risé Zéberlieff. Les opérations du « L. Trust » lui avaient fait perdre près de la moitié de sa fortune.

« Mon cher Leete, je ne pense pas que les soucis d'argent vous tracassent beaucoup. Votre situation est maintenant bien assurée.

— En effet, répondit Leete, je n'ai pas trop à me plaindre pour le moment.

— Mais alors, reprit Hermann, pourquoi diable vendez-vous votre magasin à King Kerry ? »

Leete eut un ricanement.

« Entre nous, je vous dirai que nous avions tout à côté un magasin plus grand que le nôtre, qui faisait à peu près deux fois notre chiffre d'affaires et nous prenait une notable partie de notre clientèle. Il faut reconnaître ce qui est, nos concurrents étaient mieux placés que nous, installés dans une maison d'angle avec une façade sur deux rues.

— Alors, pourquoi King Kerry n'a-t-il pas acheté aussi cette maison ?

— Tout simplement parce que le propriétaire, M. Goulding, n'a pas voulu la vendre. »

Zéberlieff semblait ravi.

« Cela ne va pas manquer de contrarier notre ami Kerry, dit-il avec une visible satisfaction.

— En fait, reprit Leete, la maison Tack & Brighten périclitait gravement. En tout cas, si King Kerry n'arrive pas à acquérir l'immeuble voisin, il aura fait une bien mauvaise affaire. Goulding vendrait sans doute, mais à quel prix ! »

Leete hochait la tête.

« A propos, avez-vous su que King Kerry avait été l'objet d'un attentat ? On a tiré sur lui. Et celui qui a failli le tuer est d'ailleurs mort en prison, peu après son arrestation. »

Zéberlieff paraissait étonné.

« Tiens ! c'est drôle ! Mais je n'en ai rien su.

— L'homme qu'on a appréhendé était ivre quand on l'a amené au commissariat. Un de ses amis lui a envoyé un bon café bien chaud et les policiers le lui ont remis.

en disant que cela achèverait de le dégriser...

— Mais alors, que s'est-il passé ?

— Eh bien, il est mort empoisonné par le café. Mon docteur, sir John Burcheston, qui était précisément de service ce jour-là, a été appelé d'urgence et il m'a raconté toute l'histoire.

— C'est vraiment extraordinaire ! dit Zéberlieff. Mais qui donc avait apporté ce café ?

— Un messager qu'on n'a d'ailleurs pas retrouvé, semble-t-il.

— C'est incroyable, opina Zéberlieff avec un calme imperturbable.

— Comme vous connaissez Kerry, expliqua Leete, j'ai pensé que cette histoire vous intéresserait.

— Sans doute, mais parlons plutôt affaires. Une chose que je ne comprends pas, c'est que King Kerry ait acheté la maison Tack sans savoir si Goulding voudrait vendre.

— C'est fort simple, répondit Leete. Il a cru faire une affaire. Nous avons en effet réduit nos prix, accru fictivement notre chiffre d'affaires et nos bénéfices. Voyez-vous, les gens de votre association ne sont pas aussi forts qu'ils le croient. »

Zéberlieff hochait la tête.

« Ne sous-estimez pas les capacités des membres du « L. Trust ». King Kerry a un flair extraordinaire pour toutes ces choses et il est assez rare qu'il se trompe...

— Mais je ne voulais pas dire du mal de vos amis, rectifia Leete.

— Mes amis ! Sachez que King Kerry n'est point de mes amis. C'est un homme que je hais plus que tout. Je le hais et pourtant... il exerce sur moi une sorte de fascination. »

Zéberlieff arpentait la pièce...

Soudain il s'arrêta.

« Savez-vous, murmura-t-il, que je le suis parfois pendant des heures entières, simplement pour surveiller ses faits et gestes. C'est un homme à qui j'en veux tellement. »

Le jeune homme avait prononcé ces paroles d'un ton rageur. Il en tremblait.

« Vous allez penser que je suis à moitié fou de faire toutes ces choses, ajouta Zéberlieff, mais vous ne savez peut-être pas ce que c'est que la haine...

— Eh bien, si vous le détestez à un tel degré, je vais vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir. Sachez que King Kerry va connaître un très grand échec financier...

— Que voulez-vous dire ?

— Peut-être pas ce que vous imaginez. Voici : nous allons lui faire payer énormément cher la maison Goulding.

— Vraiment, je ne comprends plus.

— Mais si, reprit Leete avec un air malicieux. Vous allez saisir. Le véritable propriétaire de la maison Goulding, c'est moi. Cette maison, je l'ai montée avec les bénéfices de la Société Tack & Brighten. Ainsi, voyez-vous, j'ai vendu à King Kerry la mauvaise affaire et j'ai conservé la bonne. Si donc il veut, par la suite, mettre la première en valeur, il devra y mettre le prix. C'est tout. »

Zéberlieff simulait un grand étonnement.

« Croyez-vous que King Kerry ne soit pas au courant de tout cela ? »

Leete s'esclaffa.

« Eh bien ! lança Zéberlieff, je vous parie tout ce que vous voulez qu'il connaissait parfaitement les dessous de cette affaire.

— Mais je vous assure qu'il ignorait tout. Cependant, il sait maintenant, car je lui ai fait connaître la situation véritable.

— Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, insista Zéberlieff. Et je me demande même quelle petite surprise il peut vous réserver ? »

Le jeune homme se mit à réfléchir. Le cerveau puissant qui avait prévu la pénurie du coton quelques années auparavant, saurait bien résoudre cette énigme.

« Ecoutez-moi, dit-il brusquement. Un seul moyen pour connaître le fond de cette histoire : ce serait de se procures les plans de King Kerry. Ces plans, je les ignore,

bien que je fasse partie moi-même du Trust. Je sais cependant qu'il les garde à Jewel House. Si nous possédions ces plans, King Kerry serait à notre merci. »

Les deux coudes sur la table, Leete réfléchissait à son tour.

Le visage de Zéberlieff, qui semblait avoir une idée, prit une expression satisfaite.

« Ne sortez pas, dit-il, avant que Gleber soit arrivé. »

Leete regarda sa montre. Il allait s'excuser de ne pouvoir s'attarder davantage, lorsque le domestique vint annoncer la personne qu'attendait Zéberlieff.

Gleber était un petit homme assez pâle. Il était chauve et avait un air inquiet et mystérieux.

« Alors ? demanda Zéberlieff.

— La jeune dame en question, répondit le visiteur, est arrivée à dix heures très exactement. Elle a examiné longuement l'extérieur du bureau, puis elle est entrée.

— S'agit-il bien de la même personne que celle qui avait déjeuné au Savoy ? » s'enquit Zéberlieff.

Gleber fit un signe de tête affirmatif.

« Mais c'est Marion ! ricana Leete. La petite caissière !

— Combien de temps est-elle restée chez King Kerry ? questionna encore Zéberlieff.

— J'ai attendu une bonne heure et ne l'ai pas vue ressortir. Je pense qu'elle va y être en permanence.

— Plaisanteries que tout cela ! s'écria Leete. Que voulez-vous que ce gros financier fasse de cette petite employée ? »

Zéberlieff eut un hochement de tête.

« Permettez-moi de ne pas être de votre avis. Je pense au contraire que cette jeune fille est la parfaite secrétaire que King Kerry cherchait depuis longtemps. En tout cas, elle sera un facteur avec lequel nous devrons compter. »

Puis il ajouta à mi-voix, dans un soupir :

« Si elle savait ! »

⁂

Leete arriva au bureau du fameux trust avec quelques minutes de retard sur l'heure prévue.

King Kerry et miss Marion étaient en train de compulser des dossiers au milieu d'un vaste amoncellement de papiers.

« Prenez un siège ! », dit King Kerry, lorsque M. Leete fut introduit dans le bureau.

Leete jeta un regard significatif du côté d'Elsie, un regard qui exprimait une grande surprise, mêlée de rancœur.

King Kerry le remarqua et dit :

« Nous pourrons parler ici tout à notre aise, car je n'ai pas de secrets pour miss Marion. »

Leete en conçut une grande colère. Comment lui, le richissisme négociant, il allait être obligé de discuter en présence d'une de ses anciennes employées...

« Je n'ai pas grand-chose, dit-il brusquement, à ajouter à ce que je vous ai déjà indiqué dans ma lettre. Vous savez maintenant que je suis le propriétaire de la maison Goulding et que je ne vendrai qu'à un prix vraiment intéressant.

— Permettez-moi de m'étonner un peu, dit King Kerry en souriant, que vous ne m'ayez pas mentionné le fait que vous possédiez également la maison Goulding, lorsque nous avons négocié ensemble l'achat de votre seconde maison. »

Leete ne répondit rien.

« Mais, ajouta King Kerry avec flegme, certains de mes agents m'avaient renseigné à ce sujet. C'est ainsi que j'ai tout d'abord acheté celle de vos deux affaires qui coûtait le moins. Et que désirez-vous maintenant pour l'autre ?

— Un million de livres, répondit Leete en pesant ses mots. Pas un penny de moins. »

King Kerry hocha la tête.

« Votre grande affaire vit un peu au jour le jour. Je sais que vous ne servez que des dividendes assez médiocres et que vos réserves sont faibles.

— L'année dernière, nous avons eu cent mille livres de bénéfice, répliqua Leete avec un sourire satisfait.

— C'est possible, mais cela ne représente que dix pour cent de la somme que vous demandez. Tenez, je vous offre cinq cent mille livres, payables comptant.»

M. Leete se leva, très calme, et mit ses gants.

« Non, votre offre est dérisoire », dit-il.

Et il pensait vraiment ce qu'il disait.

King Kerry se leva à son tour.

« Ce que je vous offre est, à peu de chose près, la valeur réelle de votre affaire. La petite marge que je tiens à me réserver servira à me rattraper de mon premier achat, de Tack & Brighten... »

Sur ces paroles, le financier reconduisit son visiteur jusqu'à la porte du bureau.

« Je vous retiendrais bien à déjeuner, pour que nous puissions parler un peu de cette affaire, mais malheureusement je dois partir tout à l'heure pour Liverpool.

— Croyez bien que tout ce que vous pourriez me dire ne saurait modifier mon prix, dit M. Leete avec un air obstiné. Votre chiffre est inacceptable.

— Comme il vous plaira ! répondit King Kerry. Mais qui sait ? Peut-être serez-vous content de l'accepter d'ici quelques mois. »

Leete s'en alla furieux.

Il héla un taxi et regagna son appartement où il fit à Zéberlieff le récit de ce qui venait de se passer.

Cet après-midi-là, un jeune reporter du *Monitor*, qui flânait dans Middlesex Street, en quête de faits divers, vit une figure qui ne lui était pas inconnue disparaître dans un club qui s'intitulait « l'Avenir ». Ce club était surtout fréquenté par des continentaux qui se donnaient généralement comme expulsés politiques, mais qui devaient être, en réalité, des malfaiteurs de haute volée, frappés d'interdiction de séjour.

Le jeune reporter, qui avait beaucoup d'allant, n'hésita pas à pénétrer à son tour dans le club, avec l'aplomb dont est capable un journaliste qui flaire une intéressante histoire...

CHAPITRE VIII

ELSIE MARION EMPRISONNEE

Elsie Marion regagnait son petit logement de Smith Street, à Southwark. Elle paraissait très satisfaite et serrait contre elle son sac de daim noir. Ce petit sac contenait, en effet, ce qui était pour Elsie une véritable fortune : un contrat clairement établi sur papier à en-tête du « L. Trust », stipulant son engagement, pour une période de cinq années, en qualité de secrétaire du président du Trust, avec une rémunération de 520 livres par an.

Avec ses appointements, elle ne tarderait pas, pensait-elle, à émerger de la sordide misère d'une vie passée entre quatre murs avec une chaise branlante et un lit inconfortable pour tout mobilier.

Bien que la perspective de pouvoir quitter prochainement sa triste chambre de Smith Street la remplissait de joie. Et pourtant, n'aurait-elle pas, malgré tout, quelque regret à abandonner cette humble retraite où elle avait passé de longues années de sa vie, le seul endroit où elle fût vraiment chez elle, avec ces minuscules étagères chargées de livres, ces chers vieux placards et le bol fêlé où Elsie prenait son café chaque matin. Mais enfin, elle ne pourrait pas rester là, avec un tel voisinage. Sa nouvelle situation l'obligeait à émigrer vers des lieux plus riants. Elle devrait dire adieu à la maison et au café de Mme Gritter.

La fille de la propriétaire, Henriette Gritter, était une bien bizarre jeune femme de vingt-quatre ans, qui s'était un jour mariée de façon assez inattendue avec un bel inconnu, lequel ne tarda d'ailleurs pas à disparaître mystérieusement. Mystérieusement, tout au moins pour la mère d'Henriette et non pour les voisins qui croyaient bien en connaître les raisons.

Peut-être par dépit, Henriette s'était de plus en plus adonnée à la boisson et les locataires du n° 107 de Smith Street la rencontraient fréquemment parfois même à une heure assez avancée de la nuit, dans un état lamentable.

Mme Gritter en était fort contrariée, car, si elle ne s'insurgeait pas trop contre ce qu'elle appelait le faible d'Henriette, elle tenait essentiellement à ce que celle-ci ne se fît pas remarquer.

Elsie Marion s'était fait un certain nombre d'amis parmi ses modestes voisins, des gens qui travaillaient beaucoup et arrivaient à vivre décemment avec des salaires mensuels qui n'auraient peut-être pas suffi à payer un seul déjeuner au Savoy.

Elle allait enfoncer sa clef dans la serrure de la porte d'entrée lorsque celle-ci s'ouvrit, et un jeune homme parut sur le seuil.

« Bonsoir, miss Marion ! Vous rentrez de bien bonne heure. »

C'était Gordon Bray qui habitait au second étage et qu'elle estimait beaucoup. D'origine modeste, il avait quitté l'école dès l'âge de douze ans, mais par un labeur acharné, il avait cependant réussi à parfaire son instruction. Il était resté le seul soutien de sa mère, après la mort de son père, quelques années auparavant. Pour satisfaire aux exigences de l'humble budget familial, il avait successivement exercé un grand nombre de métiers : garçon de bureau, imprimeur, employé de commerce. Puis, sa mère était morte et il était resté seul dans la vie. Pour oublier son chagrin, il avait décidé de se livrer à de nouvelles études.

Combien y a-t-il dans le monde de semblables jeunes

gens, se débattant sans cesse au milieu des innombrables difficultés de l'existence, étudiant le soir pour s'ouvrir de nouvelles possibilités ?

Elsie le regarda avec sympathie. Il y avait entre eux une bonne camaraderie, rien de plus. Tous deux, ils menaient une vie pénible et solitaire.

« Je suis admis à l'école d'architecture, dit le jeune homme. Et j'espère bien ne pas moisir dans ma situation actuelle, chez Holdron. Savez-vous qu'ils m'ont augmenté d'un shilling par semaine, croyant que j'allais être transporté de joie ? »

Elsie était sur le point de lui annoncer la grande nouvelle, mais elle se retint à temps. Qui sait, tant de chance pour elle aurait peut-être découragé le pauvre jeune homme. Elle le mettrait au courant une autre fois.

Après avoir échangé avec Gordon quelques paroles banales, Elsie prit congé de lui et monta dans sa chambre.

Elle croisa dans l'escalier la triste fille de Mme Gritter, qui lui parut être dans un état d'ébriété assez prononcé.

Puis la logeuse lui apporta une tasse de thé et profita de cette occasion pour lui parler de la pluie et du beau temps et aussi s'excuser humblement de l'inconduite de sa fille.

« Madame Gritter, dit Elsie, je vais bientôt vous quitter.

— C'est dommage, répondit la logeuse. Je vais bien vous regretter.

— Je vais avoir une situation un peu meilleure, expliqua miss Marion. Aussi vais-je en profiter pour prendre une chambre un peu plus grande.

— Mais pourquoi ne prendriez-vous pas la grande chambre qui va être libre au premier étage ? Le loyer n'est pas énorme.

— Ce serait avec plaisir, répondit Elsie, mais voyez-vous, ma chère madame Gritter, je désire surtout me rapprocher de mon travail.

— Tant pis ! fit la logeuse avec un air désolé. Mais c'est bien ennuyeux pour moi. Ça fait deux locataires que je vais perdre en même temps.

— Deux locataires ? » s'exclama Elsie. Mme Gritter fit un signe de tête affirmatif.

« Je vous le dis entre nous, poursuivit la logeuse. Mais j'ai eu beaucoup d'ennuis tous ces temps-ci avec M. Bray, continuellement en retard pour payer son loyer. Tenez, en ce moment, il me doit les trois dernières semaines. »

Elsie en était tout émue. Elle n'était pas au courant des difficultés pécuniaires du jeune Gordon Bray. Sans doute, elle savait qu'il n'était pas dans l'aisance, mais elle n'aurait jamais soupçonné une situation aussi désespérée. Elle comprenait maintenant l'amertune du jeune homme lorsqu'il lui avait parlé quelques instants auparavant de son salaire insuffisant.

« Ce M. Bray, dit Mme Gritter, avec un air affligé, met tout son argent dans les livres. Il ferait bien mieux de se garnir l'estomac et de s'acheter des costumes. A quoi bon s'instruire ainsi ? Pour être chômeur ou déclassé ? »

Elsie voulait dire quelque chose, mais elle hésitait.

« Ecoutez, balbutia-t-elle enfin. Si vous voulez et pour aider un peu ce pauvre garçon, je ferai l'avance de ce qu'il vous doit. »

Mme Gritter parut à la fois surprise et satisfaite, puis réfléchissant, elle dit :

« Non vraiment, ce n'est pas la peine ! D'ailleurs, il m'a laissé quelques objets en gage en attendant qu'il puisse s'acquitter.

— Quels objets ? demanda Elsie. Ne serait-ce pas ses maquettes d'architecture ? »

Mme Gritter ne répondit pas à la question.

« C'était bien mon droit. D'ailleurs, conformément à la loi, je me suis servie moi-même. J'ai pris ces gages, car je ne tiens pas à en être de ma poche.

— Ce que vous avez fait n'est pas bien, dit Elsie Marion en fixant la logeuse avec indignation.

— Mais c'est légal, tout à fait légal !

— Peut-être, mais en tout cas, ce n'est pas bien; ce n'est pas honnête ! »

A ce moment-là quelqu'un frappa à la porte. Puis, sans attendre que l'on vînt ouvrir, deux hommes entrèrent.

« Police ! Mlle Marion s'il vous plait ?

— C'est moi », dit Elsie en s'avançant vers les deux hommes.

L'un des policiers la regarda gentiment et dit :

« Je suis Colestaff, de la police de Londres. Tenez, voici ma carte. Et voici le mandat d'arrêt qui a été décerné contre vous, pour le vol d'une somme de vingt livres, chez vos patrons, MM. Tack & Brighten. »

Elsie chancela sous ce coup inattendu.

Mme Gritter marmottait entre ses dents :

« Je vous conseille bien de parler d'honnêteté ! »

Elsie Marion se ressaisit et demanda :

« Mais qui donc porte cette accusation contre moi ?

— C'est M. King Kerry, dit le policier.

— King Kerry ! Mais c'est impossible. Il y a certainement erreur. »

Elsie se mit à sangloter.

« Je ne pense pas qu'il y ait erreur, reprit le policier; les papiers sont formels... veuillez nous accompagner. »

Comme un automate, Elsie suivit les deux hommes, tandis que la logeuse, qui n'en revenait pas, continuait ses soliloques : « Ces employées de bureau parlent d'honnêteté ! Elles se donnent de grands airs, elles vous font de la morale et en fin de compte, qu'est-ce que c'est, mais qu'est-ce que c'est ? »

La porte d'entrée se referma lourdement. L'instant d'après, Mme Gritter montait dans les combles les deux valises de Mlle Marion. Qui sait ? Peut-être devrait-elle une fois encore prendre des gages ?

CHAPITRE IX

UNE FEMME DANS LE LIT D'ELSIE

Elsie Marion était étendue sur son petit lit de bois et regardait fixement le mur blanc de sa cellule. Une horloge sonna les douze coups de minuit. Il n'y avait donc que six heures qu'elle était là, six heures qui lui paraissaient six années.

Plus elle réfléchissait, moins elle comprenait. King Kerry l'avait quittée gentiment au début de l'après-midi, pour se rendre à Liverpool où il devait rencontrer Cyrus Hasparl, récemment arrivé d'Amérique. Elle avait elle-même accompagné le milliardaire à la gare, bavardé quelques instants avec lui et noté ses instructions pour le travail qu'elle aurait à faire le lendemain.

A Liverpool, King Kerry devait faire légaliser certains documents au commissariat de police et, sur la demande télégraphique de Liverpool, la police de Londres avait accordé les autorisations nécessaires.

Pourquoi donc n'avait-il pas attendu son retour à Londres pour déposer sa plainte ? Puisque, de toute évidence, il s'agissait d'une erreur, elle aurait pu fournir les explications nécessaires. Pourquoi avait-il voulu ainsi détruire sans tarder le paradis qu'il avait créé pour elle ? Elsie se perdait en conjectures.

Plus elle réfléchissait et plus ce sombre mystère lui paraissait impénétrable.

A la maison Tack & Brighten, elle n'avait jamais manipulé d'énormes sommes d'argent, la caisse étant rendue chaque soir, et elle ne se souvenait pas qu'une réclamation sérieuse eût jamais été faite à ce sujet.

La veille, dans le courant de l'après-midi, un confortable thé, accompagné de délicieuses pâtisseries, lui avait été apporté par le garçon d'un des grands hôtels de Londres. En y songeant, elle trouva là une nouvelle énigme à résoudre.

En effet, lorsqu'elle avait demandé au commissionnaire qui lui envoyait ce thé magnifique, il avait répondu qu'il croyait savoir que l'ordre en avait été donné téléphoniquemment par un monsieur de Liverpool...

A quel homme étrange avait-elle donc affaire ? Etait-ce un original, capable de dépenser pour elle une fortune et de la faire arrêter pour quelques pence ?

Une heure sonna. Elle essaya de dormir, mais en vain.

Une heure et demie... elle entendit des pas dans le couloir... un gardien vint ouvrir la porte de sa cellule.

« Venez par ici, miss Marion. »

Tout hébétée, Elsie suivit une longue série de couloirs et arriva finalement dans un vaste bureau.

Quelle ne fut pas sa surprise en y apercevant King Kerry, en train de converser avec deux inspecteurs.

Dès qu'elle parut, il alla vers elle.

« Ma pauvre enfant », dit-il, avec une intonation qui ne laissait pas de doute sur sa sincérité.

« Je vous remercie », fit King Kerry en s'adressant à l'un des inspecteurs.

« Mais de rien, absolument. Mademoiselle, vous êtes libre.

— Vraiment, je ne comprends pas », soupira Elsie.

King Kerry la prit par le bras et la conduisit hors de la pièce.

Devant la porte du commissariat, trois somptueuses limousines stationnaient. Lorsque King Kerry et Elsie Marion sortirent, les chauffeurs se placèrent à côté de leurs voitures respectives dans une attitude presque militaire.

« Désirez-vous que nous passions tout d'abord au 107 Smith Street ? demanda le chauffeur de la première voi-voiture.

— C'est d'accord ! » dit King Kerry avec gravité.

Alors le cortège s'ébranla. Dans la voiture, King Kerry parlait gentiment à Elsie.

« Ma chère enfant, lui disait-il, ne me jugez pas prématurément. En agissant comme je l'ai fait, j'ai voulu vous mettre à l'abri d'un grand danger.

— Mais vraiment, sanglotait Elsie, pourquoi avez-vous fait une chose pareille ? De quel danger voulez vous parler ?

— Croyez-moi. Je n'ai agi ainsi que dans le but de vous sauver la vie. »

Ces paroles avaient été dites d'un ton si solennel que les larmes d'Elsie firent place à une expression de curiosité.

« Nous étions bien près d'arriver à Liverpool lorsque j'ai reçu, dans le train même, un télégramme d'un de mes agents, un jeune homme qui travaille au *Monitor*, m'avisant que, pour une raison que nous ignorons mais que nous connaîtrons sans doute un jour, quelqu'un voulait attenter à votre vie.

— Mais c'est impossible ! » s'écria Elsie.

King Kerry hocha la tête.

« Croyez-moi, dit-il, j'ai agi à bon escient. Si j'ai demandé le secours de la police, d'une manière aussi originale, j'avais des raisons sérieuses pour le faire. J'ai craint qu'une protection normale ne s'avère insuffisante.

— Mais qui donc aurait bien pu me vouloir du mal ? Je ne me connais aucun ennemi ! »

King Kerry eut un sourire amer.

« Hélas ! dit-il, vous avez autant d'ennemis que tous les membres de notre société; ce sont, voyez-vous, des gens qui s'acharnent follement contre les personnes intègres qui font partie de notre trust. »

La voiture arriva à ce moment-là à la hauteur de la maison d'Elsie. Les trois voitures se rangèrent le long du trottoir. Elsie descendit la première, suivie de son patron

qui s'entretint quelques instants avec les trois détectives descendus des deux autres voitures.

Puis se tournant vers miss Marion, il demanda: « Votre chambre donne-t-elle sur la rue ? »

Elsie eut un sourire amusé.

« Les chambres du devant sont très chères et je n'aurais jamais pu payer un tel loyer. J'ai dû me contenter d'une chambre sur la cour au premier étage. J'ai une vue magnifique sur les fenêtres de mes voisins et je peux même faire une petite promenade sur la galerie lorsque j'en ai le courage.

— De quelle galerie voulez-vous parler ? demanda King Kerry assez étonné.

— C'est un passage de secours qui se trouve juste devant ma fenêtre, que je n'ai qu'à enjamber pour m'échapper... en cas d'incendie, par exemple. »

A ce moment-là, la porte s'ouvrit et Gordon Bray parut dans l'encadrement.

« Je suis bien heureux de vous retrouver, dit-il en apercevant Elsie.

- Monsieur Bray, dit King Kerry, il va falloir que nous réveillions la logeuse. Voulez-vous vous en charger ?

— Mais certainement. »

Gordon monta au premier étage et alluma l'électricité.

« Mais j'aurais pu la prévenir moi-même, dit Elsie. Puisque je dois de toute façon monter dans ma chambre.

— Restez avec nous, répondit Kerry. Quoi qu'il en soit, vous ne coucherez pas cette nuit dans votre chambre. Je vous ai réservé un appartement à l'Hôtel Suisse et, après toutes les émotions que vous avez eues, j'ai jugé à propos de mettre deux nurses à votre disposition.

— C'est très aimable à vous », dit Elsie en souriant.

King Kerry la regarda d'un air grave.

« Hier, lui dit-il tout bas, je vous ai demandé de bien retenir trois mots que vous ne deviez révéler à personne. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Elsie sur le même ton. Ces mots étaient : « Ambiance de Kingsway ».

King Kerry hocha la tête.

« Bien. Et je pense que vous ne les avez indiqués à personne.

— A personne, monsieur Kerry. J'ai tenu ma parole. »

King Kerry eut un sourire et reprit :

« Eh bien, ma chère secrétaire et amie, je vous libère de cette mission un peu particulière. C'est une chose trop grave dont je ne puis vraiment vous charger. Vous aurez bien assez d'occupations sans cela. »

Sur ces entrefaites, Gordon arriva et annonça que Mme Gritter allait descendre.

King Kerry examina attentivement le jeune homme qui lui ressemblait un peu avec ses yeux bleus et son menton volontaire. King Kerry sut l'apprécier d'un regard, car il était un excellent physionomiste.

Un châle autour du cou et traînant ses pantoufles, Mme Gritter arriva, sous la lumière jaunâtre de l'escalier.

Elle resta interdite en apercevant King Kerry et, surtout, Elsie Marion.

« Je ne pensais pas vous revoir cette nuit », dit-elle.

King Kerry s'avança et prit la parole :

« Je désire monter dans la chambre de Mlle Marion pour prendre ses affaires. Voulez-vous m'accompagner ? »

Mme Gritter paraissait fort embarrassée.

« C'est assez fâcheux et je ne sais... La vérité... c'est que j'ai été obligée de disposer de la chambre. Ma fille Ria est rentrée très fatiguée un peu avant onze heures. Il n'y avait rien de libre pour elle à ce moment-là, et comme je tenais à la voir dormir dans un bon lit... Mais vraiment, croyez-moi, c'est... vraiment le hasard.

— Ainsi, dit King Kerry, vous avez installé votre fille dans la chambre de miss Marion ? »

Elsie, qui avait tout d'abord fait la grimace, semblait prendre la chose du bon côté. Le visage de Kerry, cependant, demeurait grave.

« Montons », dit-il à Mme Gritter.

Ils gravirent tous deux lentement l'escalier.

Chemin faisant, la logeuse dit à King Kerry :

« Mais vraiment, pourquoi déranger ma fille à cette

heure ? Quels objets voulez-vous prendre ?

— Ce que je veux surtout, répondit Kerry, c'est voir si vous avez bien dit la vérité, si c'est bien votre fille qui dort dans la chambre de miss Marion.

— Oh ! Si ce n'est que cela, c'est bien facile. »

Arrivée devant la chambre d'Elsie, Mme Gritter ouvrit avec son passe-partout et entra, suivie de King Kerry.

Ria paraissait profondément endormie. Ses longs cheveux noirs traînaient en désordre sur l'oreiller.

Sa mère écarta sa chevelure et la retourna sur sa couche pour montrer son visage à M. Kerry.

« Comme elle est pâle, dit celui-ci.

— Je vous ai dit qu'elle n'était pas bien hier soir.

— Je crois que nous ferions bien de prévenir ceux qui nous attendent en bas.

— Pourquoi ! Que voulez-vous dire ? »

King Kerry toucha la main de Ria et dit :

« Votre fille est morte. Je présume qu'elle a été assassinée par quelqu'un qui est entré ici en passant par l'escalier de fer dont Elsie m'a parlé. Tenez, la fenêtre est encore ouverte. »

King Kerry disait bien la vérité. La pauvre Ria avait été étranglée par de sinistres visiteurs venus chercher là, chez miss Marion, le secret du coffre-fort de King Kerry.

CHAPITRE X

DES MOTS QUI FONT PLEURER

Pendant toute une semaine, cet assassinat d'une femme ivre défraya la chronique. Les conjectures étaient nombreuses et l'enquête établit que la victime avait été étranglée par ses agresseurs.

Il ne fut procédé à aucune arrestation et ce crime vint s'ajouter à la liste des mystères inexpliqués de Londres.

Quatre jours après la lugubre découverte, Elsie Marion était assise à son bureau, dont la commodité semblait particulièrement lui convenir; elle faisait le tri de la correspondance de King Kerry. Celui-ci, comme beaucoup de personnages importants, avait ses petites faiblesses, et l'une de celles-ci était sa répugnance marquée à répondre aux lettres qui n'étaient pas essentielles pour la réalisation de ses projets. D'ailleurs, King Kerry reconnaissait lui-même ses défauts. Il fit la grimace en voyant une impressionnante pile de lettres déjà décachetées pour une bonne part.

Elsie avait réussi à réduire à un minimum le retard de la correspondance. Dans la plupart des cas, elle n'était pas obligée de consulter son patron. Il s'agissait de demandes de secours ou bien de lettres dont les auteurs offraient de mirifiques inventions qui, disaient-ils, rapporteraient une fortune à ceux qui les exploiteraient. Il y avait également un petit nombre de lettres de recommandation ou d'avertissement et, à chaque courrier, des demandes provenant

d'œuvres de charité qui sollicitaient une obole.

Dans l'un des tiroirs de son secrétaire, miss Marion avait un carnet de chèques lui permettant de faire des prélèvements sur un compte ouvert à son propre nom. C'était en somme le compte réservé par King Kerry aux œuvres charitables, un compte qu'elle utilisait à son gré, décidant elle-même du montant à envoyer, selon l'intérêt présenté par le demandeur. Au début, cette responsabilité l'avait un peu effrayée, mais à présent, elle s'acquittait sans trop d'hésitation de ses nouvelles fonctions.

« Il faut parfois beaucoup de courage pour signer un chèque », avait coutume de dire King Kerry.

Elsie Marion s'attaquait courageusement à la pile de lettres qui se trouvait devant elle. Quelques-unes prenaient directement le chemin de la corbeille à papiers; pour d'autres, elle réfléchissait un instant, puis elle inscrivait rapidement un chiffre. Elle connaissait bien les gens dont elle avait à s'occuper. N'avait-elle pas vécu parmi eux, fait les mêmes maigres repas sur la table de marbre où certains mendiants professionnels, qui lui écrivaient aujourd'hui, alignaient sans vergogne les recettes de la journée. ?

Elsie fit un peu la moue lorsque le garçon de service lui tendit la carte d'un visiteur qu'elle n'appréciait pas particulièrement.

M. Tack, car c'était lui, n'aurait certes pas imaginé deux semaines auparavant qu'il devrait un jour présenter sa carte pour être reçu par miss Marion.

« Lui avez-vous dit, demanda-t-elle, que M. Kerry était sorti ?

— Oui, mademoiselle, mais il insiste pour vous voir.

— C'est bien, faites-le entrer et vous resterez ensuite dans la pièce. »

M. Tack se présenta tout souriant.

« Mes compliments, dit-il, vous voilà arrivée à une confortable situation.

— N'est-ce pas ? »

M. Tack prit place devant le bureau de miss Marion.

« Reconnaissez-vous, dit-il fort aimablement, que j'ai bien contribué, peut-être un peu sans le vouloir, à votre

succès avec toutes mes remontrances, avec ma sévérité bien rude parfois, mais pourtant nécessaire, reconnaissez-le...

— Je le reconnais, monsieur Tack, mais surtout pour apprécier le changement survenu... »

M. Tack jeta un coup d'œil du côté de Carter, le garçon qui n'avait pas quitté la pièce.

« J'aurais quelques mots à vous dire, susurra-t-il avec un air mystérieux.

— Vous pouvez parler en toute liberté; cependant, je dois vous dire que je ne suis pas le fondé de pouvoir de la maison et que je n'ai aucune qualité pour engager des négociations, quelles qu'elles soient.

— Tout à fait d'accord, fit M. Tack. Surtout après le petit incident qui vous est arrivé. »

Une légère rougeur monta aux joues d'Elsie.

« Je vous dispense, monsieur Tack, de faire allusion à cela. M. Kerry n'avait pris ces dispositions que parce qu'il savait ma vie en danger à ce moment-là. Il m'a d'ailleurs permis d'en dire librement les raisons. Quand vous sortirez de ce bureau, vous passerez devant la chambre des coffres-forts. M. Kerry m'avait donné la combinaison du principal de ces coffres. Mais il se rendit compte qu'en agissant ainsi, il avait mis mes jours en péril. Des gens vinrent en effet dans ma chambre de Smith Street, à l'instigation de quelqu'un qui me soupçonnait de connaître le fameux secret. Ils vinrent dans le but de m'arracher le mot de la combinaison. Se doutant de ce qui allait se passer, M. Kerry me fit arrêter; il savait que je ne serais nulle part plus en sécurité qu'au commissariat. Il revint d'ailleurs tout spécialement à Londres pour me faire libérer. »

Elsie aurait pu ajouter que King Kerry avait, à cette occasion, fait des démarches pendant trois heures au ministère de l'Intérieur pour obtenir l'ordre d'élargissement. Car il est plus facile de faire arrêter quelqu'un que de le faire libérer.

« De plus, ajouta Elsie, M. Kerry m'a généreusement offert une indemnité dont je fixerais moi-même le

montant, pour me dédommager de l'humiliation subie.

— Et combien avez-vous demandé ? s'enquit M. Tack, un sourire dédaigneux sur les lèvres.

— Rien ! » répondit sèchement Elsie.

Une fois encore, M. Tack jeta un coup d'œil du côté du garçon de bureau, toujours présent, mais Elsie fit semblant de ne rien voir.

« Miss Marion. dit-il en baissant la voix, au fond nous n'avons jamais été vraiment des ennemis. Je voudrais vous demander un petit service... »

Elsie ne s'arrêta pas à cette étonnante affirmation de M. Tack.

« Je ne doute pas, poursuivit-il, que vous soyez, dans une certaine mesure, la confidente de M. Kerry. Dites-moi, entre amis, combien il est disposé à mettre pour l'affaire Goulding.

— Tiens, fit Elsie surprise, vous seriez, vous aussi, dans cette affaire ? » — La jeune fille n'aurait en effet jamais cru M. Tack capable de participer, pour son propre compte, à une semblable démarche.

M. Tack fit un signe de tête affirmatif.

« Le maximum ! répétait-il d'un ton persuasif.

— Un demi-million », répondit Elsie.

Il était assez curieux de voir avec quelle facilité elle énonçait une somme aussi formidable.

« Mais sérieusement ?

— Un demi-million, et cette offre est valable jusqu'à samedi, répliqua Elsie. Je viens justement d'écrire à Goulding à ce sujet.

— Vraiment, insistait M. Tack. Ne pourriez-vous persuader ce vieil homme d'être raisonnable ? »

Un regard glacial accueillit ces paroles.

« De quel vieil homme voulez-vous parler ?

— C'est vrai, s'excusa bien maladroitement M. Tack, je ne devrais pas parler de la sorte de M. Kerry. »

Elsie le regarda avec un air de pitié.

« Je pense, dit-elle avec vivacité, que M. Kerry est plus jeune que vous de dix ans au moins. Mais une vie trop active donne quelquefois des cheveux blancs à un homme

encore jeune, de même qu'une existence sédentaire peut causer de l'embonpoint chez un homme d'âge mûr. »

M. Tack eut un sourire forcé.

« Enfin, dit-il, ne nous querellons pas. Usez de votre influence auprès de M. Kerry !

— Je verrai, répondit Elsie, mais je n'aperçois pas comment cela pourra vous aider... »

M. Tack se retrouva dans la rue avant d'avoir trouvé une réponse appropriée.

⁂

Dans Oxford Street, et plus spécialement dans la partie de cette rue qui est occupée par des marchands de tissus, on se demandait avec une curiosité croissante ce qu'il pouvait bien y avoir derrière l'apparente compétition des deux magasins, Tack's et Goulding's.

Quand on avait appris que King Kerry s'était rendu acquéreur de l'affaire Tack, on avait pensé généralement qu'il allait monter là quelque chose de sensationnel ou, tout au moins, réaliser une modernisation capable de faire prospérer à nouveau le magasin. Mais qu'avait-il fait depuis lors ? Bien peu de chose en somme. Il avait remplacé quelques chefs de rayon, désigné un nouveau directeur et rien ne semblait indiquer qu'il fût décidé à mener une lutte acharnée contre son puissant voisin.

Les drapiers du quartier avaient eu vent de l'offre faite par Goulding à King Kerry, et ils estimaient que le chiffre proposé d'un million de livres dépassait bien d'un tiers la valeur réelle du magasin. Qu'allait donc faire le richissime Américain ?

Depuis l'achat de la maison Tack, King Kerry avait fait l'acquisition du fameux magasin de confection Tabard, de l'importante maison de gros Regent Treweller, et enfin de la Société Transome, dont les tissus lamés jouissaient d'une renommée presque universelle.

« Mais où veut-il donc en venir ? » Telle était la ques-

tion qu'on se posait dans le West End, et comme personne n'était capable d'y répondre, on décréta purement et simplement que King Kerry courait à sa perte.

Quoi qu'il en fût, Elsie Marion, rentrant un soir à Chelsea, où elle avait son appartement, fut accostée par un inconnu qui lui offrit une somme considérable, si elle pouvait donner des renseignements sur les intentions du Trust. Le premier mouvement d'Elsie fut de s'éloigner, mais elle se ravisa, peut-être pour se renseigner elle-même. Bien entendu, elle ne put rien apprendre de l'inconnu, dont elle dut finalement prendre congé en disant qu'elle ignorait tout des intentions de ses patrons.

Le lendemain matin, elle fit part à King Kerry de ce qui s'était passé.

« C'est Gelber qui vous a accostée, dit le financier. C'est un détective au service d'Hermann Zéberlieff. Mais rassurez-vous, un pareil fait ne se reproduira plus.

— Mais, comment pouvez-vous savoir tout cela ? » fit Elsie fort étonnée.

King Kerry apparaissait à miss Marion comme un homme vraiment remarquable. Ne disait-il pas lui-même quelquefois en plaisantant qu'il savait ce que ses ennemis avaient eu à leur menu la veille, alors que lui-même avait déjà oublié le sien... et perdu ses gants.

« A l'avenir, reprit Kerry, je vous ferai accompagner lorsque vous rentrerez tard à la maison. »

Elsie remercia, puis elle demanda :

« Mais est-ce que cet Hermann Zéberlieff vous en veut tellement ? »

Le financier fit un signe de tête affirmatif.

« Il me déteste, en effet, dit King Kerry avec une expression désabusée. Mais je le lui rends bien. »

Quelle pouvait être la raison de cette aversion réciproque ? Kerry lut dans les yeux d'Elsie la question que celle-ci était en train de se poser mentalement.

« Je lui en veux, expliqua-t-il, non sans une certaine hésitation, parce qu'il s'est mal conduit à l'égard... d'une femme. »

Que se passa-t-il alors dans l'esprit d'Elsie ? Que s'ima-

gina-t-elle ? Toujours est-il qu'en entendant ces paroles, Elsie devint livide et chancela. Pour que Kerry ne remarquât pas sa pâleur soudaine, elle détourna son visage en disant d'un ton indifférent: « C'était très mal de sa part. »

A ce moment-là, la sonnerie du téléphone se fit entendre et Kerry décrocha le récepteur.

« Je serai bientôt de retour, dit-il; c'est entendu, monsieur Grant. »

Il s'excusa auprès d'Elsie et sortit.

A peine la porte s'était-elle refermée que miss Marion éclatait en sanglots.

Sans qu'elle s'en rendît bien compte, l'amour était entré dans sa vie et, avec lui, les soucis et les peines.

CHAPITRE XI

LES CRAINTES DE VERA ZEBERLIEFF

« Où irez-vous ce soir, ma chère Véra ? » demanda Hermann Zéberlieff à sa sœur.

Celle-ci était nonchalamment appuyée à l'une des fenêtres de l'appartement, semblant rêver en regardant Park Lane.

Elle portait une robe toute simple en velours noir, qui moulait sa gracieuse silhouette. La pâleur habituelle de son visage faisait ressortir davantage encore ses lèvres rouges, et un décolleté dernier cri laissait entrevoir la blancheur de sa gorge.

« Où je vais ce soir ? dit-elle en posant sa cigarette. Voilà bien une étrange question, mon cher Hermann. D'habitude, vous ne vous intéressez pas autant à mes allées et venues...

— C'est que j'attends ce soir plusieurs invités, parmi lesquels M. Leete. »

Véra regarda son frère avec un air furieux.

« Leete ! Quel déplaisant personnage ! Vraiment, Hermann, vous avez, parmi vos amis, les gens les plus invraisemblables. »

Hermann Zéberlieff eut un ricanement. Il regarda avec un air furieux celle qu'il appelait généralement sa sœur, mais qui n'était, en réalité, que sa demi-sœur. Il se défiait de cette jeune fille un peu hautaine, à la voix chaude et

traînante. Elle semblait prendre un malin plaisir à découvrir les points faibles d'Hermann, à lui dire ses vérités.

Hermann et Véra n'avaient jamais éprouvé l'un pour l'autre une véritable sympathie; ils n'étaient liés que par certains intérêts communs. Leur père, Frédérick Zéberlieff, avait, à sa mort, divisé sa fortune en deux parties égales.

La première devait être répartie aussitôt entre son fils, qui était de sa première femme, et sa fille Véra, dont la mère était morte quelques heures seulement après la venue au monde de l'enfant.

La seconde partie devait être également divisée entre Hermann et Véra, mais plus tard et à la condition assez curieuse, bien stipulée dans le testament, que le frère et la sœur « vivent ensemble pendant cinq années, afin de se mieux connaître et apprécier. »

Cette clause particulière spécifiait encore que les deux héritiers ne pourraient contracter mariage qu'après ladite période de cinq années.

Véra songeait sans doute à ces dispositions du testament, car elle dit soudain à Hermann :

« Notre ménage, tel qu'il est constitué, va bientôt prendre fin. Encore un mois...

— ... et nous pourrons toucher l'argent, compléta Hermann. Je ne serai d'ailleurs pas fâché de voir notre union forcée se terminer enfin.

— Voilà au moins un point sur lequel nous sommes d'accord ! » s'écria Véra dans un éclat de rire.

Hermann jugea préférable de se taire, comme il avait coutume de le faire dans les discussions qui éclataient fréquemment entre le frère et la sœur et où celle-ci avait invariablement le dernier mot.

« Je vais aller assister à une distribution de prix à l'école technique, dit Véra d'un air détaché.

— Quelle école technique ? Celle de Southwood ? »

Véra fit un signe de tête affirmatif.

« Ma chère Véra, reprit Hermann, vous vous consacrez de plus en plus aux œuvres de bienfaisance. Qui sait ?

Si vous continuez... vous deviendrez peut-être un jour sœur de charité... »

Véra ne répondit pas tout de suite aux propos ironiques de son frère. Elle prit le temps de la réflexion et dit enfin avec un sourire moqueur :

« Je sais que vous préféreriez me voir contracter mariage avant la fin des cinq années, cela vous permettrait, n'est-ce pas, de toucher ma part d'héritage... ?

— Mais pas du tout ! objecta Hermann. Je ne tiens pas particulièrement à vous voir mariée. »

Véra eut un sourire entendu et tira quelques bouffées de sa cigarette.

« Mon pauvre Hermann, savez-vous que l'on dit en ce moment des choses affreuses sur votre compte ? »

Zéberlieff sursauta.

« Mais quoi ? Et qui ? Précisez !

— Eh bien ! tout simplement des journalistes et même d'autres personnes que l'on rencontre. On insinue que vous seriez mêlé au crime de Southwark.

— Balivernes que tout cela ! On pourrait tout aussi bien suspecter l'archevêque de Canterbury..

— Personnellement, j'ignore tout de cette affaire, mais parfois je m'inquiète beaucoup à votre sujet. Voyez-vous, vous êtes de ces personnes qui feraient n'importe quoi pour de l'argent.

— Vous exagérez !

— Ecoutez-moi, Hermann. Vous savez que nous avons dans nos veines du bon sang tchèque... et je me demande quelquefois pourquoi, dans nos discussions, vous faites tout pour m'exaspérer, vous permettant même assez souvent de me menacer. Avouez que votre manière de faire est bien détestable... »

Hermann eut un ricanement.

« Si vous me craignez tant, vous n'avez qu'à vous enfermer à double tour dans votre chambre, lança-t-il d'un ton amer.

— C'est bien ce que je fais, croyez-le. Et je ne néglige pas non plus de tenir un revolver tout prêt sous mon oreiller. On ne sait jamais ! »

Hermann hocha la tête en disant que ce n'était là qu'enfantillages.

« Enfantillages peut-être ! poursuivit Véra. Mais en tout cas, cela vous arrangerait bien que je succombe à une intoxication... fortuite ou que je tombe... accidentellement du quatrième étage.

— Que voulez-vous insinuer ? demanda Hermann avec un air étonné.

— Je dis que cela vous enrichirait de plusieurs millions de dollars, ce qui vous permettrait de vous « refaire » et de poursuivre la lutte contre cet homme à qui vous en voulez tant, je veux dire King Kerry. »

Hermann se leva, un sourire énigmatique sur son visage.

« Décidément, nous ne dirons rien de sensé ce soir et je préfère m'en aller. Mais avant de partir, permettez-moi de vous donner un conseil : mariez-vous, car vous commencez vraiment à être vieille fille. »

Véra éclata de rire.

« Mais c'est vrai ! insistait Hermann. Et pourquoi n'épouseriez-vous pas l'un de vos charmants élèves ? Dans un mois, vous pourrez le faire. »

Véra avait cessé de rire.

« Vous avez beaucoup d'esprit, dit-elle. Notre pauvre père ne s'en était jamais rendu compte autant que moi. Il y a une fibre assez rude dans votre ascendance maternelle, Hermann.

— Mais laissez donc tranquilles ma mère et ses parents, je vous en prie !

— Si vous voulez, répondit sèchement Véra. Mais reconnaissons cependant que bien des personnalités, aux Etats-Unis, seraient mortes de leur belle mort si elles avaient précisément laissé tranquilles madame votre mère ou ses parents. »

Furieux, Hermann ne répondit rien et sortit en faisant claquer la porte.

Le visage de Véra avait pris une expression anxieuse. Elle posa sa cigarette et se dirigea vers un petit secrétaire qui était placé entre les deux fenêtres de la pièce. Elle

resta un bon moment immobile, la plume à la main, ne se décidant pas à écrire. Allait-elle jouer un vilain tour à Hermann ? Elle hésitait.

Une terreur soudaine s'était emparée d'elle. Bien des fois, elle avait surpris dans les yeux d'Hermann une lueur étrange. Elle se souvenait de toutes les manœuvres insidieuses auxquelles il s'était livré pour la faire marier, cherchant à la mettre dans des situations compromettantes avec des hommes de tous âges.

Si elle se mariait avant la fin du mois, elle perdait sa part d'héritage qui irait automatiquement à Hermann. Mais si elle ne se mariait pas, serait-elle encore en vie le 30 ?

Véra n'ignorait pas que la mère d'Hermann avait fini ses jours dans un asile d'aliénés et qu'un de ses cousins germains avait, par ses crimes, longtemps terrorisé une ville comme San-Francisco.

Elle avait même des raisons de croire qu'Hermann lui-même avait été mêlé, à New-York, à quelque sombre histoire et que ce n'était qu'en versant des sommes considérables à ses victimes qu'il avait pu échapper à l'action de la justice. Il y avait eu aussi le cas de Sadie Mars, la jolie fille d'un banquier de Boston, qui s'était suicidée à cause d'Hermann. Cependant, la famille de l'infortunée avait tenu à ce que l'affaire ne s'ébruitât pas.

En somme, partout où il était passé, Zéberlieff avait laissé le malheur derrière lui.

S'arrachant à ses sombres réflexions, Véra se mit à écrire. Elle couvrit des pages et des pages d'une écriture fine et serrée. Elle allait cacheter l'enveloppe lorsqu'elle entendit des pas dans le vestibule. Aussitôt, elle glissa la lettre dans sa poitrine.

« Vous avez fait votre correspondance ? demanda Hermann en voyant Véra assise à son bureau.

— J'étais justement en train de me demander si j'allais accepter l'invitation de mon amie May à prendre le thé. Mais réflexion faite, je vais lui téléphoner. »

Sans doute pour le prier de demander la communication, Véra sonna Martin, le domestique.

« Martin est sorti, dit Hermann, ainsi que Denis. Je les ai envoyés tous deux porter des lettres en ville. »

En entendant ces paroles, Véra sursauta. Elle se sentit soudain très mal à l'aise en présence d'Hermann, sans aucun secours possible.

« Donnez-moi cette lettre ! s'écria tout à coup Hermann avec un air terrible.

— Mais quelle lettre ? fit Véra d'une voix qui tremblait.

— Eh bien ! la lettre que vous avez écrite pendant mon absence. »

Les choses allaient se gâter lorsqu'un coup de sonnette vint fort opportunément mettre fin à la scène.

C'était Gordon Bray, l'un des élèves et protégés de Véra, qui venait chercher celle-ci pour l'accompagner à une remise de diplômes.

Hermann était rouge de colère, mais il arriva cependant à esquisser un sourire aimable lorsque M. Bray entra.

CHAPITRE XII

UNE MAIN DEGANTEE FORT A PROPOS

« Mon frère va venir vous tenir compagnie quelques instants, si vous le permettez. »

Véra se dirigea vers sa chambre pour s'habiller, laissant les deux hommes en tête-à-tête.

Hermann fit contre mauvaise fortune bon cœur et engagea la conversation.

« Ainsi, vous allez recevoir un prix bien mérité, et cela des mains de ma chère sœur.

— En effet, c'est Mlle Zéberlieff qui doit me remettre la médaille d'or qui m'a été attribuée, et c'est la comtesse de Danbery qui lira le palmarès. »

Hermann se mit à arpenter la pièce.

« Que pensez-vous de ma sœur ? » demanda-t-il à brûle-pourpoint.

A cette question, plutôt inattendue, Gordon Bray rougit légèrement et parut assez embarrassé.

« Je ne puis vous dire qu'une chose à son sujet : c'est un brave cœur qui s'intéresse beaucoup aux foyers d'étudiants. »

Hermann ne paraissait guère enthousiasmé des activités de sa sœur. Peut-être songeait-il à la situation difficile où il se trouvait. Ces temps derniers, il avait perdu un nombre respectable de livres sterling et il avait toutes raisons de craindre que les vastes projets financiers qu'il

avait échafaudés ne pussent être réalisés. Il avait notamment demandé à sa sœur de lui laisser l'administration de la fortune que tous deux possédaient en commun, mais Véra ne semblait guère disposée à se dessaisir de la moindre parcelle de son bien. Il ne leur restait plus que douze jours à passer ensemble. Ensuite, chacun d'eux aurait la disposition pleine et entière de sa part d'héritage.

Hermann eut une idée. Soudain, il se fit très aimable avec le jeune visiteur. Peut-être celui-ci pourrait-il lui être de quelque utilité dans cette affaire.

Fort habilement, il orienta la conversation sur des sujets bien faits pour intéresser Gordon Bray. Il tint à montrer qu'il avait des idées judicieuses sur les questions architecturales, et le jeune Gordon semblait ravi lorsque Véra revint dans la pièce. Elle prit congé d'Hermann et sortit, accompagnée de Gordon Bray.

La voiture de la jeune fille attendait devant la porte.

Pendant le trajet, une aimable conversation s'engagea entre les deux jeunes gens.

« Mon frère est très intéressant, n'est-ce pas ? demanda Véra.

— Oh ! absolument ! » répondit Gordon.

Véra regarda le jeune homme bien dans les yeux.

« Vous me paraissez très enthousiaste à son sujet ! dit-elle avec un air ironique.

— Pour parler franchement, répliqua Gordon avec un sourire, je dois vous dire qu'il ne possède à mon avis que des connaissances bien superficielles en architecture. C'est en effet ce dont nous avons parlé, mais c'est monsieur votre frère qui avait voulu aborder ce sujet. »

A ce moment, Véra se mit à réfléchir et Gordon se demanda s'il ne l'avait pas froissée.

Un instant après, cependant, alors que la voiture passait sur le pont de Wesminster, Véra sortit de ses réflexions et dit :

« Vous aurez sans doute l'occasion de rencontrer mon frère une autre fois. Je puis même dire ce qui va se passer. Tel que je le connais, il ne va pas manquer de chercher votre adresse et de vous inviter à déjeuner, probablement

à son club. Puis, comme il l'a fait bien des fois déjà avec d'autres de mes amis, il vous encouragera à parler de moi. Il vous dira aussi que j'adore le chocolat et, un beau jour, vous recevrez d'un inconnu une superbe boîte de friandises au chocolat. Alors, vous n'hésiterez pas, connaissant mes goûts, à m'en faire présent vous-même... Je suis à peu près certaine que les choses vont se passer de la sorte.

— C'est une bien singulière histoire que vous me racontez là, fit Gordon qui n'en revenait pas.

— Vous trouvez ? dit la jeune fille en riant.

— D'autant plus extraordinaire qu'au cours de notre conversation, votre frère m'a demandé mon adresse et a jugé à propos de me dire, non pas une fois mais deux, que vous adoriez, non pas le chocolat, mais les bonbons fondants...

— Tiens, tiens, s'écria Véra. En tout cas, si un jour vous recevez un tel envoi, je vous demanderais de bien vouloir le transmettre à M. King Kerry. Je vous expliquerai plus tard pourquoi.

— King Kerry !

— Vous le connaissez sans doute et vous ne l'aimez peut-être pas ? »

Gordon hésitait. Il semblait peser sa réponse.

« Bien que je n'aime pas beaucoup ses méthodes, comment dirais-je... un peu brutales, c'est un homme que j'apprécie vraiment. »

Gordon Bray répéta alors à Véra le récit qu'Elsie lui avait fait de sa détention momentanée.

« Mais ce fut vraiment une idée splendide, s'écria Véra. Et comme tout cela est bien signé King Kerry ! »

A ce moment-là, la voiture s'arrêta et les jeunes gens se rendirent dans la salle où devait avoir lieu la remise des diplômes et des prix de l'école d'architecture.

Cette cérémonie dura environ deux heures. La remise des récompenses fut précédée et suivie d'allocutions, puis ce fut un concert qui mit le point final à la réunion.

Gordon Bray s'était vu attribuer un diplôme et un prix et il était rayonnant.

Lorsque la cérémonie fut terminée, Mlle Zéberlieff vint le rejoindre dans la foule et lui dit :

« Cela vous ennuierait-il de m'accompagner jusque chez moi ? »

Mlle Zéberlieff était vraiment séduisante ce jour-là, dans son joli manteau beige. Gordon observa cependant les légers cernes, de fatigue sans doute, qui soulignaient ses grands yeux noirs.

Il existait une grande amitié entre les deux jeunes gens. Sans doute le jeune Gordon avait-il déjà caressé de doux rêves au sujet de Véra. N'eût-elle pas été pour lui la femme idéale, bien que toujours distante, surtout dans le monde où elle ne semblait jamais se sentir vraiment à son aise. Mais vouloir épouser Véra, n'était-ce pas un rêve insensé, étant donné l'immense fortune de la jeune fille ? Et cependant, comment n'aurait-il pas eu une affection grandissante pour la généreuse Véra qui avait tant fait pour tous ses protégés et pour lui personnellement.

Gordon connaissait la fortune de Véra. Mais cela serait-il un obstacle insurmontable ? Ce n'était pas, à vrai dire, cette question qui l'effrayait le plus, mais bien plutôt toute cette atmosphère étrange qui entourait Mlle Zéberlieff.

« Je voudrais vous demander un service, dit soudain Véra.

— Mais je suis à vos ordres, répondit Gordon Bray sans hésiter.

— Je ne doute pas de votre dévouement, dit Mlle Zéberlieff en rougissant un peu. Mais je vais vous demander quelque chose d'assez particulier... Je désirerais vous rencontrer demain dans Regent Street. J'ai tellement peur du monde... »

Elle n'acheva pas sa phrase, et le jeune Gordon en fut pour attendre une fois de plus des explications qui viendraient... sans doute plus tard. Il n'en était cependant pas moins heureux à la pensée de rencontrer le lendemain celle qu'il aimait en silence.

« Venez à neuf heures, à l'angle de Vigo Street. Mais je vous préviens que vous devrez être très obéissant et surtout très patient... »

Véra tendit sa main que le jeune homme baisa tendrement

L'autre main de Véra était gantée de noir. La jeune fille avait-elle déganté sa main droite intentionnellement ou bien était-ce un pur effet du hasard ?

CHAPITRE XIII

LA PLUS SENSATIONNELLE ACQUISITION DE KING KERRY

King Kerry était en train de relire une lettre arrivée par le courrier du matin. Contrairement à son habitude, il la mit dans sa poche après l'avoir lue sous les regards inquiets de sa secrétaire, Elsie Marion. En effet, celle-ci ne tenait pas à voir son patron reprendre certaines de ses anciennes habitudes, mettant du courrier un peu partout.

Cependant, King Kerry avait deviné la pensée de sa secrétaire.

« Rassurez-vous. dit-il, ce pli est vraiment du courrier personnel. »

Ils avaient eu une petite discussion quelques jours auparavant sur la question de savoir ce qu'il fallait considérer comme « lettres personnelles ».

Ils avaient constaté que la plupart des lettres qui portaient cette inscription n'étaient en réalité que des demandes de secours adressées au célèbre financier.

Depuis lors, King Kerry passait rapidement en revue tout le courrier marqué personnel.

King Kerry passa un bon moment à réfléchir, assis à son bureau. De temps en temps, il relisait la fameuse lettre. Celle-ci semblait vraiment le tracasser. Tout à coup, il appela au téléphone un des collaborateurs de Pinkerton, le célèbre détective.

« Veuillez m'envoyer quelqu'un prendre des instructions, le plus vite possible. »

Il raccrocha le récepteur et se mit aussitôt à écrire d'une main nerveuse. Il lui restait encore plusieurs pages à faire lorsque le détective se présenta. Celui-ci dut donc attendre un bon moment.

« Voici des instructions ! dit King Kerry. Vous voudrez bien dire à votre patron de les exécuter à la lettre et de me débiter des frais que cela lui occasionnera. N'oubliez pas de détruire ce papier après avoir pris connaissance de son contenu. »

Dès que le détective fut sorti, King Kerry se tourna vers la jeune fille.

« Que de difficultés pour certaines femmes en ce monde ! » dit-il d'un ton amer. Mais aucune explication complémentaire ne vint élucider cette nouvelle énigme pour Elsie.

Accrochée au mur du bureau, on pouvait voir depuis quelques jours une immense carte, spécialement préparée pour King Kerry. Il ne se passait guère de jour qu'Elsie n'eût à marquer sur la carte quelque nouvelle acquisition de son patron. Ces marques, de petits drapeaux plantés dans le papier, commençaient à être assez nombreuses.

Le trust avait beaucoup acheté ces derniers temps, au Nord, au Sud, et à l'Ouest de Londres. Il semblait s'être particulièrement intéressé à Kensington, Brixton et Clapham. Mais de toute évidence, l'objectif essentiel était de dessiner dans la ville une sorte de ceinture dont le centre se situait entre Oxford Circus et Piccadilly.

Elsie Marion était en train de considérer la carte, lorsqu'elle s'aperçut que King Kerry l'observait avec un air amusé.

« Que diriez-vous d'une visite au lieu de votre ancienne servitude ? demanda-t-il plaisamment.

— Vous voulez parler de Tack's ? »

King Kerry fit un signe de tête affirmatif.

« Je crois que je serais fort gênée, opina Elsie.

— Mais il ne faut pas. Vous êtes maintenant une tout

autre personne. D'ailleurs, je crois que vous ne reconnaîtrez pas votre ancienne maison, ni son personnel. »

Quelques instants plus tard, une somptueuse limousine emmenait King Kerry et sa secrétaire.

« Il y a bien des gens qui se demandent quels peuvent être nos projets. En ce qui concerne la maison Tack, en particulier, je pense pouvoir vous prédire dès maintenant que son chiffre d'affaires, qui a été de cent mille livres l'an dernier, sera bien de vingt fois autant l'année prochaine. »

Un sourire sceptique passa dans les yeux d'Elsie.

« Vous en doutez ?

— Non, mais enfin, pour dire vrai, vous ne connaissez pas grand-chose en matière de draperies et de confection.

— C'est possible, répondit King Kerry, mais croyez-vous vraiment que seuls réussissent en affaires les gens qui ont débuté comme groom et gravi successivement tous les échelons d'une entreprise ? Non, croyez-moi, on peut être un excellent homme d'affaires et vendre beaucoup sans avoir été soi-même vendeur dans un magasin. De même qu'on peut faire un excellent vendeur sans être un directeur-né... »

Elsie l'écoutait avec attention. Elle regrettait même que le magasin de Tack fût si près. Cependant, un encombrement dans Regent Street permit à King Kerry de poursuivre l'exposé de sa philosophie des affaires.

« Pour réussir, expliqua-t-il, il faut être exactement renseigné sur ce que désire la clientèle. On a souvent des données intéressantes à ce sujet en s'adressant aux fabricants eux-mêmes et aussi, quelquefois, à ceux qui les soutiennent financièrement. Tous ces gens vous diront par exemple que la mode exige cette année des gants à quatre boutons plutôt qu'à trois. Tenez, un exemple : il y eut bien peu de directeurs de banques à Manchester à ignorer que les perles avaient cessé, il y a quelque temps, d'être à la mode aux îles Fidji. »

Puis King Kerry en revint à la question des magasins Tack et de leurs perspectives d'avenir.

« Un demi-million de marchandises, disait-il, le tout

devant être vendu en une année dans un magasin dont le chiffre d'affaires n'a jamais dépassé cent mille, cela signifie une vente quotidienne de seize cents livres ; cela signifie bien d'autres choses encore. Ma chère enfant, je crois que vous allez assister à des ventes impressionnantes. »

Elsie eut un sourire incrédule.

Cependant, en arrivant devant la maison Tack, elle fut stupéfaite du changement qui s'était opéré en si peu de temps. L'immeuble lui-même était assez moderne. King Kerry le faisait rénover et transformer, et toute une armée d'ouvriers étaient occupés jour et nuit à réaliser les changements qu'il avait prévus.

Il y avait à côté du magasin une petite bâtisse qu'on appelait l'annexe. Elle devait son existence à ce fait qu'après la construction de l'immeuble principal, on avait découvert que ce petit espace faisait partie du terrain acheté. C'était M. Leete qui avait fait ériger là une petite bâtisse, quelque temps avant de contrôler, pour la plus large part, l'affaire Goulding. Les ouvriers étaient maintenant en train de faire disparaître entièrement cette construction.

« Je ferai installer là deux grands ascenseurs, dit King Kerry. Ils auront à peu près les dimensions de ceux du métro, mais ils seront beaucoup plus rapides. »

Les anciens patrons de Tack & Brighten s'étaient toujours montrés opposés à l'installation onéreuse d'ascenseurs dans leur établissement, et les clients s'y épuisaient à gravir d'interminables escaliers.

« Mais ces ascenseurs ne seront-ils pas trop grands ? » demanda la jeune fille.

King Kerry hocha la tête.

« Seize mille livres par jour, cela représente environ seize mille acheteurs, ce qui fait plus de mille à l'heure. »

Avec les transformations réalisées par King Kerry, un certain nombre de comptoirs avaient disparu, et l'espace assez important occupé précédemment par les vitrines avait été réduit de soixante-quinze pour cent. La place qui devenait ainsi disponible servait à l'installation de vastes

étalages, tandis que, dans les nouvelles vitrines, des étalagistes disposaient un fond de velours noir, sur lequel seraient exposés les articles les moins volumineux.

« Chaque article. poursuivit King Kerry, portera une étiquette avec le prix clairement indiqué. Au rez-de-chaussée, les clients trouveront tout un service d'échantillonnage où ils pourront examiner les articles qu'ils désirent. Une fois décidés, ils n'auront plus qu'à se rendre au premier étage où leur commande sera déjà prête. Il n'y aura ainsi aucune attente. Les employés du rayon « échantillons » auront chacun un téléphone qui leur permettra de transmettre les ordres aux services intéressés. »

Elsie le regarda avec étonnement. Elle se demandait comment il avait pu, sans qu'elle s'en doutât le moins du monde, mettre au point toutes ces choses en aussi peu de temps.

« Vous vous préparez en vue d'une grande affluence ? demanda-t-elle avec une candeur qui fit sourire King Kerry.

— Vous n'imaginez pas encore que nous puissions être débordés, dit-il plaisamment. Eh bien, vous verrez... »

En parcourant le magasin, Elsie remarqua que les regards de ses ex-collègues s'attachaient sur elle. C'étaient des regards d'envie. On lui souriait, mais au fond, on la jalousait d'être si vite arrivée à une telle situation.

Certaines de ses anciennes collègues se mirent même à la flatter. Il en était qui, autrefois, ne lui avaient jamais adressé la parole, sauf pour des questions de service, et qui se permettaient maintenant de l'appeler « Elsie » tout court, dans le but sans doute de créer des relations plus intimes avec celle qui avait le pouvoir, si elle le voulait, de faire beaucoup pour elles.

Le monde est ainsi fait, mais Elsie était un trop grand cœur pour répondre vertement à ces avances intéressées ; elle se contentait de sourire aimablement.

Les appointements des employés avaient été notablement relevés et une partie du personnel avait été licenciée, avec trois mois de préavis cependant. Trois des principaux réceptionnaires, deux chefs de rayon et le directeur du service de la confection avaient ainsi été remerciés.

Elsie apprit toutes ces nouvelles par une charmante petite vendeuse du rayon de blanc qui portait le gentil nom de Fluff.

« Notre maison se modernise, confiait-elle à Elsie, et je suis certaine qu'avec un personnel plus aimable et une direction plus capable, nous connaîtrons d'ici peu une affluence que nous n'avons pas vue depuis longtemps. »

Après leur visite, King Kerry et Elsie retournèrent à leur bureau.

« J'ai dû louer un local pour entreposer les marchandises que nous a laissées M. Tack, ainsi que celles qui vont arriver prochainement, expliquait King Kerry à Elsie, mais j'ai eu beaucoup de mal à trouver quelque chose qui ne soit pas trop éloigné. Certains propriétaires voulaient profiter des circonstances et me demandaient un prix exagéré. »

Devant la réalisation des vastes projets de King Kerry, une certaine opposition commençait à se manifester parmi ceux dont il devenait le concurrent. C'est ainsi que, le même soir, les journaux de Londres publièrent une note indiquant qu'un nouveau groupement venait de se constituer, englobant notamment tous les magasins d'Oxford Street, dont les activités étaient analogues à celles de la maison Tack. Cette note était ainsi conçue :

« Le but du nouveau groupement est surtout d'assurer à ses membres une protection mutuelle contre la concurrence déloyale. Bien entendu, chaque maison participante conservera son autonomie financière, et ainsi les intérêts des actionnaires ne se trouveront pas affectés. On espère, au moyen de ce groupement, faire échec à certaines entreprises dont beaucoup se sont émus à Londres ces derniers temps. »

Dans la liste des directeurs de ce nouveau groupement, on relevait notamment les noms d'Hermann Zéberlieff, indiqué comme personnalité privée, et de John Leete, directeur général de la maison Goulding.

« Certaines entreprises dont on s'est ému ! répétait plaisamment King Kerry ; c'est un journal qui ne nous aime pas... »

Il parcourut les quelques dix pages du quotidien, qui n'était autre que l'*Evening Herald*, et dit :

« Cela me paraît être, à part cela, un excellent journal. »

Il ouvrit l'un des tiroirs de son bureau et en tira un carnet de chèques. Il apposa une signature, puis il passa le chèque à sa secrétaire.

« Tenez, Elsie, dit-il à la jeune fille, qui rougissait toujours un peu chaque fois qu'il l'appelait par son prénom, j'ai su par des amis que l'*Evening Herald* était à vendre, je crois qu'ils en veulent soixante mille livres, mais je pense qu'ils vendraient à moins. Voici un chèque en blanc où vous pourrez inscrire la somme que vous aurez obtenue.

— Mais, s'écria Elsie, je ne m'entends pas assez aux affaires !

— Voyons, Elsie, soyez plus sûre de vous, vous direz que vous êtes l'associée de King Kerry... »

CHAPITRE XIV

HERMANN LE FRATRICIDE

Quatre personnes avaient reçu une invitation à dîner au 410 de Park Lane, mais trois d'entre elles seulement se présentèrent. Et le plus grave, c'était que Véra, qui devait rehausser cette soirée par l'éclat de sa présence, prétextait son habituelle migraine pour ne pas venir.

Son frère Hermann en était rouge de colère.

« Vous me ridiculisez auprès de mes invités », rugissait-il.

Véra, cependant, conservait le plus grand calme. Elle avait gardé sa robe de chambre, ce qui attestait son idée bien arrêtée de ne pas paraître au dîner.

« Mais, mon cher Hermann, disait-elle, ne vous fâchez pas ! Je ne suis pas la seule femme qu'une migraine empêche d'assister à une soirée.

— C'est possible, mais je constate que cela se produit régulièrement lorsque votre présence me serait utile... »

Pourtant, Véra paraissait effectivement un peu souffrante. Son frère le remarqua et s'en étonna.

« Rien de surprenant à cela, répondit-elle. Le robinet de mon radiateur à gaz était ouvert.

— Comment ?

— Sachez, mon cher Hermann, que j'ai toujours beaucoup apprécié le cadeau que vous m'avez fait. Ce superbe radiateur en Sèvres véritable a dû vous coûter fort cher.

Mais c'est tellement dangereux !... Donc, lorsque je me suis levée tout à l'heure, j'ai trouvé le robinet ouvert... ce n'est tout de même pas moi qui ai allumé le radiateur en plein mois de juillet. On peut avoir des absences, mais tout de même pas à ce point !

— Ce doit être Martin qui est venu dans votre chambre et qui, en nettoyant peut-être ?...

— Je suis certaine que ce n'est pas Martin, je lui ai tout spécialement recommandé de toujours faire bien attention à mon radiateur. Fort heureusement, j'ai senti l'odeur du gaz avant de m'endormir. Mais, savez-vous, Hermann, je commence à être vraiment effrayée. »

Zéberlieff pâlit un peu en entendant ces paroles.

« Effrayée ! mais pourquoi Véra ? » dit-il du ton le plus doucereux.

La jeune fille le regarda bien dans les yeux.

« Le moment décisif approche et il est bien pénible pour moi d'avoir à lutter d'heure en heure pour ma propre vie !

— Plaisanteries que tout cela ! s'écria Hermann. Venez donc nous rejoindre. Il y a là M. Leete, M. Hubbard, l'un des chefs du nouveau groupe qui vient de se constituer, et nous attendons M. Bolscombe, qui va arriver d'un moment à l'autre. Et pourquoi, ma chère amie, ne pas vous libérer du souci de votre fortune ? Laissez-la donc fructifier avec la mienne ! Tous vos tracas vous rendent folle.

— Hermann, vous êtes un homme fantasque, mais ici vous manquez vraiment d'originalité... vous me dites toujours la même chose.

— Qu'allez-vous donc faire ce soir ?

— Sortir un peu, répondit Véra avec un air las.

— Comment, avec votre migraine ?

— Justement, pour m'en débarrasser. »

Hermann retourna à ses invités.

« Ma sœur n'est pas très bien. Depuis quelque temps, elle paraît assez déprimée. »

En prononçant ces mots, Zéberlieff eut une idée... une de ces idées fatales qui menèrent plus d'un égaré au bagne

ou à la potence. « Il reste dix jours, pensa-t-il. C'est le moment d'agir. » Après un court silence, il reprit :

« Nous sommes ici entre amis, et je puis bien vous dire la vérité. Ma pauvre sœur manifeste depuis quelque temps des idées de suicide. »

Un murmure de commisération répondit à cet aveu.

« Si vous le permettez, poursuivit Hermann, je vais aller voir comment elle se trouve et ensuite nous pourrons commencer à dîner.

— Mais pourtant, dit Leete d'un air étonné, je l'ai aperçue tout à l'heure en arrivant. Elle était à sa fenêtre et elle m'a même fait un petit signe quand elle m'a vu. »

Hermann regarda Leete assez surpris. Il connaissait en effet l'aversion de Véra pour ce dernier. Ou bien, dans un but qu'il n'imaginait pas tout de suite, cherchait-elle à présent à se lier d'amitié avec ses associés? Peut-être cela s'expliquait-il par la frayeur dont Véra avait tout à l'heure parlé à son frère. Celui qui se sent en difficulté ne se raccroche-t-il pas au moindre brin d'herbe ?

Zéberlieff sortit nonchalamment de la pièce et gravit l'escalier. Il ne semblait nullement ému par la perspective de l'horrible action qu'il allait commettre. Il n'entra pas directement dans le salon, mais passa par la chambre à coucher de Véra qui communiquait avec ce dernier.

Avançant à pas de loup, il se dirigea vers la fenêtre et montant sur une chaise, il coupa l'un des solides cordons de soie qui pendaient des tentures. Il redescendit de sa chaise sans faire de bruit. Il ne lui restait que quelques minutes pour accomplir son forfait, quelques minutes après lesquelles il s'excuserait gentiment auprès de ses invités, tandis que le corps inerte de la pauvre Véra se balancerait lamentablement dans le vide. Il regarda autour de lui pour découvrir un crochet solide et finit par trouver une patère placée assez haut.

Rapidement, il fit un nœud coulant au cordon de soie et le tenant serré derrière lui, il pénétra dans le salon...

« Mais que faisiez-vous dans ma chambre ? demanda Véra.

— J'allais peut-être voler vos bijoux... » dit Hermann en riant.

Mais ce n'était pas une plaisanterie qui pouvait calmer les appréhensions de Véra qu'envahissait peu à peu une frayeur mortelle.

« Comment osez-vous pénétrez chez moi ? s'écria-t-elle.

— Je voulais vous parler très sérieusement », répondit Hermann en avançant une main vers sa sœur qui recula épouvantée.

« Que tenez-vous derrière votre dos ? »

Hermann ne répondit pas et se précipita sur elle, l'immobilisant d'un bras. De sa main restée libre, il lui passa rapidement le nœud coulant autour du cou et serra...

« Pitié ! » supplia Véra.

Bien qu'ayant la gorge serrée, elle put encore articuler quelques paroles.

« Kerry est au courant, un détective observe ma fenêtre et je lui fais signe toutes les demi-heures. Donc, dans trois minutes... »

Aussitôt, Zéberlieff relâcha son étreinte. Tenant toujours Véra, il alla vers la fenêtre et remarqua en effet un homme qui guettait sur le trottoir d'en face.

Comprenant bien que son coup était manqué, Hermann libéra sa victime et s'écria : « Vous avez donc pris tout cela au sérieux. Ne voyez-vous pas qu'il ne s'agit que d'une plaisanterie, pour vous punir d'avoir fait fi de notre dîner... Mais avez-vous vraiment eu peur ? Je ne croyais pas si bien réussir... je suis confus. »

Véra, qui s'était effondrée dans un fauteuil, tremblait de tous ses membres.

« Sortez d'ici, dit-elle. Je suis maintenant fixée sur votre compte. »

En haussant les épaules. Hermann quitta la pièce sans oublier d'emporter le cordon de soie.

Dès qu'il eut refermé la porte, Véra se leva et s'habilla en toute hâte.

Dans le vestibule, elle rencontra Martin le domestique.

« Apportez-moi une canne, lui dit-elle. N'importe laquelle, mais faites vite ! »

L'instant d'après, Martin revenait avec une canne à pomme d'ivoire appartenant à Hermann.

Véra regarda sa montre qui marquait neuf heures moins vingt.

Un taxi la conduisit dans Vigo Street.

Plus elle se sentait près de celui qui l'aimait et plus sa frayeur s'apaisait.

« Je suis bien heureuse de vous trouver là », dit Véra lorsque Gordon Bray parut dans l'encadrement de la porte d'entrée.

« Gordon, poursuivit-elle, voilà trois années que nous nous connaissons.

— En effet, mademoiselle Zéberlieff, trois années et quelques jours.

— Appelez-moi Véra, si cela ne vous ennuie pas trop. Vous m'aimez un peu, n'est-ce pas ?

— Mais je vous adore », répondit le jeune homme avec ferveur.

Véra était très émue. Après un silence, elle dit d'une voix tendre :

« Maintenant, faites-moi confiance et ne m'en veuillez pas, même si je commets des actes que vous réprouvez.

— C'est une chose qui m'étonnerait fort », dit Gordon avec un sourire.

Puis les deux jeunes gens échangèrent un long baiser, sous les regards choqués ou amusés des passants.

« Voudriez-vous me montrer le magasin que King Kerry a acheté, demanda Véra.

— Tenez, c'est là ! dit Gordon en désignant un immeuble tout proche. La maison du lamé. Tous les journaux en ont parlé. »

D'un pas rapide, Véra s'approcha des vitrines, puis de façon bien inattendue leva sa canne dont la pomme d'ivoire vint briser une grande glace. Les débris s'abattirent avec fracas...

Des policemen aussitôt accourus appréhendèrent Véra.

« Pourquoi donc avez-vous fait cela ? s'écria Gordon.

— Je suis suffragette, dit Véra. Je défends les droits des femmes. »

Les policiers l'emmenèrent rapidement au commissariat de Marlborough Street, et le surlendemain, Véra se voyait condamnée à trois semaines d'emprisonnement.

King Kerry, venu en compagnie de Gordon Bray pour s'entretenir de cette affaire avec le commissaire, était souriant. Il paraissait fort amusé de toute cette histoire. Au fait, Véra ne recevrait-elle pas sa part d'héritage en sortant de prison ? Toutes les machinations de son frère auraient été vaines. Le testament spécifiait bien en effet que les deux héritiers devaient cohabiter, sauf le cas de force majeure...

Quant à Gordon Bray, il comprenait maintenant les raisons de l'acte de Véra, mais il n'en était pas moins triste en pensant qu'il allait être séparé d'elle pendant trois longues semaines...

CHAPITRE XV

UNE SECRETAIRE MODÈLE

« Il était trop tard pour que je revienne au bureau, hier soir, s'excusait Elsie. J'ai essayé de vous téléphoner, mais je ne vous ai trouvé à aucun des endroits où vous êtes habituellement.

— Je m'excuse de n'avoir pas été à mon poste », dit King Kerry, avec cet air débonnaire et enjoué à la fois que miss Marion aimait tant chez lui.

« Il ne vous est rien arrivé de grave, j'espère ?

— Oh ! absolument rien. Une jeune dame que je connais est venue briser une de mes vitrines. Vraiment je ne sortirai jamais de ces commissariats !

— Mais pourquoi a-t-elle fait cela ? demanda Elsie.

— Elle est féministe et elle manifestait son mécontentement tout simplement, répondit King Kerry. Enfin maintenant elle est en prison.

— Vous n'avez pas permis une chose pareille, s'exclama miss Marion.

— Mais si, mais si, j'ai même demandé à mon avocat...

— Vraiment, je ne vous reconnais pas ; vous qui êtes si bon d'ordinaire.

— Ne sommes-nous pas tous différents, plus ou moins, de ce qu'on nous croit généralement? Tenez par exemple, vous n'avez pas lu ce qu'a écrit sur moi un journal de

New-York, à propos de mon trust des chemins de fer. Je vous montrerai ce journal et vous verrez combien un homme peut être indigne et aussi... échapper de justesse à la prison.

— Vous pouvez me dire ce que vous voulez, je ne vous crois pas. Et je ne crois pas davantage ce que vous m'avez dit tout à l'heure. »

King Kerry hochait la tête.

« Pour vous dire toute la vérité, expliqua-t-il enfin, je dois préciser que cette personne tenait, elle-même, à faire un petit séjour derrière les barreaux. C'eût été la desservir que de la faire libérer.

— Etait-ce vraiment une féministe ?

— Non, mais elle aurait bien eu cent fois raison de l'être. Si j'avais été à sa place, ce n'est pas une vitrine que j'aurais brisée, c'est toute une rue que j'aurais incendiée. D'ailleurs vous en lirez le compte rendu dans les journaux. »

Elsie Marion ouvrit un de ses tiroirs et en sortit un quotidien qu'elle tendit à King Kerry. C'était l'*Evening Herald*.

« Tenez, dit-elle en se redressant, lisez la nouvelle dans votre propre journal.

— C'est vrai, j'allais presque oublier. Alors vous l'avez acheté ? »

Elsie fit un signe de tête affirmatif. Elle paraissait très satisfaite d'elle-même et une légère rougeur monta à ses joues.

« Et combien avez-vous payé ? demanda le financier.

— Devinez !

— Soixante mille ? »

Elsie secoua la tête en signe de dénégation.

« Alors cinquante ? » demanda King Kerry en fixant Elsie.

Miss Marion hocha la tête.

« Je vais vous raconter toute l'histoire, dit-elle. Lorsque je suis arrivée hier soir dans les bureaux de l'*Evening Herald*, tout le monde était déjà parti, sauf les directeurs qui parlaient avec animation dans le grand hall. Je me

suis fait annoncer comme venant de votre part et l'on m'a reçue immédiatement.

— Mon nom aurait-il un effet magique ?

— Il faut croire. Quoi qu'il en soit, ces messieurs ont été très surpris de me voir, et le propriétaire, M. Bolscombe, s'est mis à me dire des « mademoiselle » à n'en plus finir. Je suis allée droit au but, disant que je venais pour acheter le journal.

— Il ne s'est pas évanoui ? » demanda King Kerry avec humour.

Elsie sourit et dit :

« Pas tout à fait. Mais il a demandé soixante mille livres, et c'est alors que j'ai joué ma petite comédie et élevé mes plus véhémentes protestations. Il y a aussi que ce journal n'est pas très ancien et ne fait que commencer à être rentable...

— C'est là le point de vue de l'éditeur, interrompit doucement King Kerry.

— Peut-être qu'en changeant un peu la ligne politique du journal ?...

— Ça, c'est le point de vue du rédacteur.

— En tout cas, il y avait un doute et j'en étais à me demander s'il fallait vraiment mettre tant d'argent dans une affaire relativement peu fructueuse. »

King Kerry se mit à rire.

« Maintenant, dit-il, c'est le propriétaire qui parle ; je sais d'ailleurs ce qu'il me dirait, car je l'ai déjà rencontré une ou deux fois.

— Enfin, poursuivit Elsie, nous avons parlé et j'ai pu enlever l'affaire pour quarante mille. »

La jeune fille avait un petit air triomphant.

King Kerry se leva et lui donna quelques tapes amicales sur l'épaule.

« Bravo ! dit-il, voilà une chose que je vais inscrire dans mon carnet de notes. »

King Kerry avait un grand agenda où il enregistrait de temps en temps des faits qu'il était généralement seul à connaître.

« Encore une chose, dit Elsie. Une fois que j'eus remis

le chèque et obtenu le reçu en bonne et due forme, je pris congé. Et savez-vous avec qui M. Bolscombe allait dîner ? Je vous le donne en mille...

— Avec Hermann Zéberlieff peut-être ?

— Tout juste, dit Elsie un peu déçue d'avoir manqué son effet de surprise. Qu'en dites-vous ? »

Mais King Kerry ne répondit pas et poursuivit la conversation du début.

« Vous avez été tout simplement admirable. Vous méritez vraiment que je vous considère beaucoup plus que comme une secrétaire.

— Je dois encore vous donner mes impressions sur cette affaire, répondit Elsie. D'après ce que j'ai vu et entendu, le rédacteur paraît être un homme capable et actif. Quant au directeur, il me semble sérieux et dévoué. Je me suis donc permis de leur dire que vous n'envisagiez pas pour l'instant de changements dans le haut personnel du journal.

— Vous avez très bien fait, dit King Kerry, et je tiens à vous récompenser. Je pense que, pour commencer, un bon dîner s'impose pour célébrer ce premier grand succès que nous venons de remporter. »

Elsie Marion était très émue et ses yeux brillaient, peut-être de larmes de joie. La plus grande récompense pour elle, c'était bien la satisfaction du devoir accompli et surtout d'avoir fait plaisir à son patron.

Lors de sa discussion avec les directeurs de l'*Evening Herald*, l'un de ceux-ci s'était montré particulièrement aimable avec elle. C'était un fort bel homme, mais Elsie avait pensé qu'il n'avait pas la distinction, le naturel et ce charme indéfinissable qu'elle trouvait en King Kerry.

Mais au fait, se demandait-elle, pourquoi King Kerry, encore si jeune, est-il déjà grisonnant ? C'était une question qu'elle avait eu souvent envie de lui poser. Pourtant elle n'osait pas. Malgré l'intimité relative qui s'était établie entre eux, quelque chose la retenait.

« Si vous voulez bien, dit King Kerry, nous dînerons à huit heures au Grand-Hôtel Suisse. Et si vous tenez

absolument à vous faire chaperonner, alors amenez quelqu'un de gentil.

— Je ne connais personne d'assez gentil, dit Elsie en souriant. Vous devrez donc vous résoudre à dîner en tête-à-tête avec moi. »

Elsie Marion avait devant elle toute une journée de travail et elle fit preuve d'une activité plus grande encore qu'à l'ordinaire.

A un moment donné, elle s'interrompit un instant et dit à King Kerry :

« Je me souviens maintenant du nom d'un des directeurs qui étaient présents lorsque j'ai débattu avec M. Bolscombe la vente de l'*Evening Herald*. C'était M. Hubbard.

— Ah ! Hubbard, le beau garçon !

— Est-ce ainsi que vous l'appelez ? Sans doute c'est un beau garçon, mais...

— Oui, il y a beaucoup de mais au sujet de Martin Hubbard. Je l'ai déjà rencontré à New-York. C'est un homme qui ne voit que l'argent. Il est de ceux qui n'hésiteraient pas, par exemple, à se marier par intérêt. Ce ne sont pas les scrupules qui l'étouffent. »

Puis King Kerry et sa secrétaire se remirent à leur travail.

Elsie avait à répondre à une volumineuse correspondance. Quant au grand financier, il resta silencieux un bon moment, car il était en train de rédiger une annonce qui devait révolutionner le monde des drapiers londoniens.

CHAPITRE XVI

OU ZEBERLIEFF CHERCHE A VENDRE SA SŒUR

Hermann Zéberlieff était en train de consigner des notes dans son journal et il relisait celles qu'il avait inscrites après la condamnation de sa sœur en les faisant suivre de ces quelques réflexions :

« Lorsqu'un homme n'ayant pas de hautes conceptions morales, ni un certain sentiment de ses obligations envers sa conscience, son amour-propre, son humanité, se trouve contrarié dans ses convoitises ou ses ambitions, son esprit se tourne naturellement vers le meurtre. Le meurtre est, en fait, un instinct naturel de l'homme comme la maternité est un instinct chez la femme. Des millénaires de civilisation ont créé une sorte de super-instinct que nous appliquons volontairement et que nous appelons modération. Ainsi les eaux torrentueuses se sont trouvées canalisées artificiellement. Malheur au petit filet d'eau qui s'en détache, franchit la berge et cherche à couler à son niveau naturel. »

C'est ce qu'inscrivait Hermann Zéberlieff dans son carnet de notes, deux jours après la condamnation de sa sœur. Telle était sa philosophie. Ces considérations constituaient sans doute l'un des points les plus intéressants et, aussi, des plus cohérents de sa profession de foi.

Les adversaires les plus acharnés d'Hermann ne pou-

vaient contester à cet homme pervers un certain talent littéraire, un esprit critique acerbe, mais faux cependant.

Ayant achevé cette inscription dans son agenda, il remit celui-ci à sa place habituelle. Avec un léger ricanement, il regarda la petite pile des lettres auxquelles il avait répondu.

Tous ceux qui le connaissaient lui avaient écrit, les uns avec gentillesse, les autres avec humour, à la suite de l'exploit de sa sœur Véra. Ils ne se doutaient certes pas combien cette incartade avait en réalité coûté à Hermann, dont les sinistres projets avaient été ainsi définitivement mis en échec. Mais, en fin de compte, cette affaire ne lui aurait-elle pas coûté bien plus encore, si Véra n'avait elle-même trouvé cette originale solution ?

Hermann alla s'habiller dans sa chambre. Certes, il avait été déçu par l'acte de sa sœur, mais dans un sens, il se sentait libéré d'un souci, de ce qui lui apparaissait comme une sorte de contrainte fatale.

L'attitude d'Hermann aurait déconcerté plus d'un psychologue. Zéberlieff n'imagina-t-il pas, en effet, d'envoyer son avoué, M. Cassman, à la prison de Holloway pour tenter auprès de Véra une ultime démarche et décider celle-ci à investir la plus grande partie de sa fortune dans les entreprises d'Hermann.

Après l'échec de cette démarche, Zéberlieff eut recours à une nouvelle méthode; il décida d'inviter Martin Hubbard à dîner avec lui, afin de lui parler de Véra.

« Bolscombe est un sot ! Mais quelle idée a-t-il eue de vendre son journal à ce porc ? » Telles étaient les soliloques que, selon une habitude un peu particulière, Hermann tenait ce jour-là.

Dans son esprit, « ce porc » était King Kerry, contre lequel il nourrissait toujours une implacable haine. Il se demandait quel usage le célèbre financier allait faire de sa nouvelle acquisition. Ce journal ne deviendrait-il pas, entre ses mains, une arme redoutable qu'il emploierait peut-être même contre lui, Hermann ? Il finissait de s'habiller lorsque quelqu'un frappa à la porte.

« Monsieur, il y a là un homme qui désire vous parler, dit le domestique.

— Comment est-il ?

— A vrai dire, il paraît plutôt miséreux...

— Je ne vois pas du tout qui c'est, mais enfin, faites-le entrer.

— Voulez-vous le recevoir ici? demanda le domestique.

— Mais certainement, où voulez-vous donc que je le reçoive ? » répondit Hermann, d'un air courroucé.

Le domestique était accoutumé à ces soudaines explosions de colère et il n'y fit pas attention. Il sortit et revint au bout d'un instant pour introduire un homme dont le visage était pâle et les vêtements plutôt misérables.

« Ah ! c'est vous ! s'écria Hermann. Tenez, asseyez-vous. »

Le visiteur, qui s'appelait Martin, prit un siège et dit sans ambages :

« Mon cher ami, je ne vous cacherai pas que j'ai un grand besoin d'argent...

— Ecoutez ! Ne perdons pas notre temps, dites-moi exactement ce que vous voulez. »

L'homme haussa les épaules, puis fixa Hermann bien dans les yeux :

« Je n'oublie pas que vous vous êtes montré généreux avec moi un jour, mais, évidemment, cela n'a pas été désintéressé de votre part. Vous vous souvenez du coup que vous m'avez fait faire ?

— Vous n'allez tout de même pas prétendre que je vous avais dit de tuer la jeune femme de Smith Street. Je vous avais recommandé tout le contraire.

— Elle était ivre, et vous savez que les personnes ivres sont toujours très obstinées. Elle répétait toujours la même chose. Impossible d'en tirer quoi que ce soit. C'est pourquoi, Joseph et moi, nous l'avons malmenée un peu plus qu'il ne fallait et...

— Ce fut, en tout cas, du mauvais travail ! » trancha Hermann, qui regardait son interlocuteur à peu près comme un naturaliste considère une variété d'insecte qu'il n'a encore jamais vue.

« En tout cas, si vous pouvez faire quelque chose pour moi ?...

— Et si je ne voulais rien vous donner? lança Hermann.

— Alors ce serait très mauvais pour nous et pour vous », dit Martin d'une voix de rogomme.

Joignant le geste à la parole, l'étrange visiteur tendit un bras menaçant vers Zéberlieff, qui recula d'un pas et dit :

« Attendez ! je vais vous donner quelque chose.

— Je l'espère bien », fit l'homme.

Hermann fouilla un instant dans son secrétaire, puis, soudain, avec la rapidité de l'éclair, il braqua sur Martin deux énormes revolvers.

Epouvanté, Martin recula vers la porte, tandis qu'Hermann lui intimait l'ordre de s'arrêter.

« Vous voyez que vous ne serez pas le plus fort avec moi, dit Zéberlieff. Maintenant, il ne vous reste que quelques secondes pour disparaître, en me promettant de ne pas revenir m'importuner. Et même, car je suis généreux malgré tout, je vais vous donner une centaine de livres, pour vous tirer d'embarras. Vous voyez que je suis bon prince. »

Hermann recula de quelques pas, posa sur une table l'une de ses armes et, tout en tenant l'autre toujours braquée sur Martin, il déposa sur une chaise une liasse de banknotes, en disant avec flegme :

« Maintenant, vous pouvez partir. Si vous n'êtes pas content, vous pourrez aller vous plaindre au commissariat, mais c'est une chose que je ne vous recommanderais pas de faire. En tout cas, je vous prie de ne pas revenir pour de l'argent, à moins que vous n'ayez quelque chose à offrir en échange. Si j'ai besoin de vous, je sais où je dois vous envoyer chercher. Je ne vous retiens pas plus longtemps. Au revoir.

— Au revoir », dit l'homme qui sortit prestement, manifestement satisfait de s'en tirer à si bon compte.

A la suite de cet incident, Zéberlieff arriva fort en retard au rendez-vous qu'il avait fixé à M. Martin Hubbard.

Celui-ci l'attendait patiemment dans le grand hall de l'Hôtel Suisse.

« Je suis navré de vous faire attendre, dit Hermann, mais j'ai eu à régler, de façon assez inattendue, une affaire très importante.

— Oh ! ces milliardaires ! » répondit plaisamment Hubbard.

Martin Hubbard représentait à peu près le type de l'homme parfait. Il était grand et athlétique, d'une mise impeccable, et les traits de son visage marmoréen rappelaient les statues de la Grèce antique. Peut-être sa bouche présentait-elle un léger défaut, qu'une fine moustache rendait cependant peu apparent. Partout où il entrait, les regards, ceux des dames surtout, s'attachaient à lui. Les hommes le regardaient aussi, les uns admiratifs, les autres jaloux.

Quant à Hermann Zéberlieff, il semblait ne pas remarquer la grande élégance de son ami. Il était lui-même d'une mise impeccable, son visage était jeune et la coupe de son veston lui donnait également une allure athlétique.

Souvent, Hermann paraissait vivre au-dessus des contingences, travaillé par quelque grand rêve de fortune et de puissance...

Les deux hommes arrivèrent dans la magnifique salle à manger de l'Hôtel Suisse et le maître d'hôtel leur désigna la table qui avait été retenue pour eux.

Hermann jeta un coup d'œil autour de lui. Soudain, il sursauta. A quelques mètres à peine, il avait aperçu King Kerry, attablé en compagnie d'une dame. De l'endroit où il se trouvait, Hermann ne pouvait voir le visage de celle ci, mais une inspection rapide lui permit de se rendre compte qu'elle n'était pas mise à la dernière mode et que sa gorge n'était pas parée de bijoux étincelants. Il pensa que c'était une de ces personnes quelconques que King Kerry, on ne sait trop pourquoi, invitait assez fréquemment à déjeuner ou à dîner.

« Vous ne connaissez pas la nouvelle secrétaire de King Kerry ? » dit Hubbard qui avait remarqué le coup d'œil de Zéberlieff.

A ces mots, Hermann regarda encore une fois la jeune fille avec une curiosité accrue. Peut-être songea-t-il à ce moment-là qu'Elsie ne devait qu'à un pur hasard d'être encore en vie et de pouvoir aujourd'hui se montrer au Grand-Hôtel Suisse en compagnie de King Kerry.

Pendant tout le dîner, la conversation entre Hermann et son invité ne roula que sur des banalités. La grosse affaire ne serait abordée que dans le jardin d'hiver, en prenant le café et le digestif.

« Mon cher Hubbard, dit tout à coup Zéberlieff, je voudrais bien vous voir épouser ma sœur. »

Tout en parlant, Hermann observait son interlocuteur dont le visage refléta une certaine satisfaction.

« Voilà une chose bien inattendue ! s'exclama Hubbard.

— Et si je désire que vous l'épousiez, poursuivit Hermann en pesant ses mots, c'est parce que je n'ai pas d'autre moyen pour amener Véra à engager sa fortune dans mes affaires.

— Je ne saisis pas très bien ! objecta Hubbard.

— Je vais vous expliquer. Si vous acceptez mes conditions, qui sont notamment que vous vous associiez avec moi dès que vous serez devenu l'époux de Véra, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour faciliter ce mariage. »

Hubbard était interloqué.

« Sans doute, dit-il, votre offre paraît fort alléchante, mais une question se pose qui a tout de même son importance : qu'en pense Mlle Véra ?

— Comme je viens de vous le dire, je pense pouvoir m'arranger pour cela. Ainsi que vous le savez sans doute, la fortune de ma sœur est assez importante et se chiffre par quelque cinq millions de dollars. Vous devrez donc vous engager par avance à investir dans mes entreprises financières ou autres les trois quarts de cette somme. Vous voyez, il restera encore un montant appréciable à votre disposition...

— Vos conditions sont assez dures ! remarqua Hubbard.

— En somme, répondit Zéberlieff, je vous offre plus d'un million de dollars, sans compter le reste, et vous faites la grimace. Convenez, mon cher, que vous êtes bien difficile.

— Mais je ne suis pas un mendiant, insistait Hubbard.

— C'est possible. Mettons que vous soyez un parasite. Ne vous fâchez pas, je vous parle franchement. Quelle est, aujourd'hui, votre situation ? Vous figurez sur la liste du nouveau groupement des drapiers, simplement parce que je vous y ai mis, pensant que vous me seriez utile tôt ou tard. Tout le monde à Londres, de Mayfair à Pimlico, sait que vous courez après la fortune et que jusqu'ici vous avez toujours échoué. Soyons francs. Si vous n'entrez pas dans mon jeu, vous n'aurez plus d'autres ressources, pour payer vos dettes, que d'épouser votre propriétaire, qui est sans doute fort riche, mais aussi laide et âgée. »

Sous cette avalanche d'impertinences, Martin Hubbard rougit, puis pâlit. Les coups de Zéberlieff avaient porté. Certes, ce dernier avait dit la vérité, mais un homme vain et prétentieux comme Hubbard ne pouvait manquer d'en être furieux.

« Mais vous êtes un profiteur, un gangster en herbe, peut-être sans vous en rendre compte, explosa-t-il soudain.

— Ne vous occupez donc pas de moi, mais de vous, rétorqua Hermann. Alors, c'est entendu ?

— Mais enfin, si cela ne convenait pas à votre sœur ?

— Je vous l'ai dit tout à l'heure. Vous devez vous en rapporter à moi. »

A ce moment-là, King Kerry se leva de table, tout à côté, et il s'avança lentement dans la direction de Zéberlieff et de son invité. Cependant, Hermann ne pouvait toujours pas apercevoir le visage de la secrétaire qui marchait derrière King Kerry.

Hermann tenait essentiellement à connaître cette personne qui, disait-on, maniait chaque jour des millions et des millions.

En arrivant à la hauteur de Zéberlieff, King Kerry ralentit un peu le pas. Hermann put alors distinguer net-

tement le visage de la personne qui le suivait.

Que se passa-t-il alors en lui ? Toujours est-il qu'il se dressa d'un seul coup, comme mû par un puissant ressort. Il devint blême et s'écria en désignant Elsie d'une main tremblante :

« Comment, c'est vous... vous... ». Puis il s'effondra comme une masse sur le parquet.

CHAPITRE XVII

L'INAUGURATION DES GRANDES GALERIES KERRY

Ce lundi-là, les principaux journaux de la capitale anglaise publièrent l'annonce sensationnelle rédigée par King Kerry. Occupant une page entière, imprimée en lettres d'affiches, elle faisait savoir au public londonien que la maison Tack & Brighten avait été reprise par le célèbre financier américain et que les magasins, complètement transformés, allaient rouvrir sous le nom de « Grandes Galeries Kerry ». Mais le plus sensationnel de l'affaire, c'était la partie de l'annonce qui spécifiait que tous les articles seraient, jusqu'à nouvel ordre, vendus avec une réduction de 50 %. Afin de permettre au plus grand nombre possible de clients de profiter de cette aubaine, les magasins resteraient ouverts de neuf heures du matin à onze heures du soir.

L'avis se terminait ainsi :

« Un personnel nombreux et aimable s'empressera pour vous servir. Vous pourrez donc, en tout cas, acheter rapidement ce que vous désirez. Et n'oubliez pas que tous les articles seront étiquetés et que vous n'aurez à payer que la moitié du prix.

« La Direction des nouveaux magasins est décidée à sacrifier 500.000 livres au cours des mois à venir. A vous d'en profiter.

« La présente annonce sera répétée dans tous les jour-

naux demain et après-demain. Le jour suivant, c'est-à-dire jeudi, ce sera l'ouverture... »

D'énormes affiches furent placardées aux quatre coins de Londres, et des groupes se formaient et discutaient avec animation après les avoir lues. Bien entendu, la fameuse annonce de King Kerry parut également sur les programmes des théâtres, sur l'écran des cinémas, sans parler des innombrables hommes-sandwichs qui parcoururent les rues de la capitale.

Le jour de l'inauguration, une queue impressionnante commença à se former dès sept heures du matin, et la police de Londres envoya des renforts d'agents pour assurer le service d'ordre. A neuf heures, lorsque le magasin ouvrit ses portes, la queue s'étendait sur presque toute la longueur de la rue et une partie de New Oxford Street, soit en tout sur près d'un kilomètre et demi.

Aucun Londonien ne doutait de la qualité des marchandises qui seraient offertes et dont des spécimens avaient été exposés les deux jours précédents dans les magnifiques vitrines des Galeries Kerry.

Ce fut une vente formidable, la plus formidable en fait qu'on eût jamais vue à Londres. Du matin au soir, les Galeries ne désemplirent pas un instant. Les acheteurs entraient d'un côté et sortaient de l'autre, les deux énormes ascenseurs déversaient sans arrêt, aux divers étages, un véritable flot humain.

Des haut-parleurs recommandaient aux visiteurs de bien réfléchir aux achats qu'ils feraient ultérieurement, car, évidemment, un client qui avait oublié un article était obligé de refaire la queue.

Dans les interminables files d'attente, sur quatre rangs, on voyait se presser toutes les classes de la société londonienne, depuis les élégantes aux robes somptueuses, jusqu'aux plus humbles ménagères des tristes ruelles de l'Est et du Sud.

Toute une armée de commis s'affairait à décharger des marchandises des camions qui faisaient la navette entre les entrepôts et le magasin de King Kerry.

Tout fonctionnait admirablement et, vers neuf heures

du soir, plus de trois mille personnes attendaient encore leur tour pour entrer dans le magasin rutilant de lumière.

« C'est vraiment merveilleux ! » dit Elsie à King Kerry qui fumait tranquillement son cigare.

« Et le plus beau de tout, confia le financier à sa secrétaire, c'est que nous ne perdons pas, en réalité, autant qu'on pourrait le croire. Sur la plupart des articles que nous vendons, il y a une marge assez importante, et de plus, on m'a fait des réductions considérables sur les gros achats que j'ai effectués. En somme, cette formidable vente-réclame ne nous aura pas coûté trop cher. »

De l'autre côté de la rue, une voiture était arrêtée. De l'intérieur laissé dans l'obscurité, Leete et Zéberlieff observaient la scène.

« Cette plaisanterie va-t-elle durer longtemps ? » grondait Leete.

Mais Zéberlieff ne répondit pas. Son regard soucieux restait fixé sur l'étincelant magasin de son ennemi.

« Ainsi, se disait Hermann, c'est pour cela que King Kerry a choisi Elsie parmi tant d'autres dans la foule. Pour présider à son triomphe. Mais qui sait s'il ne l'a pas choisie aussi à cause de son étrange ressemblance avec cette jeune fille de Boston qui s'est suicidée un jour à cause de moi ? »

Cette jeune fille, King Kerry l'avait connue à Boston, King Kerry dont les cheveux n'étaient pas grisonnants à ce moment-là.

Cette histoire avait creusé davantage encore le fossé qui séparait alors déjà Hermann et King Kerry.

Ce dernier avait en effet beaucoup d'affection pour la jeune fille qui était à cette époque presque une enfant...

« Il ne pourra pas continuer longtemps ainsi ! » vociférait Leete.

Hermann se tourna vers lui :

« Vous verrez, dit-il, c'est un homme qui sait ce qu'il veut. Ce Yankee est obstiné comme pas un, ne comptez pas qu'il abandonne la partie. Mais est-ce que tout ceci influe sur les affaires de Goulding ?

— Cela fait plus qu'influer. La recette d'aujourd'hui a

été inexistante, et si cela continue, avec les frais énormes qui courent toujours, la situation de Goulding deviendra rapidement intenable... Mais, au fait, nous pourrions nous plaindre à qui de droit de cet encombrement, qui me paraît illicite, de la voie publique.

— Non, mon cher, dit Hermann, ce serait encore une manière de publicité pour King Kerry, non, nous devons trouver un autre moyen. »

Zéberlieff réfléchissait profondément. Il dit au bout d'un instant : « Supposez que ceci continue encore quelque temps et que vos recettes diminuent de plus en plus ?

— Mais ce sera la ruine pour nous, répondit Leete. Nous ne pouvons pas lutter, nous n'avons pas de réserves et nous ne pourrions même plus payer les dividendes des actionnaires. Et non seulement nous, mais bien une demi-douzaine d'autres magasins de ce quartier se trouveront dans le même cas.

— Mais tout de même, reprit Hermann, si vous vendiez vos marchandises à des prix encore plus bas que King Kerry ?

— Il n'y faut pas songer. Lui peut se permettre de sacrifier cent mille livres par jour, mais nous, nous ne le pouvons pas. Quel banquier de la Cité voudra nous prêter de l'argent, dans de pareilles conditions, pour lutter avec King Kerry ? Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'attendre qu'il se fatigue.

— Alors, ce ne sera pas pour demain », ricana Hermann.

Zéberlieff jeta un coup d'œil autour de lui. Il y avait à quelques pas un groupe de curieux qui observaient cette scène peu commune à Londres : un magasin en pleine activité à dix heures du soir. Parmi eux, Hermann remarqua un visage qui ne lui était pas inconnu. Où donc l'avait-il déjà vu ? Peut-être dans Park Lane.

C'était Gordon Bray, le prétendant de Véra.

Il paraissait être seul et il regardait avec intérêt la scène qui se déroulait devant lui.

Tout à côté de Gordon, un autre jeune homme fumait paisiblement un cigare et observait, lui aussi, cet inhabituel tableau nocturne avec une évidente satisfaction.

CHAPITRE XVIII

UN JEUNE HOMME AMBITIEUX

Hermann Zéberlieff ne tardait jamais à passer de la réflexion à l'action.

Peut-être Véra aura-t-elle contrarié, ou même fâché son admirateur? pensa-t-il. Il descendit de sa voiture et se dirigea vers Gordon.

« Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés », lui dit-il d'un ton cordial.

Puis les deux jeunes gens se mirent à parler de banalités et, enfin, du nouveau magasin de King Kerry.

« Ne trouvez-vous pas cela admirable ? dit Gordon enthousiasmé.

— Tout à fait, répondit Hermann, en se forçant un peu.

— King Kerry est vraiment un patron admirable, il faut en convenir. Il traite bien ses employés... et il a raison. Au fait, j'ai rencontré Elsie Marion au déjeuner.

— Elsie Marion ? » répéta Hermann visiblement intéressé.

Gordon fit un signe affirmatif.

« Oui, vous savez, sa nouvelle secrétaire. Elle habitait autrefois dans la même maison que moi, avant de réussir...

— Et que vous a-t-elle dit de notre grand financier ? » demanda Hermann d'un ton ironique.

Gordon se mit à rire :

« Peut-être suis-je un peu trop enthousiaste, dit-il. Vous

êtes Américain, et de semblables entreprises vous paraissent toutes naturelles, alors que de telles méthodes me renversent véritablement.

— Elles me renversent moi aussi, répliqua Hermann, mais pas exactement de la même manière que vous. Ecoutez, monsieur Bray, je voudrais bien avoir une conversation avec vous. J'ai à vous parler de choses sérieuses. Des amis m'ont dit que vous étiez au tribunal lorsque ma sœur a été condamnée. »

Gordon regarda son interlocuteur avec un air grave.

« C'est exact, dit-il.

— C'est vraiment lamentable la façon dont elle s'est ridiculisée avec cette histoire ! »

Gordon Bray rougit un peu et dit :

« Mais peut-être avait-elle ses raisons pour agir comme elle l'a fait. »

Hermann estima qu'il se trouvait en présence d'un timide adorateur de Véra, qu'elle pouvait flatter ou rudoyer selon son bon plaisir, d'un pauvre jeune homme toujours attaché aux pas de la belle, prêt à subir toutes les humiliations...

« C'est affaire d'opinion, répondit Hermann. Personnellement, je déteste toutes ces suffragettes et j'ai été bien étonné en apprenant que Véra en était une. Mais tout cela est secondaire. Venez, nous allons parler un peu.

— Mais nous n'avons guère le temps.

— Mon cher, il ne faut jamais remettre au lendemain... »

Zéberlieff présenta alors le jeune Gordon Bray à M. Leete qui parut fort ennuyé. Il se proposait justement de sonder Zéberlieff en vue d'obtenir son appui financier dans l'affaire Goulding.

Ne pouvant aborder la question ce soir-là, M. Leete se fit déposer à son domicile. Puis Zéberlieff emmena son compagnon dans son appartement de Park Lane. Il lui offrit le café et des cigarettes.

« Monsieur Bray, j'irai droit au but. Vous savez que j'ai quelque fortune, tandis que vous, vous n'avez pas

encore, me semble-t-il, acquis une grosse part des biens de ce monde.

— Tout à fait vrai, répondit Gordon.

— Donc, si vous voulez, je vais vous aider, mais à la condition que vous m'aidiez vous-même. Peut-être savez-vous que ma sœur est fiancée. »

Gordon tressaillit et dit d'une voix que l'émotion faisait trembler : « Non, je ne savais pas.

— Elle s'est fiancée à l'un de mes amis, M. Martin Hubbard, dont vous avez certainement déjà entendu parler. C'est un homme très apprécié dans la bonne société de Londres. »

Hermann ne se doutait pas du mal qu'il avait fait à son interlocuteur. Il n'aurait jamais pensé que celui-ci pût envisager une union avec une femme dont la condition était tellement au-dessus de la sienne.

Cependant, comme Gordon ne parvenait pas à dissimuler complètement sa peine, Hermann finit par soupçonner quelque chose et dit :

« Je ne doute pas que la décision de ma sœur ait votre approbation.

— Il ne m'appartient pas d'approuver ou de désapprouver, répondit Gordon. Je ne puis que former des vœux pour le bonheur de mademoiselle votre sœur. »

Ces paroles eurent le don de dissiper les doutes qui s'étaient un instant glissés dans l'esprit d'Hermann.

« Je ne crois pas, quant à moi, reprit-il d'un air détaché, qu'elle soit vraiment heureuse avec cet homme. Certains détails me donnent à réfléchir. Je voudrais que vous, monsieur Bray...

— Croyez que si je peux vous aider...

— J'ai l'impression, dit Hermann, en pesant ses mots, que ma sœur Véra a une très haute idée de vous, dont elle m'a toujours parlé en termes élogieux. Vous n'ignorez pas que les jeunes filles de notre société ont toujours une grande admiration pour des intellectuels tels que vous. Vous pourrez m'aider grandement à la décider à ce mariage qui est malgré tout la seule solution possible pour elle.

— Mais alors, elle n'aurait pas librement décidé de se fiancer ? » demanda Gordon.

Surpris en flagrant délit de mensonge, Zéberlieff parut fort embarrassé.

« C'est-à-dire, balbutia-t-il, que j'ai un peu décidé pour elle... mais elle est consentante. Voyez-vous, ma sœur m'a toujours causé beaucoup d'ennuis avec son caractère fantasque. Je suis son aîné et je me sens toujours un peu responsable de ses actes, de son bonheur. C'est pourquoi je tiens tant à la voir se faire enfin une situation, plutôt que de tomber — qui sait ? — entre les mains de quelque aventurier. »

Sans doute, Gordon Bray ne savait-il pas la réputation qu'avait Martin Hubbard dans la haute société londonienne, car il ne sourcilla pas en écoutant ces propos.

Hermann prit le silence de Bray pour un acquiescement.

« Je suis disposé à vous donner une chance exceptionnelle, à vous faire accéder d'un seul coup à la fortune. Il vous suffira de me rendre un tout petit service, qui vous coûtera bien peu en somme. Aidez-moi, usez de votre influence auprès de Véra, et, le jour où elle épousera Hubbard, je déposerai à votre compte la somme respectable de dix mille livres. Je pense que ce serait pour vous la réalisation assurée de tous vos projets, si ambitieux soient-ils. »

Gordon Bray ne répondit rien.

Son visage demeurait impénétrable et Hermann se demandait, visiblement étonné, ce qui pouvait bien l'empêcher de se précipiter sur cette aubaine.

Prenant son chapeau, Gordon se disposa à partir...

« C'est tout ce que vous trouvez à me répondre ? Permettez-moi de m'étonner.

— Je crains fort, monsieur Zéberlieff, que vous n'ayez fait erreur en vous adressant à moi. Croyez que je me sens honoré de la confiance que vous me témoignez. Mais vraiment, je ne pourrais faire une pareille chose, même si je n'avais aucune amitié pour votre sœur.

— Comment, vous refusez ? s'écria Hermann.

— Même si j'avais quelque influence sur Mlle Véra, ré-

pondit Gordon, je dois vous dire que ce ne serait pas vers M. Hubbard que je l'orienterais, pas plus d'ailleurs que vers un autre.

— Que voulez-vous dire ?

— J'aime votre sœur... et je crois être aimé d'elle... »

Une bombe éclatant soudainement au milieu de la pièce n'eût pas produit plus d'effet sur Hermann, qui recula, les yeux hagards.

« Vous aimez ma sœur ! balbutiait-il. Mais c'est une plaisanterie ! Non, vraiment, ce n'est pas le moyen, pour vous, d'arriver à la fortune. Il faut absolument que vous abandonniez cette idée.

— Abandonner cette idée ! s'écria Gordon les yeux pleins de fièvre. Je ne vous permets pas et ne permettrai à personne de me faire pareille injonction. Sans doute, je ne suis pas l'époux que vous aviez rêvé pour votre sœur. Je vous le concède. Je comprends votre étonnement et même votre colère. Mais quoi qu'il puisse arriver, je suis décidé à l'épouser, mais cependant pas avant de m'être créé une situation digne d'elle.

— Je pense que cela vous sera assez difficile, dit Hermann redevenu maître de lui.

— C'est possible, mais je lutterai, je m'affirmerai !... J'ai la volonté invincible d'arriver à mon but. Après, mais après seulement, j'épouserai Véra. »

Zéberlieff paraissait fort contrarié. Sans doute dissimulait-il sa fureur et s'efforçait-il de rester calme et d'user de diplomatie.

« Mais si ma sœur, observa-t-il, doit attendre que votre position sociale soit bien établie, je crains fort que vous ne l'épousiez pas avant la trentaine, en mettant les choses au mieux.

— C'est fort possible, répondit Gordon. Cependant il y a King Kerry.

— King Kerry serait-il aussi dans l'affaire ? fit Hermann.

— King Kerry ignore tout de cette histoire, mais il m'a promis de me donner de l'ouvrage, dès qu'il commencerait à faire construire.

— Tiens, tiens, s'écria Hermann, il veut faire construire. Vous a-t-il dit où ? C'est très intéressant.

— Je regrette, mais je ne connais pas le détail de ses projets.

— Encore une question ! dit Hermann qui se tenait appuyé contre la cheminée de marbre. Etes-vous absolument certain que ma sœur vous aime ?

— Il est assez difficile de répondre à cette question, dit Gordon en souriant. Je ne veux rien affirmer, mais je le crois.

— Vous a-t-elle dit quelque chose qui vous le fait penser ? »

Gordon fit un signe de tête affirmatif.

« Je vous remercie, c'est tout ce que je voulais savoir. Il vaut mieux être au courant, n'est-ce pas ? »

Il reconduisit son visiteur, mais, arrivé, au rez-de-chaussée, il dit avec un air aimable :

« Voyez-vous, j'ai tenu à m'informer de toutes ces choses, mais au fond, je ne vous en veux aucunement. Entrez donc un instant dans mon cabinet de travail; nous allons prendre un digestif avant de nous séparer. »

Gordon était hésitant. Peut-être avait-il, par ses propos un peu brusques, vexé le frère de celle qu'il aimait ?

Finalement, il entra et les deux hommes s'assirent à une petite table.

« Tenez, j'ai justement ici une merveilleuse liqueur hollandaise, du véritable Van Der Merwe; buvons si vous voulez à la santé de ma chère sœur et à sa libération prochaine. »

Hermann emplit les deux petits verres d'une liqueur jaune comme de l'or... puis ils fumèrent ensemble quelques cigarettes.

Hermann avait-il secrètement mis quelque soporifique dans le verre de Gordon ? Toujours est-il que celui-ci, au bout d'un instant, s'endormit d'un profond sommeil.

CHAPITRE XIX

UN BON GUETTEUR

De l'autre côté de la rue, un jeune homme portant un chapeau de feutre très en arrière et fumant un gros cigare, se promenait de long en large, les mains dans ses poches.

Il attendait patiemment que Gordon Bray ressortît de l'immeuble où il l'avait vu entrer.

La lumière s'était éteinte dans le salon de Zéberlieff depuis une heure environ. Que se passait-il?

Il alluma un second cigare et se prépara à une surveillance prolongée.

Un reporter ne se lasse pas facilement, et cet homme n'était autre que l'un des correspondants de l'*Evening Herald*. Il attendit longtemps encore, conversant quelquefois avec des policemen qui passaient.

Il était maintenant cinq heures du matin et les premières lueurs de l'aube commençaient à teinter de rose les immeubles de Park Lane.

A cinq heures, le jeune reporter, se disant qu'il était impossible que Gordon ait passé toute la nuit chez Zéberlieff, demanda à un passant de vouloir bien porter un mot qu'il avait préparé, à une adresse qu'il lui dit tout bas à l'oreille. Une demi-heure plus tard, un homme arrivait à grands pas dans Park Lane. Quand il fut à la hauteur du reporter, il dit à celui-ci :

« Vous devez commencer à être fatigué. Vous allez pouvoir vous reposer un peu.

— Non ! dit le reporter, pas avant d'en avoir terminé avec cette affaire.

— Mais l'avez-vous vu entrer chez Hermann ? demanda le nouvel arrivant.

— Absolument. Je les ai suivis en taxi. Ils ont déposé Leete à Piccadilly, puis ils sont venus ici. La voiture est repartie et les deux hommes sont entrés. J'attends ici depuis ce moment-là.

— Mais n'y aurait-il pas une deuxième sortie ?

— Il n'y a que l'entrée de service qui n'est pas très éloignée de l'entrée principale : si quelqu'un était sorti, je l'aurais certainement vu. »

A sept heures trente exactement, un homme, apparemment un domestique, sortit de l'immeuble.

Le reporter se sépara alors de son compagnon et se lança à sa poursuite.

« Excusez-moi », lui dit-il en arrivant à sa hauteur.

L'homme, qui était effectivement Martin, le domestique, se retourna plutôt surpris. En reconnaissant celui qui l'avait interpellé, Martin se fit plus aimable.

« Vous êtes bien le reporter venu dernièrement au sujet de Mlle Zéberlieff ?

— C'est cela même. Et avez-vous des nouvelles de Mlle Véra ?

— Elle sort de prison aujourd'hui même. Vraiment, je n'arrive pas encore à comprendre ce qui s'est passé. Une jeune fille si gentille! » Martin avait un air désespéré.

« Je pense que vous allez être heureux de la voir revenir enfin parmi vous, dit le reporter.

— Oh ! mais elle ne revient pas chez nous, répondit Martin. Hier, sa femme de chambre a emporté toutes ses affaires. Je comprends d'ailleurs fort bien qu'elle ne veuille pas revenir dans le quartier après ce qui s'est passé... »

Sur ces paroles, le domestique fit mine de s'éloigner.

« Une minute encore, s'écria le reporter. Ne soyez pas si pressé de partir, alors que vous pouvez, sans peine,

faire gagner quelques shillings à un pauvre journaliste. »

Martin eut un ricanement.

« Je voudrais bien recevoir autant de shillings que vous gagnez de livres, dit-il. Je n'aurais pas besoin de travailler pour un tel patron. »

En prononçant ces mots, Martin jeta un regard hostile du côté de la maison de Zéberlieff.

« Je m'en doute, ce ne doit pas toujours être gai », opina le journaliste.

Martin hocha la tête.

« Croyez-moi, dit-il, les soirées, les visiteurs même sont plutôt rares chez nous. Tenez, hier soir, le patron a reçu un jeune homme. Une heure après, celui-ci était déjà reparti. Ah ! c'était bien différent autrefois... »

Martin s'arrêta brusquement, craignant sans doute de commettre quelque indiscrétion au sujet des réceptions données naguère par Zéberlieff.

« N'a-t-il donc pas passé la nuit chez M. Hermann ? demanda le reporter d'un air détaché.

— Qui donc ?

— Eh bien, le jeune homme venu en visite hier soir.

— Mais je vous l'ai dit, il n'est resté qu'une heure à peine !

— M. Zéberlieff est-il levé ? J'ai envie d'aller le voir.

— Certes, il est levé et je crois même qu'il ne s'est pas couché. A deux heures du matin, il m'a renvoyé dans ma chambre et, quand je suis parti, il paraissait fort occupé à écrire. En tout cas, il m'a laissé tranquille. Si vous allez le voir maintenant, ne lui dites pas surtout que vous m'avez rencontré et que nous avons bavardé ensemble. Il serait furieux. »

Martin tenait à la main une lettre qu'il allait mettre à la poste.

« Votre patron a une bien curieuse écriture ! » dit le reporter en se penchant un peu.

Machinalement, le domestique regarda la lettre. Une seconde suffit au journaliste pour noter l'adresse... Il dut même faire un effort pour retenir une exclamation de surprise...

« S'il n'a pas dormi cette nuit, dit-il, il ne voudra probablement pas me recevoir. Je viendrai plus tard. En attendant, je vais me rendre à Holloway pour rencontrer Mlle Zéberlieff. Pas un mot de tout ceci à votre patron... »

Puis les deux hommes se séparèrent et le reporter alla lentement rejoindre son collègue qui l'attendait non loin de là.

« Vous pouvez rester ici, lui dit-il. Je ne pense pas, toutefois, que vous découvriez quelque chose. Je vais tout d'abord passer chez moi, puis je me mettrai en rapport avec King Kerry.

— Mais de quoi s'agit-il exactement ?

— Ecoutez ! tout ce que vous avez à faire, c'est de continuer à surveiller la maison. Si vous voyez Gordon Bray en ressortir, suivez-le. Je tiens également à savoir si Zéberlieff vient à sortir lui-même. »

Dans son appartement, Hermann Zéberlieff, soucieux, arpentait le salon. Il venait de prendre son bain et il ne paraissait pas trop fatigué malgré la nuit blanche qu'il avait passée, bien que de légers cernes marquassent ses yeux. Mais cela avait peut-être une autre cause que la fatigue. Il semblait malgré tout assez frais et dispos. Bientôt, Martin vint annoncer que le petit déjeuner était prêt.

« A propos, dit Hermann, ne deviez-vous pas aller voir des parents en Cornouailles ?

— En effet, mais ne m'aviez-vous pas dit dernièrement à ce sujet que vous aviez besoin de moi pour le moment.

— Oui, mais j'ai réfléchi, et je pourrai m'arranger, dit Hermann. Vous pourrez même partir par le train de onze heures. »

Le domestique fut fort supris de cette offre inattendue.

« Mais, objecta-t-il, avez-vous pris des dispositions pour que tout marche bien pendant mon absence ?

— Ne vous tracassez pas ! dit Hermann. Je vais passer quelques jours à l'hôtel. Il ne faut pas vous croire indispensable, mon cher Martin.

— Excusez-moi », dit le domestique.

Comme Martin semblait encore attendre quelque chose,

Zéberlieff lui demanda :

« Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Il y a, monsieur, que j'ai égaré la clef de la cave, dit Martin. Je l'ai posée hier soir sur la table du vestibule et je ne l'ai pas retrouvée.

— Cela n'a pas d'importance, car j'ai une clef à moi, dit Zéberlieff.

— Mais vous savez, insistait Martin, si vous avez besoin de quelque chose, je pourrai cependant ouvrir la cave avec un passe-partout avant de partir.

— Mais non ! répondit Zéberlieff, et je vous interdis même d'aller à la cave jusqu'à nouvel ordre. Au fait, avec qui étiez-vous en train de parler tout à l'heure ? »

Se sentant fautif, Martin devint tout rouge.

« C'était un reporter, Monsieur, balbutia-t-il. Il désirait des renseignements sur le sort de Mlle Zéberlieff.

— Tiens, tiens ! dit Hermann. Je vous avais pourtant défendu de bavarder avec ces gens-là. Ils sont beaucoup trop curieux...

— Mais, Monsieur, nous n'avons parlé que...

— De Mlle Zéberlieff, acheva Hermann. Mais qu'avez-vous dit à votre reporter ?

— Mais rien, Monsieur... Je lui ai dit que je n'avais aucun renseignement et je l'ai même prié de ne plus m'accoster ainsi dans la rue.

— Vous êtes bien le roi des menteurs, dit Hermann avec un petit sourire. Et il ne vous a rien demandé d'autre?

— Absolument rien, Monsieur, répondit Martin, très catégorique.

— Vous savez que je n'aime pas les journalistes, poursuivit Hermann. Jusqu'ici ils ne m'ont guère porté chance... Mais, au fait, pourquoi tenez-vous tant à descendre à la cave. Ne serait-ce pas pour emporter à vos amis de Cornouailles un échantillon de mon Porto? »

Martin était habitué aux boutades de Zéberlieff et il ne broncha pas, bien qu'il fût profondément vexé.

Toute la matinée, Hermann parut de fort bonne humeur, tandis que Martin, son domestique, montrait un visage maussade et ne faisait que la besogne absolument indis-

pensable. Bien entendu, il ne descendit pas à la cave et il ne jugea même pas à propos de signaler à Zéberlieff que l'un des fauteuils du cabinet de travail avait mystérieusement disparu.

« Si je lui en parle, il va peut-être prétendre aussi que je l'ai pris pour l'emporter en Cornouailles », grommelait-il entre ses dents.

A dix heures et demie, un taxi s'arrêta devant le 140 de Park Lane et les bagages de Martin étaient aussitôt installés sur le toit de la voiture. Un reporter de l'*Evening Herald*, qui avait été précédemment un collaborateur particulièrement brillant du *Monitor*, semblait s'intéresser à la scène. Lorsqu'un quart d'heure plus tard, Hermann Zéberlieff sortit lui-même de l'immeuble, il ne s'aperçut pas qu'il était pris en filature par deux hommes... Cependant, ni l'un ni l'autre n'était le reporter de l'*Evening Herald*.

CHAPITRE XX

VERA A UN GESTE DE DESESPOIR...

Véra Zéberlieff venait d'être libérée en même temps qu'un certain nombre de féministes, détenues pour des causes diverses, et elle avait décliné en riant l'offre que lui faisaient des représentantes du parti d'aller déjeuner dans un restaurant de Holborn.

En sortant de la prison, elle avait jeté un regard circulaire, cherchant visiblement un visage connu.

Elle parut fort déçue en ne découvrant pas la personne qu'elle cherchait. Elle se dit que cette absence était due peut-être à l'impossibilité d'obtenir un congé, même de quelques heures...

Elle prit un taxi et se fit conduire dans un grand hôtel où elle avait réservé un appartement. A son arrivée, elle trouva une femme de chambre larmoyante. Elle la rasséréna avec quelques paroles énergiques et demanda son petit déjeuner.

Véra se sentait maintenant heureuse de vivre. La vigueur de son tempérament et la jeunesse de son caractère lui faisaient surmonter la déception qu'elle avait éprouvée en ne rencontrant pas celui qui l'aimait.

Un courrier important l'attendait dans sa chambre. Elle en retira une lettre où elle avait remarqué l'écriture de son frère.

Cette missive était assez laconique; elle ne contenait au-

cun reproche, ni paroles amères. Le ton en était même plutôt cordial.

Hermann se contentait d'annoncer à sa sœur qu'il lui rendrait visite vers onze heures, et il sollicitait une entrevue.

Il sembla à Véra qu'elle ne pouvait la lui refuser et elle donna des instructions pour qu'Hermann fût introduit dès son arrivée.

Il y avait également dans son courrier un petit mot de King Kerry et de nombreuses lettres de ses amis, dont les uns l'approuvaient et les autres la critiquaient.

A onze heures exactement, Hermann était introduit dans le salon de l'appartement.

Il se présenta d'une façon plutôt glaciale :

« Eh bien, Véra ! dit-il, je pense que maintenant nous allons pouvoir nous entendre. Il y a des choses urgentes que nous devons faire... Tout d'abord, je vous dirai bien franchement que si, pour une cause ou pour une autre, vous étiez passée de vie à trépas avant l'expiration des délais fixés par le testament, je n'en aurais pas été fâché outre mesure. »

Véra le regarda avec étonnement, puis, au bout d'un instant de réflexion, elle riposta :

« Mais ne pensez-vous pas, Hermann, qu'il en eût été exactement de même de mon côté. Croyez-vous que je n'aurais pas été considérablement avantagée s'il vous était arrivé quelque chose ? »

Ce fut au tour d'Hermann d'être surpris. Comment ! Véra serait-elle devenue elle-même avide à ce point ? Il n'en revenait pas.

Véra paraissait très sûre d'elle et regardait son frère avec une ironie hautaine.

« Puisque nous aurions pu tous deux être homicides, lança Hermann, je puis bien aller droit au but. Je sais que vous avez vu votre avoué alors que vous étiez en prison et vous êtes maintenant en possession de votre part d'héritage.

— C'est tout à fait exact, dit Véra.

— Ainsi, puisque je ne pense pas que vous soyez disposée

à me faire un don quelconque, j'estime que le seul moyen dont je dispose pour vous amener à engager dans mes affaires, tout au moins une partie de vos fonds, c'est que je vous trouve un mari. »

Véra éclata de rire.

« Mon cher Hermann, je vois que vous avez trouvé un aimable passe-temps !

— Mais le mieux, c'est que j'ai réussi.

— Je suis assez curieuse de savoir ce que vous avez découvert, dit Véra d'un air moqueur.

— Eh bien, tout simplement mon jeune ami, Martin Hubbard... »

Véra eut un geste de dégoût.

« Mais, reprit Hermann, n'est-il pas un homme impeccable à tous points de vue ? Il a de grandes origines et est reçu dans la meilleure société de Londres. Il a fait des études au collège d'Eton. Il est sportif, connaît tous les salons de jeux...

— C'en est trop pour me décider, interrompit Véra toujours ironique, et cependant, vous n'avez peut-être pas encore tout dit.

— J'ai dit l'essentiel, répliqua Hermann, du moins ce que je sais à son sujet.

— Il y a pourtant quelque chose qui m'empêche absolument de devenir la femme de votre fringant ami que je ne songe vraiment pas plus à épouser que votre sommelier par exemple.

— Je sais, dit Hermann plaisamment, il s'agit d'un de vos élèves et protégés. Ces diplômes, ces récompenses que vous lui avez remis ont peut-être créé entre vous... une certaine intimité. Mais ne pensez-vous pas cependant qu'il ne pourrait s'agir là que d'une mésalliance ? »

Véra sentit le rouge de la colère monter à ses joues.

« Que m'importe tout cela ? C'est une chose que j'envisage et je ne vois pas pourquoi je renoncerais à ce mariage.

— Tout cela est très joli, mais aussi très ennuyeux, objecta Hermann. J'ai en effet une sorte de convention avec mon ami Hubbard, qui, entre parenthèses, me remettra

un chèque important le jour de votre mariage. Me saisissez-vous ?

— Je vous saisis très bien, dit Véra, et je pensais aussi qu'il y avait quelque chose derrière toutes vos manigances. Croyez que je n'ai jamais imaginé que vous puissiez être un entremetteur bénévole.

— Nous sommes tout à fait d'accord, poursuivit Herman, et j'ajouterai même que vous pourrez vous éviter des conséquences fâcheuses, et même éviter M. Hubbard lui-même, si vous décidez, dans un accès de générosité, de me remettre vous-même un chèque de la même somme.»

Véra se mit à rire, mais au fond, elle commençait à être sérieusement inquiète.

« Je crois que nous allons un peu trop loin dans la plaisanterie, je vous prie donc de me parler franchement.

— Eh bien, fit Hermann, en prenant le ton froid d'un businessman, je désire tout simplement que vous épousiez Martin Hubbard pour recevoir un nombre respectable de livres. A défaut de ceci, je vous demande de me remettre l'équivalent. An fond, que m'importe que vous vous mariiez ou non, je conçois très bien que Martin ne serait pas absolument un parti idéal pour vous, mais enfin il représente beaucoup pour moi. »

Véra se dressa soudain.

« Je ne comprends que trop bien ce que vous voulez dire. Soyez assuré cependant que je ne deviendrai pas Mme Hubbard et que je ne vous céderai pas non plus un seul dollar de ma part d'héritage.

— En êtes-vous bien certaine ?

— Absolument certaine. »

Il y eut un silence tragique.

« Vous aimez beaucoup M. Gordon Bray ? demanda enfin Zéberlieff.

— Au fond, cela ne vous regarde pas, mais enfin puisque je n'ai aucune raison de vous le cacher, je reconnais que nous nous aimons beaucoup tous les deux.

— C'est le bonheur parfait, dit Hermann faussement admiratif. Et je vois très bien King Kerry faisant paraître un bel article dans son nouveau journal, à peu près sous

ce titre : Une idylle à l'école technique... Un étudiant épouse une milliardaire... »

Mais Véra restait impassible. Elle savait fort bien qu'après ces mots d'esprit, viendrait la grosse question, la grande attaque d'Hermann qui allait peu à peu démasquer ses batteries. Hermann n'avait-il pas coutume de se montrer particulièrement jovial lorsqu'il se disposait à accomplir de sinistres projets. Elle avait comme un sombre pressentiment.

« Si vraiment vous aimez cet homme, reprit Hermann, à combien estimez-vous sa vie ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Véra en pâlissant.

— Allez ! dites un prix ! lança Hermann. Mais surtout pas de marchandages à la King Kerry ! Si vous aimez Gordon, ne lésinez pas. Songez que cela pourrait lui coûter la vie, tout simplement...

— Voilà donc où vous vouliez en venir ! » s'écria Véra en jetant sur Hermann un regard chargé de colère et de mépris.

Bien des fois au cours des années passées, Véra avait senti monter en elle une implacable haine contre celui qui lui avait fait tant de mal, contre ce mauvais frère qui n'aurait pas reculé devant un meurtre pour s'emparer de son argent... Véra avait devant elle cet homme sans scrupules qui avait causé la misère de milliers de ses concitoyens, qui s'était rendu coupable d'accaparements de céréales, de cet être monstrueux pour qui la vie des autres comptait si peu.

Mais cette fois, estimait Véra, l'attaque était plus grave. Il s'agissait de celui qu'elle aimait...

La mesure était comble.

Soudain, sans dire un mot, Véra se dirigea vers son secrétaire.

Hermann la regardait faire avec le plus grand calme.

Véra parut réfléchir un instant. Songeait-elle aux conséquences de la décision qu'elle allait prendre ?

« Alors ! à combien estimez-vous la vie de votre prétendant ? insistait Hermann.

— Voilà une chose bien difficile à dire ! » répondit

calmement Véra en extrayant d'un tiroir un objet brillant.

C'était un revolver...

« Vous n'allez pas faire du mélodrame ! » s'écria Hermann en fronçant les sourcils.

Au même instant, deux détonations retentirent. Zéberlieff sursauta et devint d'une pâleur mortelle. Il se précipita vers la porte.

« Excusez mon mouvement de colère, dit Véra très maîtresse d'elle-même. Je ne vous ai pas touché ? »

Hermann s'arrêta sur le seuil de la porte.

« Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il à son tour.

— Ce que j'ai à vous dire est très simple, riposta Véra, dont les yeux brillaient d'une flamme étrange. Si vous touchez à Gordon Bray, je vous tuerai. C'est clair. Maintenant sortez d'ici. »

Hermann ne se fit pas répéter cette injonction. Il descendit l'escalier en toute hâte. Chemin faisant, il rencontra le directeur de l'hôtel qui venait voir ce qui se passait, alerté par les détonations.

Véra sut lui donner tous les apaisements nécessaires. Dès que le directeur fut reparti, elle ouvrit un album et considéra longuement deux photographies. La première était celle de son père et la seconde, celle de Gordon Bray.

En regardant le visage franc et loyal de son fiancé, Véra ne put s'empêcher de s'exclamer en hochant la tête :

« Mon pauvre Gordon, dans quelle famille allez-vous entrer ? »

CHAPITRE XXI

HERMANN PERD DE SON ASSURANCE

Saisi par une peur panique, Zéberlieff regagna en toute hâte son appartement de Park Lane. Il n'était pas encore revenu de l'émotion qu'il avait eue en voyant braqué sur lui le froid métal du revolver de Véra. Il savait que sa sœur était une tireuse émérite.

Pourquoi donc l'avait-elle manqué?

Quoi qu'il en fût, Véra, dans sa froide résolution, lui apparaissait maintenant comme un adversaire redoutable. Il pensa qu'il fallait au plus tôt libérer Gordon Bray qu'il avait laissé dans sa cave, pieds et poings liés, sur un grand fauteuil de chêne.

En arrivant chez lui, Hermann trouva Leete qui l'attendait depuis près d'une demi-heure.

« Il n'y a donc personne chez vous ! gronda Leete. Où sont vos domestiques ?

— Ils sont sortis tous les deux, répondit Hermann. Mais entrez donc, mon cher ! »

Les deux hommes s'installèrent dans la salle à manger.

« Quelles sont les nouvelles ? demanda Hermann.

— Mauvaises ! King Kerry ne se contente pas de ruiner notre magasin d'Oxford Street, voici maintenant qu'il achète toute une série d'immeubles dans Piccadilly et même un théâtre. Bientôt le fameux trust disposera des meilleurs emplacements de Londres.

— Et c'est pour me dire cela que vous vous êtes dérangé ! s'écria Zéberlieff.

— Non, il y a autre chose. Vous savez, le jeune homme que vous m'avez présenté hier soir...

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, la police est venue m'interroger à son sujet.

— La police ! fit Hermann qui devint blême.

— Oui, il paraît qu'il n'est pas rentré chez lui. On l'a vu entrer dans votre immeuble, mais on a perdu sa trace depuis lors.

— Mais qui donc l'a vu entrer chez moi ? s'enquit Zéberlieff.

— Un reporter du nouveau journal de King Kerry, dit Leete avec dédain. Il semble que votre maison soit en ce moment l'objet d'une surveillance particulière...

— Mais, mon cher Leete, que voulez-vous que je sache au sujet de ce jeune homme. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il est venu ici et s'est montré assez impertinent. Entre nous, il a la prétention d'épouser ma sœur. Quelle mésalliance ce serait ! Vous l'imaginez. Furieux, je l'ai alors prié de sortir. »

Leete eut un ricanement.

« Le malheur, dit-il, c'est que personne ne l'a vu ressortir. Je m'attendais même à trouver la police ici en arrivant. »

Devant la perspective d'une descente inopinée de la police chez lui, Hermann s'affola soudain.

« Attendez-moi un instant », dit-il à Leete.

Puis sans autre explication, il sortit de la pièce et s'engagea dans l'étroit escalier qui menait à la cave. Celle-ci était fermée à clef. Hermann ouvrit rapidement et alluma l'électricité.

Stupéfait, il constata que la cave était vide. Le prisonnier avait disparu ; il ne restait plus au milieu de la pièce que le grand fauteuil de chêne, avec des liens jetés en désordre.

Hermann fit une inspection minutieuse de la cave. Peut-être Gordon se tenait-il caché dans un recoin ? Ce-

pendant, ses recherches demeurèrent vaines et il revint se placer à côté du fauteuil. Par terre, une tache sombre attira son attention. Il se baissa et regarda.

Il crut tout d'abord que son prisonnier, après s'être libéré de quelque manière, avait voulu boire et avait répandu du vin sur le sol. La cave n'était pas très éclairée et il dut examiner de très près cette étrange tache rougeâtre.

Soudain, il se dressa en poussant un cri : « Du sang, c'est du sang ! »

Epouvanté, Hermann remonta l'escalier. Qui donc avait pu ouvrir la porte de la cave et libérer le prisonnier ? De qui pouvait être le sang qui maculait le sol ?

« Mais que vous arrive-t-il ? demanda Leete en le voyant revenir tout tremblant.

— Je vais vous dire la vérité, répondit Hermann. J'avais voulu faire une plaisanterie à ce jeune homme dont nous parlions tout à l'heure et je l'avais enfermé dans ma cave. Je vous assure que je ne lui voulais aucun mal. Et savez-vous ce que je retrouve... venez, je vous en prie, venez voir. »

Les deux hommes descendirent l'escalier. Leete ne paraissait pas très rassuré.

« Mais quelle est cette tache ? demanda-t-il soudain avec effroi.

— C'est du sang », dit Hermann.

Leete fit un pas en arrière.

« Je ne tiens pas à être mêlé à cette affaire, s'écria-t-il.

— Mais je vous affirme que je n'y suis absolument pour rien. Gordon était là ce matin...

— Je ne veux rien savoir de tout cela, répliqua Leete, en étendant le bras comme pour se défendre. Je vous le répète, je tiens à n'être mêlé en rien à ce drame et je vous dis au revoir. »

Leete quitta la pièce d'un air furieux.

Hermann restait donc seul dans la maison :

« Quel malheur ! gémissait-il. Ils vont penser que c'est moi. La police va venir, va perquisitionner... »

Affolé, il se mit en devoir de nettoyer le sol de la cave et aussi d'enlever les quelques taches qui se trouvaient sur le fauteuil de chêne. Il lava le tout du mieux qu'il put, et, cette opération terminée, il parut notablement plus rassuré.

Il se prit alors à réfléchir.

Qui avait bien pu venir délivrer son prisonnier ?

Ne serait-ce pas l'homme qu'il avait employé une fois pour tenter d'arracher à Elsie la combinaison du coffre-fort de King Kerry ? Ou bien la police était-elle déjà passée par là ?

Revenu dans son cabinet de travail, Zéberlieff arpenta la pièce, prêt à recevoir la visite des enquêteurs.

Cependant personne ne se présenta.

Il avait faim, n'ayant rien pris depuis le matin. Il fit une toilette sommaire et sortit.

Il alla dîner au grill-room de l'Hôtel Carlton où on lui désigna un confortable petit salon.

Il mangea de fort bon appétit, sans prêter attention à la conversation animée des occupants du salon voisin.

Vers la fin du repas cependant, il tendit l'oreille. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en entendant prononcer son nom. C'était une voix qu'il ne reconnaissait pas.

« Bien sûr, disait l'inconnu, ce ne fut pas quelque chose de bien reluisant, mais enfin, mademoiselle Zéberlieff, vous conviendrez avec moi qu'il fallait le faire... »

Fort intrigué, Hermann fronça les sourcils.

« Et puis, reprit la voix, mettant une sorte de point final à toute cette histoire, j'ai répandu une bouteille entière d'encre rouge. Un enfant de six ans ne s'y tromperait pas, mais je gage que notre ami Hermann a donné dans le panneau... Donc, après avoir libéré M. Bray... »

Hermann se leva brusquement et se dirigea vers le salon voisin. En passant, il jeta un coup d'œil et reconnut Gordon Bray. Sa sœur Véra tournait le dos et, enfin, une troisième personne, probablement l'homme qui avait parlé tout à l'heure et qu'Hermann se souvenait vague-

ment avoir déjà rencontré quelque part, était assis à la gauche de Véra.

Sur un signe de Gordon, la jeune fille se retourna soudain et, apercevant son frère qui les fixait tous trois, elle lui dit du ton le plus aimable :

« Que vous arrive-t-il, Hermann ? Vous paraissez bien énervé ! »

CHAPITRE XXII

DES ARTICLES DE QUALITE !

Quelques instants plus tard, Hermann Zéberlieff retrouvait M. Leete à son club et lui disait la plaisanterie dont il avait été victime. Il fallut de copieuses explications pour que M. Leete, qui recommençait à faire de grands gestes de dénégation, acceptât d'entendre parler de cette histoire.

« Mais, mon pauvre ami, dit-il enfin sur un ton de reproche, vous ne devriez tout de même pas vous fourvoyer dans des affaires de ce genre. C'est un conseil d'ami que je vous donne, évitez la police. Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le au moins pour moi, pour mes relations.

— Oh ! laissez-moi tranquille avec vos relations, s'écria Hermann très énervé.

— Avez-vous déjà dîné ? demanda Leete pour changer de conversation.

— Je vous remercie, j'ai fort bien dîné, répondit Hermann un peu calmé.

— Alors accompagnez-moi au fumoir. D'ailleurs, il y a bien des gens qui seront sans doute heureux de pouvoir parler un peu avec vous, M. Hubbard en particulier. »

Hermann acquiesça. Hubbard, c'était une autre affaire.

« Vous n'ignorez pas, mon cher, poursuivit Leete, que ce fameux King Kerry défraye toutes les conversations.

Tenez, il y a en ce moment la maison Bolt & Waudry qui se trouve, à cause de lui, dans une situation presque désespérée. Croyez-moi, si nous ne parvenons pas à arrêter King Kerry dans ses entreprises, ce sera la ruine pour nous tous.

— Vous y compris », s'écria Hermann.

Leete hésitait à répondre.

« Cela n'est pas aussi sûr, dit-il enfin, je ne suis pas aussi engagé que M. Goulding et je me suis ménagé quelques petites réserves en solides valeurs. Quoi qu'il en soit, il nous faudra bientôt prendre l'offensive contre King Kerry.

— A propos, comment vont ses affaires ?

— Mais elles marchent plus fort que jamais, répondit Leete. Son magasin ne désemplit pas. »

Un peu plus tard, les deux hommes décidaient brusquement de se rendre au club des négociants, dont les membres avaient ce soir-là des mines fort soucieuses.

« Vous voyez cet homme qui paraît avoir un certain âge, dit Leete. C'est Modelson, et l'on chuchote qu'il va déposer son bilan la semaine prochaine...

— Pas possible ! fit Hermann.

— Mais vous ne semblez pas vous douter que de nombreuses entreprises vivent au jour le jour. Une dizaine de nos confrères n'ont absolument pas de disponibilités et, quant à nous, qui en avons quelque peu, nous hésitons à les engager...

— Il m'a offert cent vingt mille livres pour mon magasin, disait Modelson, mais je ne le lâcherai pas à moins de cent quatre-vingts, bien qu'il m'ait dit, assez impertinemment d'ailleurs, que je serais peut-être content un jour de le laisser pour quatre-vingt mille. »

L'un des principaux associés de Frail Brackenbury, un homme d'une assez belle prestance, s'avança vers Leete.

« Je crois que vous êtes assez touché, vous aussi », lui dit-il.

Leete fit un signe de tête affirmatif.

« En somme, dit-il, nos affaires vont aussi mal que possible. Mais n'êtes-vous pas également dans le bain ?

— C'est-à-dire que j'en suis sorti et j'ai même obtenu d'assez bonnes conditions, car je n'ai pas attendu la débâcle pour vendre au Yankee. Il faut dire cependant que nous sommes une maison de confiance, ne vendant que des articles de toute première qualité...

— Mais ne voyez-vous donc pas le plan de King Kerry, s'écria un négociant d'Oxford Street. Il s'attache surtout à la qualité, n'achetant que des maisons de confiance ou, quelquefois, des maisons tombées qu'il relève d'une manière sensationnelle. Et le plan de ce Yankee se développe pendant que nous, sots que nous sommes, nous passons notre temps à nous concurrencer.

— Tout cela est très joli, reprit Leete, mais que faut-il faire ?

— Eh bien, nous devons, nous aussi, après nous être ligués, ne vendre que des articles de haute qualité, avec une marge de bénéfice très, très réduite. »

Hermann Zéberlieff qui était resté silencieux jusque-là intervint brusquement dans la discussion.

« Je suis bien d'accord avec vous, dit-il, mais ce qu'il faut surtout faire, c'est le battre sur son propre terrain.

— Que voulez-vous dire ? expliquez-vous ! clamèrent plusieurs voix.

— Je veux dire, répondit Zéberlieff, que nous devons vendre aux mêmes prix que lui et faire tout pour attirer la clientèle. »

Une explosion de rires accueillit ces paroles.

« Et que deviennent les actionnaires dans tout cela ? demanda un gros négociant de Regent Street. Et les dividendes ? Comment expliquerons-nous à la fin de l'année qu'au lieu d'un bénéfice même minime, nous enregistrons un déficit. Voulez-vous nous voir réduits à une nouvelle émission d'actions dont le succès serait d'ailleurs problématique ? »

Au milieu du brouhaha, Zéberlieff cherchait à se faire entendre :

« Mais votre point de vue est complètement faux ! D'ailleurs, comment pourrez-vous, déjà maintenant, payer des dividendes ? »

A ce moment-là, un des huissiers entra dans la pièce.

« Monsieur Modelson, cria-t-il, c'est une lettre pour vous, de la part de King Kerry ! »

Ces quelques mots firent l'effet d'une bombe.

Modelson, qui s'était montré jusque-là un adversaire acharné du « L. Trust », parut, quant à lui, assez satisfait de l'annonce qu'on venait de faire. Il prit la lettre avec une visible émotion et se retira.

Après son départ, les discussions reprirent de plus belle, mais on n'arrivait pas à se mettre d'accord sur la méthode à adopter.

Une demi-heure plus tard, Modelson revenait tout rayonnant. On s'empressait autour de lui et l'on apprit avec stupeur que King Kerry avait accepté le prix de cent quatre-vingt mille livres demandé par le vendeur.

« Vous voyez, s'écriait Leete triomphant, King Kerry commence à céder. Il faiblit, il faiblit... »

Hermann éclata de rire.

« Non, s'écria-t-il, mais quelle naïveté ! Lui, céder ? Vous ne le connaissez pas ! C'est beaucoup plus simple. Il a voulu éviter, à un moment où tout marche bien pour lui, le scandale qui serait retombé sur son nom si Modelson avait fait faillite. Ce n'eût été qu'un cri dans Londres et c'en aurait été fait de la popularité de King Kerry ! »

CHAPITRE XXIII

UN ARCHITECTE ORIGINAL

Elsie Marion se réjouissait de voir toujours plus nombreux les petits drapeaux qui marquaient, sur la carte de son bureau, les acquisitions de Kerry et qui étaient là, comme pour illustrer les étapes d'une conquête. La dernière affaire qu'il avait conclue, l'achat des biens de lord George Fallington, avait été l'occasion de titres énormes dans les journaux. Outre de nombreux immeubles, les biens de lord Fallington comprenaient des terrains très étendus dans le West End et, bien entendu, King Kerry n'avait pas manqué de les inclure dans son achat.

Peut-être lord Fallington avait-il été poussé à vendre ses propriétés provenant de divers héritages, par la crainte de voir voter bientôt une loi sur le morcellement des grands domaines ou tout au moins sur la taxation des biens oisifs ?

Quoi qu'il en fût, la plus grande partie de ses immeubles se trouvait maintenant entre les mains du trust.

Un beau matin, King Kerry entra précipitamment dans son bureau. Son visage avait une expression soucieuse que sa secrétaire ne lui avait vue que rarement. Il referma assez violemment la porte derrière lui, puis, après avoir brièvement salué Elsie, il se hâta vers la chambre forte.

La lourde porte d'acier grinça sur ses gonds et King

Kerry se dirigea vers l'un des coffres-forts de la rangée de droite.

Elsie Marion ne le vit revenir qu'au bout de six minutes, tenant à la main une large enveloppe. Placidement, il tira son briquet de sa poche, brûla la lettre au-dessus de son cendrier. Quand il eut terminé, il poussa un long soupir et parut soulagé d'un grand poids.

Elsie ne demanda pas d'explication. Enfin, ce ne serait pour elle qu'un mystère de plus...

Considérant le bureau de sa secrétaire, King Kerry parut soucieux.

« J'ai l'impression que vous êtes débordée, dit-il, en travaillant dans ces conditions, vous aurez immanquablement de la correspondance en retard. Aussi ai-je décidé de faire l'acquisition d'un ou deux dictaphones que vous utiliserez pour vos réponses. Nous prévoirons une salle pour les dactylographes. »

Elsie Marion réfléchissait à ce qui venait de se passer. Mais sa confiance en King Kerry était si grande, qu'elle pensa que si celui-ci n'avait pas jugé à propos de la mettre au courant de cette mystérieuse affaire, il devait avoir de graves raisons pour cela. Peut-être s'agissait-il d'une histoire purement personnelle ou bien d'un document que King Kerry avait jugé utile de conserver un certain temps dans cette jungle qu'est parfois le monde des hommes d'affaires. Puis il en avait été embarrassé et avait préféré le détruire.

Tous ces derniers temps, les critiques des journaux s'étaient fort étonnés que le milliardaire américain eût acheté des immeubles dans les quartiers de Tottenham Court Road et de Lambeth Walk, ainsi que dans un certain nombre d'autres parties de la ville se trouvant sur la lisière du quartier des affaires proprement dit.

« King Kerry agit, écrivait un critique, comme s'il espérait pouvoir un jour étendre ou peut-être même déplacer le quartier des affaires de la capitale anglaise, dont le centre se situe aujourd'hui dans Regent Street. »

Tels semblaient bien être en effet les plans de King Kerry et de son trust, qui devaient envisager un accrois-

sement de la prospérité de Londres en doublant purement et simplement le quartier des affaires et en empiétant notablement sur la partie aristocratique de la capitale, le West End.

Un certain M. Biglow Holden, homme gonflé de prétention, qui avait amassé une fortune en dressant les plans d'édifices assez médiocres, fit paraître, dans *Le Courrier de l'architecture,* un article de plusieurs colonnes où il démontrait, en s'appuyant sur des statistiques qui prouvaient la lente et progressive extension de Londres par rapport à l'accroissement de sa population, que King Kerry ne devait pas compter voir son rêve se réaliser avant un siècle et demi au moins.

Le jeune Gordon Bray, qui se trouvait être depuis quelque temps au service de M. Holden, avait été chargé de dactylographier cet article qui lui parut tout à fait inexact en bien des points.

Quand il eut terminé, son patron lui demanda quelle était son opinion. Gordon hésita un instant, puis il répondit franchement :

« Il y a bien des choses, monsieur Holden, sur lesquelles je ne suis pas du tout d'accord avec vous.

— Je pense, reprit M. Holden qui paraissait de fort mauvaise humeur, que vous pourriez écrire vous-même un article bien meilleur sur cette question.

— Peut-être, monsieur Holden, répondit Gordon sans penser à mal.

— Vous devenez bien prétentieux, mon ami, dit Holden. Combien gagnez-vous en ce moment ?

— Trois livres par semaine.

— Trois livres par semaine ! s'exclama M. Holden. Mais, quand j'avais votre âge, je gagnais à peine une livre et j'étais bien content.

— Reconnaissons que ce n'est pas beaucoup pour un dessinateur.

— Il y a dessinateur et dessinateur », conclut M. Holden du ton le plus sentencieux.

Le surlendemain, King Kerry lisait le fameux article, dont il parut assez mécontent. Il téléphona à M. Holden

pour lui demander une entrevue, et celle-ci lui ayant été accordée, il se rendit chez l'architecte en compagnie de sa secrétaire.

« Ainsi, vous estimez que les plans de notre trust sont entièrement erronés ? demanda le milliardaire.

— J'estime même que vous avez commis une erreur de jugement, répondit M. Holden avec un sourire satisfait.

— Mais n'êtes-vous pas seul de votre avis ?

— Non, tout le monde pense exactement comme moi, tout le monde, sauf peut-être l'un de nos dessinateurs. »

M. Holden avait jugé à propos de mentionner cette petite exception, sans doute afin de donner plus de vraisemblance à ses affirmations.

« L'un de vos dessinateurs ? demanda King Kerry. Ne serait-ce pas par hasard ?...

— M. Bray, peut-être ? demanda Elsie.

— C'est lui, précisément, répondit Holden avec vivacité. C'est un garçon qui a des idées vraiment par trop originales. Il ne peut rien faire comme tout le monde...

— Mais, dit King Kerry, cela n'est pas si mal... Alors, vous n'approuvez pas mon projet de reconstruire, par exemple, Tottenham Court Road ?

— Absolument pas, monsieur Kerry », lança Holden qui ne pouvait guère répondre autrement après l'article qu'il avait écrit.

« Dans ce cas, reprit Kerry, je regrette... je voulais justement vous demander des plans, mais je ne puis m'adresser à vous. Vous le feriez sans conviction, sans enthousiasme...

— Evidemment, à certains points de vue, vous n'avez peut-être pas tort... »

Mais il était trop tard pour qu'Holden pût se rattraper et Kerry eut un hochement de tête significatif.

« Non, dit-il, nos conceptions sont décidément trop différentes pour que nous puissions nous entendre. »

Pendant ce temps, Gordon Bray dressait les plans d'un immeuble particulièrement laid... On lui avait donné des instructions précises à ce sujet et il paraissait assez déprimé de devoir faire un travail qui ne lui plaisait pas.

Tout en dessinant, il songeait à une foule de choses. Combien de temps devrait-il attendre pour épouser celle qu'il aimait ? Car il ne lui venait pas à l'esprit que cette union pût se faire avant qu'il eût une situation suffisante. Véra était si riche... Il tenait, avant tout, à ce que personne ne puisse dire qu'il s'était marié par intérêt. Non ! Plutôt que d'être soupçonné d'une pareille chose, il préférait partir, aller au Canada, n'importe où...

Gordon était plongé dans ses réflexions, lorsque la sonnette de son patron le rappela brusquement à la réalité.

« Je viens de voir votre Yankee, dit Holden qui paraissait fort irrité.

— De qui parlez-vous ? demanda le jeune homme un peu surpris.

— Mais, voyons, répondit M. Holden avec ironie. Il n'y en a qu'un... Celui dont tout le monde parle, celui qui sait tout mieux que les autres... Il s'est même permis de me traiter d'ignorant, croyant me vexer. Tenez, j'ai d'ailleurs là une lettre que vous lui remettrez de ma part. »

En ricanant, il glissa vers Gordon une enveloppe cachetée.

« Il semble même, reprit Holden, que vous ayez des amis dans le bureau de ce milliardaire, et je commence à comprendre comment King Kerry a pu acheter dernièrement une propriété que je voulais proposer à un de mes clients.

— Pardon ! s'écria Gordon, je ne puis accepter vos insinuations... Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Tout simplement à ceci, répondit Holden en lui tendant un chèque. Vous encaisserez ces douze livres, vos appointements pour le mois. Ensuite vous n'aurez pas besoin de revenir ici, vous irez vous présenter avec cette lettre à King Kerry qui vous engagera peut-être...

— Merci pour la manière élégante dont vous me congédiez. »

Gordon Bray se retira quelques instants après et se ren-

dit chez King Kerry. En l'absence de sa secrétaire, le milliardaire le reçut personnellement.

« Connaissez-vous le contenu de ce pli ? » demanda Kerry à qui Gordon venait de remettre la lettre de Holden.

« Non, monsieur Kerry.

— Je m'en doutais. Mais je vais vous le lire :

« Cher Monsieur, puisque vous avez besoin d'un spécialiste particulièrement compétent pour reconstruire des quartiers entiers de Londres, je me permets de vous envoyer l'un de mes dessinateurs. C'est un brave garçon, mais pour mon compte, j'estime qu'il a plus de fantaisie que d'expérience. »

— Eh ! bien, il ne se gêne pas, s'exclama Gordon.

— Vous a-t-il congédié ?

— En effet, monsieur Kerry, et cela m'ennuie passablement.

— Mais c'est une chose excellente, dit King Kerry. J'ai précisément une situation pour vous. Tous les reproches que votre ex-patron vous adresse me font vous apprécier davantage encore. C'est un homme comme vous qu'il me faut. Vous irez donc vous installer dans notre bureau de Saint-James's Street et je vous donnerai carte blanche pour une foule de choses que vous aurez à faire et que je vous indiquerai très prochainement. Au cours de vos déplacements, si l'on vous demande qui vous êtes, vous répondrez tout simplement ceci : « Je suis l'architecte du « L. Trust ». Je pense qu'ainsi personne ne vous fera de difficultés.

— Mais, vraiment, monsieur Kerry, je suis comblé et agréablement surpris, protestait Gordon.

— Je vous le répète, j'ai besoin d'un homme tel que vous. Et, croyez-moi, l'ouvrage ne vous manquera pas ; vous allez avoir de nombreux plans à dresser, des immeubles à dessiner. Pour commencer, j'aurais besoin de la maquette d'une place publique ultra-moderne, entourée de buildings, avec des magasins et des bureaux. Vous arriverez, j'en suis sûr, à dessiner des immeubles d'un style vraiment nouveau et attrayant...

— Vous pouvez compter sur moi pour faire de mon

mieux », répondit Gordon à peine revenu de sa surprise.

Il allait prendre congé lorsque King Kerry lui dit en souriant :

« Mon cher Gordon, nous allions oublier la question de vos appointements qui a cependant son importance : vous toucherez mille livres par an. Je pense que cela vous conviendra. »

CHAPITRE XIV

LA MYSTERIEUSE INVENTION DE ZEBERLIEFF

« C'est une bien curieuse invention que vous avez là ! mon cher Zéberlieff. »

En entendant ces mots, Hermann sursauta et se redressa brusquement pour se trouver face à face avec Martin Hubbard, mis d'une façon particulièrement soignée.

Hermann ne put retenir une imprécation.

« Mais comment êtes-vous donc entré ?

— Par la porte tout simplement. J'arrivais juste au moment où votre domestique allait en course.

— Passons dans le salon, dit Zéberlieff. Nous serons beaucoup mieux pour causer. D'ailleurs, je n'aime pas à travailler quand on me regarde, cela me gêne.

— Je ne pense pas que vous soyez gêné par la présence de votre futur beau-frère », dit Hubbard.

Ce propos parut ramener un peu la bonne humeur d'Hermann.

« Mon futur beau-frère... répéta-t-il un peu rêveur.

— C'est une bien étrange machine que vous êtes en train de monter, insistait Hubbard. J'ignorais que vous étiez aussi un homme de science ayant la passion de la mécanique.

— Non, c'est une invention qu'un de mes amis m'a confiée pour que je l'étudie, dit Hermann d'un air détaché. Savez-vous ce que c'est ? »

Hubbard hocha la tête en signe de dénégation.

« Vraiment, je ne vois pas très bien, cela ressemble assez à un mécanisme d'horloge.

— Eh bien, non, vous n'y êtes pas. C'est un nouveau dispositif pour les projections cinématographiques. »

Puis Zéberlieff changea de conversation.

« Mais, dites-moi, au fait, quelle affaire vous amène ici ? demanda-t-il.

— Vous ne vous souvenez donc pas, répondit Hubbard qui parut fort irrité. Vous m'avez vous-même fixé rendez-vous pour aujourd'hui et je devais rencontrer mademoiselle votre sœur.

— C'est vrai, j'avais complètement oublié. En tout cas, pour ce qui est de cette rencontre avec ma sœur, plus rien à faire, mon cher. Elle ne veut absolument pas vous voir.

— Comment, s'écria Hubbard. Après tout ce que vous m'avez dit, c'est vraiment surprenant. »

Martin Hubbard ne dissimulait pas sa déception.

« Non, elle ne veut pas vous voir, pas plus que moi d'ailleurs. Tenez, lisez cette lettre, elle est brève mais combien éloquente. »

Martin Hubbard déplia la lettre grise que lui tendait Zéberlieff et lut ceci :

« Il me sera impossible de vous recevoir, vous et votre charmant ami. De plus, je vous avertis que si vous tentez de m'approcher, j'enverrai chercher la police. »

« Eh bien, qu'en pensez-vous ? demanda Hermann.

— Mais c'est incroyable ! soupirait Hubbard. Comment peut-elle ?...

— Elle a sans doute ses raisons. Quoi qu'il en soit, c'est pour moi une affaire classée.

— Vous avez vite fait d'arranger les choses, remarqua Hubbard. Enfin, résignons-nous. Je voulais vous demander encore autre chose. A qui pourrais-je m'adresser pour un emprunt ?

— Mais à la banque, c'est clair », répondit Zéberlieff le plus calmement du monde.

Hubbard se mit à rire aux éclats :

« Non vraiment, votre conseil manque d'originalité.

Vous connaissez ma situation. Evidemment, il en eût été autrement si j'avais épousé votre sœur, mais à présent...

— Que voulez-vous, je n'y puis rien, dit Hermann en faisant de grands gestes.

— Je ne vous incrimine pas non plus, fit Hubbard. Mais, dites-moi, ne pourriez-vous, étant donné nos relations d'amitié, me prêter vous-même une somme de l'ordre de cinq cents livres, c'est peu relativement.

— Je n'ai pas autant de disponibilités que vous le croyez, et d'autre part, puisque ce mariage avec ma sœur ne doit pas se faire, je ne vois pas de raison particulière pour...

— En somme, lança Hubbard d'un ton indigné, vous estimez que je ne compte plus pour vous.

— Ce n'est pas exactement ce que je veux dire. Mais vous savez bien que j'ai l'habitude de tout traiter en homme d'affaires. »

Martin Hubbard réfléchit un instant et dit :

« Et si pour me venger de votre refus, j'allais trouver votre sœur et la mettais au courant de ce que vous m'avez proposé ?

— Mon pauvre ami, répondit Hermann avec un sourire, cela m'amuserait follement. D'ailleurs, je ne lui avais pas caché que je tenais à retirer un bénéfice, disons plutôt un avantage, d'un mariage éventuel avec vous. Donc, elle est parfaitement au courant. D'autre part, je dois vous dire qu'elle aime un jeune homme de condition assez modeste et je ne vois guère de chances pour vous. Il faudrait vraiment que Véra soit venue échouer dans une île déserte pour songer à vous, et encore ! »

Mais Hubbard ne semblait guère goûter la plaisanterie.

« Tout ceci, dit-il, est très bien pour vous qui avez une immense fortune...

— Une immense fortune, explosa Hermann. Mais vous ne voyez donc pas qu'avec la concurrence des Galeries Kerry, l'affaire Goulding va finir par s'écrouler !

— Comment, s'écria Hubard, auriez-vous des intérêts communs avec Goulding ou avec Leete ?

— Mais bien sûr. J'ai engagé là une somme assez rondelette, près de deux cent mille livres. Avec tout ce que je viens de perdre sur mes actions des chemins de fer américains, je vous assure que ma situation n'est pas enviable.

— King Kerry, reprit Hubbard avec un air de circonstance, ne va peut-être pas continuer longtemps à vendre à perte.

— Il ne faut pas espérer une chose pareille, répondit Hermann d'un ton catégorique. Je sais qu'il a des entrepôts bourrés de marchandises. Car vous pensez bien qu'autrement notre groupe aurait fait pression sur les fabricants pour qu'ils ne lui livrent pas. Et le plus fort de l'affaire, c'est qu'il ne perd presque rien, avec les marges bénéficiaires assez larges qu'il y a pour tous ces articles. Il peut donc continuer indéfiniment et nous ruiner tout à son aise.

— Je vois, fit Hubbard d'un air désabusé, que la situation n'est pas brillante. Mais pour en revenir à ce que je vous disais tout à l'heure, peut-être pourrez-vous, malgré tout, faire quelque chose pour moi... pour les cinq cents livres...

— Mettons cinquante et n'en parlons plus ! dit Hermann faussement aimable.

— Je vous aurais cru plus généreux... avec un ami comme moi.

— Je n'ai pas de raison particulière... D'ailleurs, vous savez fort bien que j'envisage tout sous l'angle commercial. Et je vous préviens même que je me rembourserai éventuellement en faisant opérer des retenues sur vos appointements et jetons de présence. »

Hubbard s'en alla en maugréant. Hermann retourna dans son cabinet de travail où il se mit à étudier avec attention la fameuse machine.

Mais cette fois, il avait pris la précaution de fermer toutes les portes à clef.

Il y avait maintenant un mois que durait la grande vente publicitaire des Galeries Kerry. Bien loin de ralentir, les affaires semblaient plutôt s'accroître de jour en jour et les ventes du soir, notamment, attiraient un nombre grandissant de visiteurs. L'affaire Modelson avait été absorbée par le Trust qui en avait aussitôt modifié la façon de travailler en modernisant les locaux.

« Les mêmes prix, les mêmes articles qu'aux Galeries Kerry », proclamait un immense panneau au-dessus de l'entrée de l'ancien magasin de Modelson. C'étaient maintenant deux longues files d'attente qui s'étiraient dans Oxford Street, l'une partant des Galeries Kerry et l'autre de Modelson. Entre ces deux groupes compacts d'acheteurs, le magasin de Goulding ne recevait chaque jour que quelques rares visiteurs.

La direction de Goulding avait bien essayé, de diverses manières, de rétablir la situation, mais en vain. On ne possédait par les stocks suffisants, et lorsque les clients entraient un peu plus nombreux que de coutume pour demander une chose affichée à un prix intéressant, c'était pour s'entendre dire que l'article était épuisé. Souvent, rendus furieux par ce qu'ils considéraient comme un attrape-nigauds, ils refusaient même de voir « un autre article tout aussi intéressant » qu'on leur offrait.

King Kerry dut faire front à une attaque d'envergure dirigée contre lui par plusieurs journaux. Il est vrai qu'il avait pour se défendre son propre journal, l'*Evening Herald*, et il ne se fit pas faute de se servir de ce moyen pour faire connaître au public le caractère intéressé de ces attaques, suscitées sans doute par Leete dont les relations avec certains journalistes étaient bien connues.

« Arrêtez cette plaisanterie ! s'écria un jour Zéberlieff lors d'une réunion du groupement. Ne voyez-vous pas qu'avec les révélations de King Kerry, toute cette affaire peut se retourner contre nous. »

Le lendemain, les journaux ne disaient pas un mot de King Kerry...

⁂

En dépit de ses efforts désespérés, la direction du magasin Gouíding ne parvenait pas à rétablir la situation.

Quant aux fabricants, ils se montraient plutôt hésitants. Ils avaient une certaine sympathie pour leurs vieux clients d'Oxford Street qu'ils auraient bien voulu aider de quelque manière. Ils hésitaient cependant à cesser leurs livraisons à King Kerry qui leur payait tout au comptant.

Un jour, le *Weekly Discovery* reprit ses attaques contre le financier américain et affirma que si celui-ci pouvait vendre à aussi bas prix, c'était tout simplement parce que ses fournisseurs pratiquaient à l'égard de leur personnel une exploitation éhontée.

La réponse de King Kerry ne se fit pas longtemps attendre. Il fit paraître dans l'*Evening Herald* une liste de ses fabricants et, quelques jours plus tard, plusieurs de ceux-ci introduisaient contre le rédacteur du *Weekly Discovery* une action en diffamation.

⁂

« On a demandé de divers côtés, écrivait encore l'*Evening Herald*, quel rapport il peut y avoir entre les achats d'immeubles effectués à Londres par King Kerry et ses acquisitions de domaines en province. L'explication en est très simple. M. Kerry veut embellir le centre de Londres, tout en s'assurant quelques revenus par des achats de terrain et des exploitations fermières. On doit reconnaître qu'il a toujours offert des prix fort raisonnables et qu'il n'a jamais profité des circonstances. A ce propos, nous sommes autorisés à dire qu'il maintient pour quelques jours encore les offres qu'il a faites pour ses futurs achats. »

Leete vint trouver Hermann, tenant encore à la main le journal qu'il venait de lire. Il paraissait très agité.

« Avez-vous vu ceci ? demanda-t-il. Je crois que c'est pour moi le moment de vendre. »

Hermann lut l'article et dit d'un ton péremptoire :

« J'espère bien que, si vous vendez votre affaire à quelqu'un, ce sera à moi !

— A vous ! s'écria Leete stupéfait.

— Mais parfaitement ! Vous me passerez un gros paquet d'actions et je vous en laisserai même quelques-unes. Je vous paierai comptant, en espèces sonnantes et trébuchantes, et je me charge de moderniser cette affaire, de la rendre productive, vous verrez...

— Mais me donnerez-vous le même prix que Kerry ?

— Exactement, répondit Hermann.

— Dans ce cas, mon cher, l'affaire est conclue. »

⁂

Elsie Marion venait de rentrer chez elle avec une forte migraine, et son patron King Kerry lui avait bien recommandé de ne pas revenir au bureau avant d'être tout à fait remise de sa légère indisposition.

Il était près de minuit. Elle se contenta de prendre une tasse de thé et un cachet d'aspirine ; puis elle se coucha, comptant bien se lever vers midi pour le déjeuner. Cependant, quand elle se réveilla, elle fut tout étonnée de constater qu'il faisait nuit. Furieuse contre elle-même, elle regarda sa pendule, qui marquait neuf heures. Elle se leva précipitamment, mangea de bon appétit le dîner que sa gouvernante lui avait préparé et sortit vers dix heures.

Elsie se sentait maintenant complètement remise, pleine d'allant et d'énergie. Elle pensait qu'un travail énorme l'attendait au bureau et elle envisageait d'en ramener une partie pour le faire chez elle. Ainsi, elle ne dérangerait pas King Kerry qui travaillait parfois dans son bureau à des heures invraisemblables.

Pour gagner du temps, elle prit un taxi, et vingt minutes plus tard, elle pénétrait dans les locaux du Trust. Le gardien de service, tout étonné de la voir arriver à pareille heure, la salua au passage.

Arrivée dans le bureau de King Kerry, elle trouva sur

sa table un mot que son patron avait laissé pour elle.

« Je vais faire une tournée d'inspection aux entrepôts. Venez m'y rejoindre si vous allez mieux. K. »

« M. Kerry est-il sorti depuis longtemps ? demanda-t-elle au gardien.

— J'ai pris mon service à neuf heures, répondit-il, et M. Kerry était déjà sorti à ce moment-là. »

Elsie s'engouffra de nouveau dans un taxi qui la déposat quelques instants plus tard devant les entrepôts de King Kerry.

Quand elle entra, une activité extraordinaire régnait de tous côtés. Toute une armée d'ouvriers et d'employés s'affairait à ouvrir des caisses, à trier des marchandises. D'énormes quantités de lainages, de soieries, de cotonnades étaient placées avec soin et diligence dans les cases correspondantes.

Elsie s'adressa à l'un des contremaîtres qui dirigeaient les travaux.

« Avez-vous vu M. King Kerry ?

— Je crois qu'il est dans la maison, répondit le contremaître ; mais je ne puis vous dire où exactement.

— Merci, dit Elsie, je vais le trouver. Au fait, vous paraissez très occupés en ce moment. Avez-vous reçu beaucoup de marchandises ?

— Enormément. Tout ce que vous voyez empilé là, par exemple, ne partira que dans un mois. Nous avons beaucoup d'avance. »

Elsie était en train de considérer avec attention une caisse de gants venant de Grenoble, lorsque King Kerry arriva.

« Je vois que vous allez mieux ! dit-il en souriant.

— Je suis tout à fait bien, répondit-elle. Mais je vous prie de m'excuser de m'être réveillée tellement en retard.

— Vous avez fort bien fait de vous reposer, dit King Kerry. Voulez-vous voir les dentelles qui viennent d'arriver ? Je pense que cela vous intéressera. »

Elsie suivit son patron qui se dirigea vers une partie des entrepôts où l'on était en train de déballer de nom-

breuses caisses. Des monceaux de dentelles de nuances diverses emplissaient peu à peu les casiers.

Tout à coup, l'attention d'Elsie se porta sur une caissette qui se trouvait posée sur une énorme caisse.

« Tiens, fit-elle, ceci contient-il aussi des dentelles ? Il doit y avoir là des articles bien précieux si l'on en juge par les petites dimensions du colis !

— Probablement des dentelles de prix que nous allons pouvoir admirer dans un instant. »

Mais, très intriguée, Elsie continuait à examiner cet envoi qui, de bien curieuse façon, ne portait pas, comme les autres le nom de l'expéditeur. Soudain, elle poussa une exclamation.

« Monsieur Kerry, c'est bien drôle, on entend comme un tic-tac à l'intérieur.

— Je n'ai pourtant pas commandé de réveille-matin », dit plaisamment King Kerry.

Soudain, son visage se rembrunit.

« Si c'était une machine infernale ! dit Elsie un peu effrayée.

— Nous allons voir ! » dit Kerry, comme toujours d'un calme imperturbable.

Il fit transporter l'étrange caissette sur un espace libre et deux ouvriers se mirent en devoir de l'ouvrir avec d'infinies précautions.

C'était bien une machine infernale à retardement qui, sans la perspicacité d'Elsie, aurait explosé quelques instants plus tard, mettant le feu aux énormes amoncellements de marchandises de toutes sortes de l'entrepôt.

« Jetez vite la caissette et son contenu dans la Tamise ! » ordonna King Kerry.

Puis, sans paraître autrement ému, il revint avec Elsie examiner ses arrivages de dentelles.

« Peut-être aurais-je pu conserver quelque part sur les quais cette redoutable machine, observa King Kerry. Cela eût facilité les recherches de la police. Mais vraiment ne serait-ce pas chercher une aiguille dans une meule de foin ?... »

Puis, il se remit à examiner, un peu rêveur, les magni-

fiques cartons de point de Bruges et de Valenciennes.

« Toutes ces dentelles me rappellent une jeune fille comme vous, qui en portait toujours beaucoup sur elle, corsage ou chapeau. C'était une personne que j'affectionnais beaucoup, elle paraissait si douce. Cependant, cette douceur... n'était qu'un masque; et quand elle l'eût retiré un jour, j'ai failli en mourir. Puisque vous êtes ma confidente, je puis bien vous dire toutes ces choses. Il faut bien que vous sachiez que j'ai épousé la plus terrible mégère qui soit au monde... »

⁂

« Mais quelle idée ! s'exclamait Leete. Vouloir aller dans la City à pareille heure ! »

Il regarda sa montre qui marquait deux heures. Certes, il eût préféré rester encore un peu au club, car Leete était un incorrigible bavard.

« La City n'est pas désagréable à cette heure-ci, fit Hermann. Si nous allions voir les magasins de notre rival.

— Voilà qui va bien nous avancer ! » ricana Leete.

Il se laissa décider cependant et monta sans grand enthousiasme dans le taxi que fit avancer Zéberlieff.

« N'est-ce pas mieux de vous emplir les poumons d'air frais que de respirer cette atmosphère empoisonnée des fumoirs ! disait Hermann.

— Oui, mais je n'aime guère faire des courses inutiles, répliqua Leete.

— Pas si inutiles que cela, fit Zéberlieff. Ne voulez-vous donc pas que j'aille admirer le magasin dont je vais devenir propriétaire ?

— Au fait, mon cher Hermann, vous ne m'avez pas encore envoyé la lettre me confirmant votre achat.

— Vous l'aurez demain », répondit Hermann.

Arrivés à la hauteur de London Bridge, les deux hommes descendirent du taxi et firent quelques pas dans la direction du magasin de King Kerry.

Rencontrant un policeman, Zéberlieff demanda plaisamment : « Sommes-nous loin de Kerry's Store ?...

— Ce Kerry dont on parle tant. Ses magasins sont encore assez loin d'ici, mais ses entrepôts sont là tout près. Il a fait une grosse émotion à mon collègue, tout à l'heure, ce King Kerry !

— Comment cela ? fit Hermann intéressé au plus haut point.

— Eh bien ! répondit le policeman, figurez-vous que mon collègue, ayant entendu comme le bruit d'un corps tombant à l'eau, s'était précipité sur les quais, pour apprendre, heureusement, de la bouche de King Kerry lui-même, qu'il s'agissait simplement de la destruction d'une certaine machine... infernale, c'est le mot qu'il a employé, je crois.

— C'est une bien curieuse histoire ! » fit Zéberlieff qui était vert de rage.

Puis Hermann et Leete s'éloignèrent et remontèrent dans leur taxi qui les attendait un peu plus loin.

Lorsque la voiture approcha de Piccadilly, Leete voulut profiter de l'occasion pour demander à Hermann une confirmation écrite de son achat. Il fit arrêter le taxi et descendit.

« Entrez donc un instant ! dit-il à Hermann. Nous allons pouvoir régler cette affaire.

— Mais quelle affaire ? demanda Zéberlieff qui paraissaint à la fois absent et furieux.

— Eh bien ! la vente de Goulding. »

Zéberlieff eut un sourire amer.

« Ne faites pas l'enfant ! dit-il. Vous savez bien que c'était une plaisanterie. »

Leete semblait pétrifié.

« Pourtant... balbutia-t-il.

— Bonsoir, mon cher ! » dit Hermann en refermant violemment la porte du taxi.

Leete n'en revenait pas. Muet, il regarda s'évanouir dans la nuit, en même temps que la voiture d'Hermann, tous les espoirs qu'il avait conçus...

CHAPITRE XXV

L'HOMME QUI VOULUT ACHETER LONDRES

Le grand secret était enfin dévoilé. Depuis la parution des derniers articles de l'*Evening Herald,* la capitale était en rumeur. Les gens ne parlaient que de chiffres et la presse consacrait des colonnes entières à l'extraordinaire nouvelle.

« King Kerry achète Londres ! » disaient les énormes manchettes de l'*Examiner.*

Sans doute y avait-il là de l'exagération. Le grand financier n'avait pas acheté toute la métropole, mais il avait acquis des zones importantes au cœur même de la ville.

King Kerry voulait transformer Londres. Il avait établi ses plans d'une manière vraiment géniale, évitant les immeubles qui étaient propriété de la Couronne, ainsi que les splendides résidences des grands propriétaires fonciers. Ces plans étaient clairement exposés dans les colonnes de l'*Evening Herald* qui écrivait ceci :

« La plus grande partie des maisons situées entre le côté Sud de Portland Place au Nord, Vigo Street au Sud, Bond Street à l'Ouest et Dean Street à l'Est doit être démolie et remplacée par un large espace que l'on baptisera « Imperial Place ». Il sera fait don à la Nation de ce vaste emplacement, à part les immeubles qui l'entoureront.

« Tout un nouveau quartier sera construit à Lambeth

sur la rive Sud de la Tamise, entre Blackfriars, Westminster et Southwark. Il comprendra de luxueux immeubles où les loyers seront de cent à deux cent livres par an. Ainsi disparaîtra complètement toute une zone de taudis, entre la Tamise et les carrefours bien connus « The Elephant » et « Castle ».

« Mon intention, déclara King Kerry au cours d'une interview, est d'établir sur la rive gauche une avenue triomphale semblable aux Champs-Elysées de Paris. Elle s'étendra sur une énorme distance à partir de Westminter Bridge Road et sera bordée de constructions somptueuses, à proximité de la Tamise. Bien entendu, elle comportera à ses deux extrémités un imposant Arc de Triomphe. »

Ce jour-là, un grand nombre de reporters s'étaient réunis dans le bureau de King Kerry.

« Qu'allez-vous faire, demanda l'un d'eux, de tous ces gens qui vont quitter leurs taudis et qui, après tout, ont bien le droit d'habiter près de leur travail ?

— Je ne les ai pas oubliés, répondit King Kerry. Je ferai construire mes taudis à moi. Taudis est un bien vilain mot. Certes, je n'ai pas l'intention de m'occuper spécialement des mendiants et des nomades, mais bien plutôt des familles pauvres où les efforts conjugués des parents et des enfants ne rapportent souvent que deux livres par semaine. Pour eux, je ferai construire, dans les quartiers résidentiels, à intervalles réguliers, des habitations à bon marché. »

Il ouvrit une serviette et en retira toute une série de dessins qu'il montra aux reporters.

« Vous voyez, dit-il, que dans nos plans nous prévoyons des immeubles d'une classe supérieure à celle des plus beaux hôtels de Londres.

« Ces constructions seront pourvues de tout. Les locataires pourront adhérer à un système de coopératives. Des magasins où l'on trouvera tous les articles courants seront installés dans ces nouveaux buildings. Il y aura des bains, un gymnase, des terrains de jeux, un hôpital, une crèche et une bibliothèque gratuite. De plus, chaque immeuble possédera un docteur, un dentiste et des nurses

dont les services seront mis gratuitement à la disposition de la communauté.

« Tout un système d'ascenseurs rendra les étages supérieurs aussi facilement accessibles que le premier ou le second, par exemple. D'ailleurs les appartements se trouvant le plus haut auront les loyers les plus forts. Il y a quinze ou vingt ans, les locataires d'une semblable maison auraient regardé un ascenseur avec une certaine méfiance. Maintenant que le métro les a habitués aux lifts, ils trouvent cela tout naturel. Tous ceux qui seront employés dans ces buildings seront soumis au contrôle d'un comité désigné par les locataires eux-mêmes. Bien entendu, ces immeubles seront dotés du chauffage central. L'eau chaude et l'électricité seront comprises dans le loyer, et chaque famille disposera d'un cubage largement calculé, pour huit ou dix shillings par semaine. Chaque building pourra loger un millier de familles.

— Mais quel est votre but ? demanda un reporter particulièrement curieux. Vous achetez des propriétés qui coûtent très cher en plein West End et vous les faites démolir. Cela n'est-il pas jeter l'argent par les fenêtres ? »

King Kerry hocha la tête.

« Que se passe-t-il, demanda le grand financier, lorsqu'un policeman pénètre avec son cheval au milieu d'une foule compacte ? Cette foule ne s'étale-t-elle pas pour couvrir un espace notablement plus vaste ? Quoi qu'il en soit, si l'on prend mille mètres carrés au cœur de Londres, cela veut dire que dix mille mètres carrés de plus seront occupés dans la banlieue. En résumé, on manque d'espace au centre de la ville. Bien des entreprises commerciales seraient heureuses de pouvoir s'étendre et occuper le double de leurs locaux actuels, si ce n'étaient les prix prohibitifs et la difficulté de trouver de la place à proximité. Nous nous sommes donc dit qu'il fallait en sortir. Nous allons donner à ces entreprises, dont beaucoup d'ailleurs appartiennent à notre trust, l'occasion d'obtenir l'espace dont elles ont besoin. Les gens viennent dans le centre pour faire leurs achats, n'en doutez pas. C'est la règle pour toutes les grandes villes. Nous allons reporter

plus loin les limites des quartiers où l'on achète, en donnant aux entreprises privées la possibilité de coopérer avec nous dans cette œuvre d'embellissement de Londres. »

King Kerry regarda un instant ses interlocuteurs avec un sourire satisfait.

« Nous pouvons dire, poursuivit-il, que nous aurons, en agissant ainsi, enrichi des milliers de gens sans appauvrir personne. Vous comprendrez mieux maintenant la raison de certaines de mes grandes ventes. Elles étaient nécessaires. Tack & Brighten, Modelson et Goulding étaient des éléments importants pour la réalisation de mes projets. Ces maisons sont maintenant ma propriété. J'ai acheté Goulding ce matin. »

En disant ce mots, King Kerry eut un léger rictus, il revoyait M. Leete très agité, presque larmoyant, lui faisant sa soumission sans conditions.

« Les ventes dans mes magasins, poursuivit le chef du « L. Trust », vont se poursuivre jusqu'à la fin de l'année. Ensuite, je ferai démolir et reconstruire. Dans l'intervalle, j'aurai pu garantir les dividendes des entreprises qui se seront trouvées affectées par mon action. »

Toutes ces choses furent autant de sujets de conversations pour les Londoniens. D'un bout à l'autre de la ville, on ne parlait que des projets de King Kerry.

C'est alors que commença le boom que connut, cette année-là, la valeur des terrains à Londres. On apprit que King Kerry avait fait l'acquisiton d'importants immeubles, parfois même de rues entières, mais en laissant malgré tout aux spéculateurs fonciers assez de choses pour ériger eux-mêmes de nouvelles fortunes. Automatiquement, la valeur du terrain s'éleva dans certains quartiers de cent à deux cents pour cent, et l'on raconta même que King Kerry et son trust réalisèrent un bénéfice de plus d'un million de livres en revendant certains des terrains achetés dont ils n'avaient pas immédiatement l'utilisation.

En fait, lorsque les plans du « L. Trust » furent connus, ils reçurent l'approbation du gouvernement, qui alla même jusqu'à apporter un certain concours à King Kerry, à la

condition toutefois qu'il ne fût pas touché aux biens de la Couronne.

Les plans de King Kerry comprenaient une cité-jardin qui s'étendrait, en une ligne ininterrompue, de Southwark à Rotherhithe et à Deptford. Ce serait une suite de constructions magnifiques qui prendraient la place de maisons sordides et insalubres. Ces projets furent exposés en détail dans un des numéros de l'*Eastern Herald*, un journal dont le tirage n'était limité que par la capacité de ses presses.

Il était maintenant évident que des sommes considérables d'argent avaient pris le chemin de Londres. Cet argent ne provenait pas seulement des hommes qui coopéraient directement à la réalisation des plans de King Kerry. Toutes les grandes compagnies d'assurances et de chemins de fer, toutes les entreprises industrielles d'Amérique avaient apporté leur contribution à cette œuvre grandiose.

On estimait dans les milieux financiers que les engagements du fameux trust s'élevaient à quatre-vingts millions de livres. Sans doute le trust était-il à même d'y faire face. Comme on demandait à King Kerry si telle était bien la situation, il répondit ironiquement ceci :

« Je vous le dirai lorsque j'aurai compté la menue monnaie qui me reste en poche. »

⁂

King Kerry avait loué une petite villa à Cadogan Square. Il était assez piquant de voir un homme tel que lui habiter chez les autres.

Il était curieux aussi que le grand financier, détenteur de millions et de millions, eût loué une maison meublée, mais peut-être cela s'expliquait-il par sa devise : « Ne jamais acheter ce dont on n'a pas besoin et ne jamais louer ce qui est indispensable. »

En effet, il n'avait besoin ni de cette villa ni des meubles qui s'y trouvaient. La maison était située en dehors de la zone qui l'intéressait.

Dans cette villa, une propriétaire âgée s'occupait de King Kerry pendant les quelques heures qu'il passait chez lui. Dans ce cadre tranquille, le financier trouvait le repos qui lui était nécessaire. La villa n'avait pas été louée à son nom, et aucun des habitants de Cadogan Square ne se doutait de l'identité du nouveau locataire, qui rentrait généralement au milieu de la nuit et n'était guère visible que quelques secondes chaque jour, lorsqu'il sortait de la villa pour s'engouffrer aussitôt dans la limousine qui l'attendait devant la porte.

Elsie Marion elle-même, bien que connaissant cette villa, n'y avait jamais été. C'est ainsi que King Kerry ne fut pas peu surpris lorsqu'au beau milieu de son frugal dîner, la propriétaire vint lui annoncer une visite.

« J'ai dit à ce Monsieur qu'il n'y avait pas ici la personne qu'il demandait », fit la propriétaire, qui ignorait elle-même la véritable identité de son locataire.

King Kerry pensa que c'était quelque reporter.

« Faites-le attendre dans le salon », dit-il.

Il termina son dîner. Sa surprise, son irritation passèrent rapidement. Après tout, il n'avait plus de raisons de se cacher. Dans une semaine, il se rendrait sur le continent pour prendre le repos dont il avait besoin. Les choses se présentaient bien.

Les magnats d'Oxford Street étaient tombés, son plan pour la transformation de Londres avait été rendu public. Il allait enfin pouvoir s'accorder quelque loisir.

Il posa sa serviette, monta au premier étage et entra dans le salon. Un homme était là debout contre la cheminée, tournant le dos à la porte.

En entendant arriver King Kerry, il se retourna brusquement... C'était Hermann Zéberlieff...

Les deux hommes se regardèrent un instant sans dire un mot.

« Que désirez-vous ? demanda enfin King Kerry.

— Allons droit au but ! fit Hermann d'un ton brusque. Parlons affaires.

— Je n'ai pas, que je sache, d'affaires à discuter avec vous.

— Mais si, monsieur Kerry, dit Hermann d'un ton moqueur. Vous savez sans doute que je suis en fort mauvaise posture. Vous avez, sans aucun égard, détruit mes possibilités. Je faisais partie de votre maudit trust...

— Ce n'est pas moi qui vous y avais fait entrer, répondit le financier. Je ne l'ai su qu'après.

— Et vous avez saisi la première occasion pour m'en faire chasser, acheva Hermann avec un sourire forcé. Mais je crains fort de n'être qu'un vain demandeur. La vanité n'a-t-elle pas toujours été ma perte ? La tentation de faire savoir à tout le monde que je faisais partie de la fameuse association avait été trop forte pour moi. Mais ne parlons pas de cela ! Ce que vous devez comprendre à présent, c'est que quelques milliers de livres seulement me séparent aujourd'hui de la misère, de la mendicité.

— Cela n'est pas mon affaire, dit King Kerry qui, visiblement, s'appliquait à être bref.

— En tout cas, c'est une affaire qui me concerne, répondit vivement Hermann. Maintenant, vous devez me secourir. C'est vous qui m'avez mis dans ce pétrin, vous devez m'aider à en sortir. Je sais que vous avez un cœur tendre et vous ne voudriez tout de même pas voir un de vos semblables vivre au-dessous de son rang. »

Le visage de King Kerry demeurait impassible. La manière plaisante de son interlocuteur ne semblait guère l'impressionner. Il avait les lèvres serrées, le regard glacial.

« Je ne ferai rien pour vous, dit-il. Rien et rien !... »

Hermann haussa les épaules.

« Dans ce cas, fit-il, je devrai vous y contraindre.

— M'y contraindre ! » Un sourire dédaigneux erra sur le dur visage de l'homme aux cheveux gris.

« Parfaitement, vous y contraindre, répétait Hermann. C'est que vous avez une femme, n'est-ce pas, monsieur Kerry ?

— C'est une question que nous n'aborderons pas maintenant, répondit sèchement le financier.

— Je tiens, quant à moi, à l'aborder, insista Hermann d'une voix douce, presque caressante. Voyez-vous, je me

sens un peu responsable envers la femme que vous avez épousée, qui a porté votre nom jusqu'au jour où vous l'avez abandonnée. »

King Kerry ne répondit pas.

« Ce fut une bien triste histoire, n'est-ce pas ? poursuivit Hermann. Et je crains fort que vous ne vous soyez pas comporté alors avec cette intelligente générosité, cette largeur d'esprit dont les journaux parlent aujourd'hui.

— J'ai été loyal envers elle, dit King Kerry avec fermeté. Elle a essayé de me ruiner, elle a lutté contre moi en se servant de ce qu'elle savait de mes affaires. Disons ce qui est, elle a été infâme. Si vous faites appel à moi en son nom, tenez, c'est comme si vous vous adressiez à ce mur. »

Hermann hocha la tête.

« Supposez cependant, dit-il, que je signale le cas de votre femme à l'attention des Londoniens qui vous admirent. Supposez que je dise : « Cette personne est Mme King Kerry, l'épouse délaissée de King Kerry, etc... etc... »

— Cela ne changerait rien à ma résolution, répondit Kerry. Je puis vous dire que ce n'est pas par ce moyen-là que vous obtiendrez de l'argent de moi.

— C'est bien ce que nous verrons », dit Hermann en prenant son chapeau.

Il esquissa une révérence et sortit.

King Kerry demeura immobile un bon moment après que la porte se fût refermée avec fracas sur son visiteur. Le visage du milliardaire était pâle et défait.

CHAPITRE XXVI

L'HOMME QUI OUVRAIT LES COFFRES-FORTS

Depuis longtemps déjà, Hember Street était devenu le refuge des indésirables de la capitale. De hautes maisons, à l'aspect misérable et triste, où l'on eût en vain cherché un intérieur tant soit peu confortable, dressaient vers le ciel leurs masses imprécises. Sous les portes cochères passait une file ininterrompue de gens sordides, d'enfants pâlots et inquiets.

Dans cette sombre rue, des propos s'échangeaient dans toutes les langues parlées de la Baltique à la mer Caspienne et de l'Oural au golfe de Finlande. Certes, le voisinage était habité en grande partie par une population honnête et respectable, faisant de durs travaux dans des conditions que le travailleur moyen, à Londres, aurait eu de la peine à comprendre, car il s'agissait là d'activités qui commençaient à cinq heures du matin pour ne se terminer que fort tard, lorsque les yeux brûlants et les têtes vides se refusaient à tout effort.

On trouvait là cependant aussi de dangereux malfaiteurs et Hermann Zéberlieff jugea prudent de se munir d'un revolver pour l'entrevue qu'il allait avoir. Depuis quelque temps, il avait l'impression que sa maison de Park Lane était surveillée; aussi ne voulait-il pas se signaler à l'attention des guetteurs en faisant venir chez lui Micheloff, ce petit homme au teint mat et aux yeux perçants, qui se faisait passer pour un Français.

Zéberlieff entra sans frapper par une porte entrouverte, suivit un couloir triste et nu et monta au troisième étage. Il frappa à l'une des portes; une voix lui répondit aussitôt, d'un ton jovial et en français :

« Entrez ! »

Micheloff était là, en manches de chemise, fumant un cigare long et mince. Il n'était pas particulièrement impressionnant, c'était un homme ordinaire.

Sa jovialité s'exprimait par l'ampleur de sa voix.

« Entrez, répétait-il, entrez, mon vieux ! »

La pièce était assez vaste et le mobilier, fort simple, ne comprenait qu'un lit, une table et quelques chaises. Sur la cheminée, on pouvait voir un portrait du président Carnot et une icône qui semblaient avoir été placés là pour créer une certaine intimité.

« Fermez bien la porte ! dit Hermann, j'ai à vous parler d'une affaire très importante et je tiens à ne pas être dérangé. »

Docilement, le petit homme tourna la clef dans la serrure.

« Mon cher, reprit Hermann, j'ai une grosse affaire pour vous. Vous pouvez gagner mille livres et il y aura mille autres livres à distribuer aux amis. Si vous réussissez, je serai tiré d'affaire, sinon...

— Mais nous réussirons, dit Micheloff, toujours optimiste. Je suis tout à votre service, surtout depuis que je connais votre savoir-vivre. Vraiment, nous n'avons rien à vous apprendre. »

Hermann sourit et se rengorgea en écoutant ces paroles. Il n'était jamais insensible à la flatterie, même lorsqu'elle venait d'un bandit notoire.

« Il n'y a personne à tuer. Vous savez d'ailleurs que la police poursuit toujours son enquête dans l'affaire Gritter. Donc, c'est bien compris !

— Tant mieux, dit Micheloff. Mais de quoi s'agit-il exactement ?

— Vous connaissez King Kerry ? » demanda Hermann.

L'homme haussa les épaules.

« Bien sûr, qui donc ne connaît pas King Kerry, avec

tous ses immeubles, ses vitrines et ses coffres-forts ? Alors...

— C'est surtout aux coffres-forts, ou du moins à l'un d'eux, qu'il faudra vous attaquer.

— C'est très joli, fit Micheloff. Mais la chose ne me paraît guère facile... avec les gardiens. Il y a des obstacles. Et le coffre-fort, est-il à combinaison ? »

Hermann hocha la tête.

« Autrefois, il était à combinaison, reprit Micheloff avec un air de contrition, et il y a même eu une mort assez regrettable...

— J'ai des raisons de croire qu'il change la combinaison chaque semaine; elle a dû être modifiée hier. Je vais vous en donner deux. Vous pourrez essayer... »

Une lueur passa dans les yeux de Zéberlieff.

« Je me demande, fit-il comme s'il se fût parlé à lui-même, si ce ne serait pas... Elsie. »

Micheloff secouait la tête.

« Mais cela n'en fait qu'une, dit-il.

— C'est tout ce que je puis vous donner pour le moment, répondit Hermann en se levant. Si vous n'y arrivez pas, vous devrez recourir à d'autres moyens. Ce sera votre affaire. Mais ce que je désire, c'est que vous me rapportiez un paquet marqué : « Personnel ». Laissez tout ce qui est d'ordre commercial et prenez tout ce qui est « personnel ».

Hermann laissa sur la table quelques billets de cent livres et Micheloff voulut l'embrasser, en voyant tout cet argent; mais l'autre le repoussa avec rudesse.

« Je n'aime pas vos manières continentales ! » dit Hermann. Puis, comme pour calmer le Russe un peu humilié, il ajouta :

« Ce sont des habitudes que j'ai perdues il y a bien longtemps. »

Puis Hermann redescendit le petit escalier, tandis que Micheloff partait d'un grand éclat de rire.

Le soir, à son club, Hermann conta cette petite histoire, mais sans donner de précisions, bien entendu...

⁂

Martin, en bon domestique, se leva dès qu'il entendit rentrer Hermann Zéberlieff.

« Faites-moi une tasse de café, dit Hermann. J'ai encore un peu de correspondance à faire avant de me coucher. »

Martin était habitué à toutes les fantaisies de son maître et il obéit sans mot dire. En tout cas, dès qu'Hermann aurait son café complet, il pourrait du moins aller se coucher tout de bon.

Quelques instants plus tard, il revenait, apportant un bon café fumant, du lait, et plusieurs tranches de cake.

« Merci, fit Hermann. Maintenant vous allez pouvoir vous reposer. »

Le domestique se retira et Zéberlieff remua machinalement son café, réfléchissant profondément. Au bout d'un moment, il se mit à écrire. Il fit un assez grand nombre de lettres, peut-être de la correspondance en retard, peut-être aussi des instructions à certains amis, sans oublier les lettres dans lesquelles il insérait chaque jour quelques chèques en faveur d'œuvres de bienfaisance.

Car c'était un des côtés curieux d'Hermann que de faire le bien en même temps que le mal. Il était d'un caractère étrange, fait d'un singulier mélange de nobles sentiments et de bas instincts. Avait-il vraiment toujours toute sa raison ou bien l'ambition obscurcissait-elle son esprit au point de le rendre parfois incapable de juger sainement ?

Il venait de terminer quand l'horloge de l'église voisine sonna quatre heures.

Hermann passa alors dans sa chambre, et referma soigneusement la porte à double tour. Puis, tombant de fatigue, il s'étendit sur son lit et s'endormit aussitôt d'un profond sommeil.

CHAPITRE XXVII

UNE DESAGREABLE SURPRISE

Oh, Mister Kerry
You can make merry...

Ce gai refrain, repris en chœur par tous les spectateurs, était présenté pour la première fois, sur un air connu, par l'un des meilleurs comiques de Londres, s'adressant à un partenaire qui était un véritable sosie de King Kerry, sur l'immense scène d'un des plus somptueux théâtres de Shaftesbury Avenue.

« Monsieur Kerry... comme vous m'amusez avec tous vos plans d'urbanisme et autres... Vous voulez refaire Londres, refaire le monde peut-être?... » C'était à peu près ce que disait la chanson, et l'auditoire applaudissait frénétiquement à cette originale et toute nouvelle scène de la joyeuse et grande revue. Et King Kerry n'était pas le dernier à applaudir.

Il se tenait debout, dans le fond d'une avant-scène, ayant à côté de lui Gordon Bray. Devant eux, Véra Zéberlieff et Elsie Marion semblaient fort intéressées par le spectacle.

« Mon sosie serait bien embarrassé, disait King Kerry à Gordon, si tout à coup je me présentais sur la scène et lui faisais mon compliment pour cette présentation où il m'imite aussi parfaitement !

— Ce serait en effet bien amusant, répondit Gordon. Mais à propos, monsieur Kerry, quand pensez-vous partir en voyage ? »

King Kerry se tourna vers lui et lui dit d'un ton confidentiel :

« J'ai l'intention de partir à la fin de la semaine. Peut-être irai-je faire une cure à Luxeuil, et je serai probablement absent une quinzaine. Je resterais bien davantage, mais je crains...

— Que craignez-vous donc ? demanda Bray.

— A vrai dire, reprit le milliardaire, je suis en ce moment tellement absorbé par mon travail que, si je m'écoutais, je ne partirais pas du tout. »

La revue était en train de se terminer. Quelques instants après, King Kerry et sa suite roulaient en taxi vers le Club des Six-Cents où ils allaient souper.

Se trouvant à table à côté de Véra, King Kerry profita de cette occasion pour lui dire quelques mots.

« Je voudrais bien vous voir demain... Il y a une chose très importante dont je voudrais vous parler, une chose qu'il serait bon que vous sachiez. »

Ces paroles avaient été prononcées d'un ton grave, et la jeune fille regardait King Kerry avec un étonnement mêlé d'appréhension.

« Ne s'agirait-il pas encore une fois d'Hermann ? » demanda-t-elle.

King Kerry fit un signe de tête affirmatif.

« En effet, dit-il. J'aurais bien voulu vous épargner ce petit choc, si j'avais pu. »

Véra haussa les épaules avec un air désabusé.

« Après tout ce que j'ai enduré, dit-elle, je pense que je pourrai bien supporter encore une petite émotion. Car je crois que vous savez que ma vie n'a pas toujours été rose avec Hermann.

— Je m'en doute », répondit King Kerry.

Un moment plus tard, Véra avait retrouvé sa bonne humeur, tandis qu'Elsie, pour qui tout était nouveau, suivait du regard les couples de danseurs qui évoluaient jusqu'au milieu des tables fleuries.

Le Club des Six-Cents était l'un des meilleurs clubs de la capitale. Des duchesses y faisaient retenir leur table et l'on y voyait souvent des vedettes du théâtre dans leurs éblouissantes toilettes. Ce n'était que rires, musique et chansons, dans une ambiance mondaine et artistique.

Véra se pencha tout à coup vers Kerry et lui murmura à l'oreille :

« Hermann est ici... derrière vous, un peu à gauche. »

King Kerry hocha la tête.

« Je l'ai vu arriver, dit-il. Mais je ne pense pas qu'ici nous courions un danger quelconque avec lui. »

Il regarda sa montre.

« Vous n'allez pas déjà partir, monsieur Kerry ! s'exclama Véra.

— Pas encore, répondit King Kerry. Mais vous savez que j'ai l'habitude de passer chaque soir à mon bureau avant de rentrer chez moi. Voilà pourquoi je m'inquiétais de l'heure. »

Hermann Zéberlieff avait remarqué le geste de King Kerry. Pensant sans doute que celui-ci allait partir, il se leva tout à coup, abandonnant sans plus de façon l'élégant M. Hubbard dont il était l'invité.

Hermann s'approcha de la table de King Kerry, où il fut accueilli par un silence glacial qui ne sembla d'ailleurs pas l'impressionner.

« Pourquoi, demanda-t-il enfin, d'un air un peu suppliant, ne profiterions-nous pas de cette occasion pour faire enfin la paix ? »

Il s'adressait à tout le petit groupe et à personne en particulier. Hermann n'avait-il pas fait beaucoup de mal à chacun de ceux dont il semblait ainsi solliciter le pardon, sauf à Elsie, qui ignorait le rôle exact tenu jusque-là par Zéberlieff, mais qui ne l'en regardait pas moins avec appréhension.

Gordon Bray se souvenait bien du narcotique qu'Hermann lui avait administré, de son réveil dans une sombre cave de Park Lane, et il était rouge de colère. King Kerry demeurait imperturbable. Quant à Véra, elle trouva la force

de sourire devant celui qui, à plusieurs reprises, avait tenté de l'expédier dans l'autre monde.

« Si vous voulez bien m'accepter à votre table, reprit Hermann, je suis certain de ne pas me montrer le moins du monde désagréable, bien au contraire. Je tiens à vous faire oublier ce que j'ai pu vous faire... Profitons donc de cette occasion, de cette ambiance. »

Il paraissait si suppliant que Véra finit par s'apitoyer et se laissa aller à plaider sa cause auprès de King Kerry.

« Si cela vous fait plaisir, dit celui-ci, je n'y vois pour ma part pas d'inconvénient. Nous allons demander au maître d'hôtel d'ajouter une chaise pour votre frère.

— Mais que devient votre invité dans cette affaire? » demanda Véra à Hermann.

Celui-ci eut un haussement d'épaules.

« Ne vous inquiétez pas pour lui, dit-il. D'ailleurs, il attend quelqu'un et cela ne l'ennuie pas de rester seul, bien au contraire. »

En effet, Hubbard attendait son ami Leete qui le rejoignit quelques minutes plus tard. Ils parurent cependant tous deux assez ennuyés, car ils s'étaient précisément promis de faire une démarche conjointe auprès de Zéberlieff pour obtenir de lui une aide financière dont ils avaient un urgent besoin.

Une fois installé à la table de King Kerry et de ses invités, Hermann fut absolument charmant. Il se montra spirituel, intarissable, intéressant sans cesse son auditoire par de bien amusantes histoires, par des anecdotes tout à fait inédites. Cependant, il évitait manifestement de s'adresser à King Kerry, parlant beaucoup plus volontiers à Gordon Bray.

C'est ainsi que ce jeune homme, qui ne se souvenait jamais d'Hermann qu'avec une bien compréhensible colère, se trouva engagé dans une conversation animée avec celui-là même dont il avait eu à souffrir.

Les heures passaient. King Kerry, qui avait encore un peu de travail à son bureau, et qui n'aimait pas malgré tout prolonger les soirées jusqu'à une heure déraisonnable, commençait à s'agiter.

Seul Hermann paraissait infatigable... Hubbard et Leete étaient partis depuis un bon moment déjà et Hermann avait répondu de son plus aimable sourire à leurs petits signes d'adieu.

Il ne restait plus dans la vaste salle du club que quatre tables occupées, dont celle de King Kerry.

« Vraiment, je crois que c'est maintenant l'heure de partir, dit celui-ci. Il est presque trois heures. »

Tout le monde se leva tandis qu'Hermann s'excusait :

« Vraiment, je regrette de vous avoir ainsi retenus », dit-il.

King Kerry se contenta de lui répondre par une banale formule de politesse.

Le financier et ses invités se disposaient à quitter l'établissement, lorsque surgit dans la salle le jeune lord Fallingham, en joyeuse compagnie.

En apercevant le milliardaire américain, qu'il connaissait bien, le lord le salua et lui dit :

« Mon cher King Kerry, permettez-moi de vous féliciter, malgré l'heure tardive, de la complète réussite de vos vastes projets. Je ne regretterai qu'une chose, c'est que vous ayez déplacé le siège de votre trust, car vraiment l'immeuble de Jewel House, toujours illuminé, était devenu un spectacle familier pour les Londoniens.

— Comment, s'écria King Kerry. Mais nous n'avons pas quitté Jewel House. »

Mais lord Fallingham insista :

« Cependant, dit-il, je suis passé tout à l'heure dans Glasshouse Street et je vous assure que votre maison, votre Jewel House, était plongée dans une complète obscurité. En m'approchant, car cela avait excité ma curiosité, j'ai même pu lire deux pancartes annonçant que vos bureaux étaient transférés au 106 de Piccadilly Circus. »

Flairant quelque chose d'anormal, King Kerry s'excusa auprès de son interlocuteur, puis de ses amis. Sans perdre de temps, il fit avancer un taxi et, accompagné d'Elsie, se fit conduire à son bureau.

Lorsqu'il arriva dans Glasshouse Street, deux policemen étaient arrêtés à quelques pas de Jewel House.

King Kerry s'adressa à eux et dit :

« Excusez-moi, mais je suis le directeur du « L. Trust », et comme l'on m'a signalé que tout y était éteint, contrairement à l'habitude, je soupçonne quelque chose d'anormal... peut-être un cambriolage. Si vous voulez m'accompagner, c'est tout à côté. »

Les trois hommes, suivis d'Elsie, pénétrèrent dans l'immeuble dont la porte d'entrée n'était pas fermée à clef. Dans la chambre des gardiens, ils trouvèrent, étendu sur le sol, l'un des surveillants de service. Il était profondément endormi, probablement sous l'effet d'un narcotique.

Tous les fils électriques avaient été coupés et les policiers poursuivaient leur inspection, en s'aidant de leurs puissantes lampes portatives, dans l'espoir de retrouver le second gardien.

Tout en procédant à leurs recherches, ils dirent à King Kerry qu'ils n'avaient rien remarqué d'anormal au cours de leur ronde. Le cambriolage avait donc dû être opéré, selon toute vraisemblance, peu avant la relève du groupe précédent de policemen, c'est-à-dire vers deux heures du matin. Au bout d'un instant, les policiers et King Kerry retrouvèrent dans le couloir, tout contre le mur, le second gardien qui avait été, lui aussi, endormi au moyen d'un narcotique et, de plus, ligoté.

Poursuivant leurs investigations, les trois hommes suivis d'Elsie se dirigèrent vers la chambre forte.

La porte de celle-ci était entrebaîllée. La serrure avait été découpée au chalumeau par les malfaiteurs.

King Kerry se dirigea aussitôt vers les coffres-forts. Tous étaient intacts, sauf un, celui qui contenait ses papiers personnels et qui avait été forcé. Tout un paquet d'enveloppes avait disparu.

Pendant que l'un des agents s'efforçait de ranimer les deux gardiens, King Kerry, resté dans la chambre forte avec Elsie Marion et le second policeman, regardait de tous côtés. Aucune autre trace d'anomalie, aucun indice n'attirèrent son attention.

Elsie secondait de son mieux King Kerry dans ses recherches.

Tout à coup, elle poussa une exclamation et se baissa. A côté du coffre, une enveloppe était restée toute droite, contre la paroi métallique, maintenue dans cette position par le bord du revêtement de caoutchouc.

« Voilà au moins une enveloppe qu'ils n'auront pas emportée ! s'écria Elsie. Elle a dû glisser du paquet. J'espère qu'elle contient des papiers importants.

— Voyons ! » dit King Kerry, tandis que le policeman projetait sur le pli le faisceau de sa lampe électrique.

Elsie lut l'inscription qui figurait sur l'enveloppe.

« Certificat de mariage... de King Kerry et d'Henrietta Zéberlieff. »

Chancelante, Elsie remit à son patron l'effarante découverte...

« Henrietta Zéberlieff, murmurait-elle... mais c'est la sœur d'Hermann ! »

CHAPITRE XXVIII

ZEBERLIEFF EST MECONTENT DE SES COMPLICES

« Et voilà ! » s'écria Micheloff avec un air triomphant en arrivant chez Hermann.

Il posa gentiment sur la table un paquet soigneusement ficelé.

Hermann semblait ravi, ses yeux brillaient.

« Enfin ! vous êtes vraiment merveilleux », dit-il avec ironie.

Micheloff haussa les épaules.

« Mais cela a été un jeu, répondit-il, les mains sur les hanches. D'ailleurs, c'est à vous que revient le mérite de cette affaire. Voyez-vous, moi je n'aurais jamais pensé au coup des écriteaux.

— Vous avez été obligé de découper la plaque qui masquait l'entrée de la serrure ? » demanda Hermann tout en déficelant le paquet de lettres.

Micheloff fit un signe de tête affirmatif.

« Ça a marché, fit-il, et là encore, grâce à vous. » Il regardait Hermann avec admiration.

« Grâce à moi, dit celui-ci avec rudesse, avez-vous ouvert le coffre avec le nom que je vous avais donné ? »

Micheloff secouait la tête.

« Avec Elsie ? »

Une fois encore, Micheloff fit un signe de tête affirmatif.

Hermann fronçait les sourcils et avançait rageusement

sa mâchoire inférieure. Il n'était vraiment pas beau à voir à ce moment-là.

« Elsie, répétait-il, le misérable ! C'est une chose qu'il me paiera cher. »

Il coupa la ficelle et examina les enveloppes, l'une après l'autre. Soudain son visage s'assombrit.

« Mais il en manque une!... s'écria-t-il.

— Oh ! impossible, répondit calmement Micheloff. J'ai tout étudié avec soin et je connais tout de même assez l'anglais. Tout est bien là.

— Mais pourtant, insistait Zéberlieff, je ne trouve pas un certificat de mariage très important pour moi.

— Mais si, je me rappelle même l'avoir placé sur le paquet. »

Les deux hommes regardèrent une à une toutes les enveloppes. Le fameux certificat n'y était pas.

Hermann était furieux. Quant à Micheloff, il semblait peu impressionné par ce contretemps. Au fond, il était très contrarié, mais il feignait de ne pas attacher beaucoup d'importance à la chose.

« En tout cas, dit-il enfin, je crois que j'en ai bien fait pour mon argent. »

En maugréant, Hermann tira de sa poche une liasse de billets qu'il compta minutieusement. Il la remit à Micheloff qui, à son tour, vérifia avec un soin égal si le compte y était bien.

« Nous ne sommes pas tout à fait d'accord. C'est la moitié de ce que vous m'avez promis.

— C'est possible, répondit Hermann, mais vous ne m'avez pas rapporté le principal.

— Non monsieur, fit Micheloff, je tiens à avoir la somme promise et je ne partirai pas d'ici avant.

— C'est assez, cria Zéberlieff, et partez d'ici, sinon... »

Il s'arrêta net en voyant braqué sur lui le canon d'un revolver.

« Ne vous fâchez pas, reprit Hermann, nous allons nous arranger. »

Il tira de sa poche une autre liasse de banknotes et la jeta sur la table.

Micheloff prit les billets et, sans se donner la peine de les compter, quitta prestement la pièce.

Une fois seul, Hermann se remit à examiner les enveloppes et leur contenu. Plusieurs lettres semblèrent l'amuser beaucoup. Elles étaient de sa propre écriture.

Il les relut et, finalement, les brûla dans la cheminée.

Soudain, il s'arrêta interdit... l'une des enveloppes portait le nom de la jeune fille qui l'avait tant aimé, qui s'était suicidée pour lui.

Il regardait l'enveloppe, la retournait. Il n'osait pas l'ouvrir. Quelque chose semblait le retenir.

Le menton appuyé sur sa main, il réfléchissait. Soudain, les paroles de Micheloff lui revinrent à l'esprit et il se leva de sa chaise, comme mû par un ressort.

« Elsie ! » répétait-il. Un sourire ironique erra sur ses lèvres.

C'était pourtant vrai, King Kerry, le milliardaire, s'était épris d'une simple caissière rencontrée à Londres.

A présent, cette femme occupait toutes les pensées du financier; il lui confiait ses secrets, Elsie avait tout ce qu'Hermann eût désiré, lui qui avait eu, une fois, l'occasion de devenir le bras droit de King Kerry, le meilleur de ses amis, lui qui eût vu alors sa fortune grandir avec celle du milliardaire.

Et il avait rejeté tout cela. Elsie possédait aujourd'hui tout ce qu'il avait dédaigné.

Pensée mesquine sans doute, mais bien naturelle.

Il lui restait encore une enveloppe à examiner. En regardant l'inscription qu'elle portait, il sursauta... C'étaient les notes de King Kerry sur son propre mariage.

Vivement, Hermann rangea toutes les autres lettres dans un tiroir, puis ouvrit le fameux pli. Celui-ci contenait une dizaine de pages dactylographiées qu'il lut attentivement, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le passage qu'il cherchait. Il y arriva enfin et, en lisant les premières lignes, il parut un peu déçu. Visiblement, il s'attendait à quelque chose de plus véhément.

Il lut et relut une longue page qui disait ceci :

« Mon mariage a été un désastre. Les raisons en sont

cependant assez faciles à comprendre. La mère d'Henrietta était morte dans un asile d'aliénés, une chose que je n'ai sue qu'au moment de mon mariage.

« La fille tenait de sa mère un caractère autoritaire, en même temps qu'une inconséquence caractérisée.

« Celle-ci devait être complètement ignorante des lois américaines, et c'est sans doute cette ignorance qui a causé la faute qu'elle a commise, pour sa fille. Lorsque j'ai découvert la duplicité d'Henrietta et que je me suis rendu compte de ses redoutables penchants, j'ai vu nettement, mais hélas ! trop tard, dans quelle affreuse situation je m'étais engagé. Je compris alors que je n'aimais pas Henrietta. Elle n'avait à aucun moment su m'inspirer la confiance qui est la base même de l'amour. J'avais été hypnotisé par l'éclat de sa beauté, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant.

« Un jour, j'ai consulté mon avocat. Au moment de mon mariage, j'avais signé, à la demande de mes beaux-parents et à l'insu d'Henrietta, un contrat reconnaissant à ma future épouse une somme d'un million de dollars qu'elle toucherait à ma mort. Je n'avais pas l'intention de revenir sur ce qui avait été accordé, mais j'aurais désiré alors me libérer des liens de mon mariage avec Henrietta. Mon avocat me fit cependant observer qu'un divorce me vaudrait, dans l'état où nous nous trouvions à ce moment-là, une publicité désastreuse, en admettant qu'on me l'accordât.

« Combien il m'est douloureux de penser que celle dont j'ai ainsi assuré l'avenir a passé toute sa vie à me faire du mal. Je songe parfois aussi, sans frayeur, mais avec une certaine mélancolie, qu'Hermann Zéberlieff n'hésiterait pas à m'assassiner, s'il était au courant de cette disposition testamentaire prise par moi il y a des années en faveur d'Henrietta. »

Hermann replia soigneusement les feuillets et murmura avec un sourire satisfait :

« Vous avez tout à fait raison, mon ami ! Vous allez apprendre qu'Henrietta a un frère qui lui est dévoué. »

Après avoir rangé le document dans son coffre-fort, il

réfléchit un instant. Tout à coup, il se leva et, de nouveau, il apostropha King Kerry que son indignation lui faisait peut-être voir en imagination.

« Votre heure a sonné ! King Kerry, vous qui avez abandonné votre femme, vous qui faites des testaments en secret. Vous m'avez donné vous-même la solution définitive ! »

Mais où donc était la femme de King Kerry ?

Hermann le savait sans doute...

***

Cependant, dans sa chambre de Chelsea, Elsie ne pouvait trouver le sommeil. Elle ne parvenait pas à imaginer les mobiles véritables du bien singulier cambriolage de Jewel House.

Quand les premiers rayons du soleil pénétrèrent dans sa chambre, elle réfléchissait toujours...

CHAPITRE XXIX

VERA SE DECOUVRE UNE SŒUR

« Vous désirez me voir, monsieur Kerry? »

Véra était particulièremené séduisante ce matin-là. Elle évoquait, dans l'esprit de King Kerry, le doux souvenir d'Henrietta, la sœur de Véra, du moins telle qu'elle était au moment où il l'avait connue.

Il y avait cependant dans la physionomie de la visiteuse un air aimable et naturel, une franchise qu'Henrietta n'avait jamais eus.

« En effet, je voulais vous parler, répondit King Kerry, et notamment au sujet de votre famille... si vous le permettez.

— Voilà qui m'inquiète beaucoup! fit Véra en souriant. Mais de quelle branche de ma famille comptez-vous m'entretenir ? »

King Kerry était hésitant.

« Tout d'abord de votre père, bien qu'il ait toujours eu un rôle passif, et... surtout de votre mère.

— Sur mon père, je pense en effet qu'il n'y a pas grand-chose à dire, répondit Véra. Pour le reste, je pense que vous voulez parler de la mère d'Hermann ? »

King Kerry secouait la tête en signe d'approbation.

« L'avez-vous connue ? demanda-t-il.

— J'ai entendu sur son compte des histoires à vous faire frémir, dit Véra. Elle est restée plusieurs années dans un

asile d'aliénés. Pauvre papa, vraiment, il a dû connaître des heures terribles.

— C'est vrai, dit King Kerry. Je n'étais pas moi-même assez âgé à ce moment-là pour me rappeler tout ce qui s'est passé. En tout cas, voici ce que j'ai retenu de ce que j'ai vu ou entendu. La mère d'Hermann était une très jolie Polonaise, une femme remarquable dont les parents, originaires de Varsovie, étaient venus s'installer en Amérique vers 1860. J'ai toutes raisons de croire qu'il s'agissait d'une famille de noble ascendance, bien que pour parler franchement...

— Ne craignez pas de me dire toute la vérité, fit Véra.

— Eh bien, pour dire vrai, reprit King Kerry, il s'agissait aussi d'une famille de tarés.

— Je sais, dit Véra en hochant la tête.

— La mère d'Hermann avait toujours des idées extraordinaires, déjà étant enfant. L'une de ces idées toutefois fut la source de bien des malheurs. »

King Kerry hésita un instant, puis il reprit :

« Savez-vous que vous avez une sœur ? »

Véra parut médusée.

« Une sœur ! fit-elle; je n'en ai jamais entendu parler.

— Oui, ma chère Véra, vous avez une sœur, et c'est moi qui l'ai épousée. »

L'étonnement de la jeune fille était à son comble.

Il y eut un instant de silence.

« Je l'ai épousée, répéta King Kerry. Je l'avais rencontrée à Denver City où elle était venue rendre visite à des parents. C'était au cours d'un bal, puis nous nous sommes bientôt fiancés et mariés. »

Visiblement énervé, King Kerry arpentait la pièce, les mains derrière le dos.

« Je me rendis bien vite compte, poursuivit-il, que ce mariage avait été l'une des plus grandes erreurs de ma vie, une erreur qui a empoisonné toute mon existence. Cette ombre a pesé sur moi pendant quinze ans. C'est beaucoup, n'est-ce pas ! Et encore, je ne vous parle pas des moments les plus tragiques... »

Véra semblait pétrifiée.

Tout cela lui paraissait tellement extraordinaire. Elle éprouva soudain une tendresse particulière pour cet homme qui avait tant souffert, du fait d'une personne qui était de sa chair et de son sang.

« Vit-elle toujours ? » demanda-t-elle.

King Kerry fit un signe de tête affirmatif.

« Hermann est-il au courant ?

— Oui, répondit King Kerry, il la cache, il la tient dans la coulisse en quelque sorte...

— Serait-elle folle ? demanda Véra.

— Je pense que oui ! répondit Kerry d'un air navré.

— Mais ne pourrais-je aller la voir, lui parler ?

— Cela ne servirait à rien, répondit King Kerry. Nous devons attendre la suite. Je voulais vous en dire davantage, mais vraiment, je ne puis... Comme vous le savez, un cambriolage a été commis dans mon bureau, et certains documents relatifs à mon mariage ont disparu. Je devine à l'instigation de qui tout cela a été fait. D'ici quelques jours, vous aurez sans doute l'occasion d'apprendre des détails qui vous étonneront. C'est pourquoi j'ai tenu à vous mettre au courant pour vous éviter trop d'émotions d'un seul coup... »

King Kerry se disposa à partir. Alors Véra s'approcha de lui, les yeux baignés de larmes, et dit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

« Et moi qui croyais que vous étiez heureux et qu'Elsie... »

King Kerry baissa la tête.

« Croyez que j'eusse de beaucoup préféré cela... mais hélas, le destin en a décidé autrement. Voyez-vous, l'argent ne fait pas toujours le bonheur. »

Puis, avec un sourire, il ajouta :

« A quoi bon être riche, si l'on n'a pas une affection sincère ?... Et Dieu merci, vous avez cela, Véra ! »

King Kerry prit paternellement Véra entre ses bras et il l'embrassa doucement sur les deux joues.

« C'est une chose que je puis bien me permettre, n'est-ce pas, puisque je suis votre beau-frère. »

Quelques instants plus tard, King Kerry était à son

club en train de déjeuner. Il avait voulu inviter Elsie, mais il se trouvait dans un tel état d'âme qu'il avait préféré renoncer à cette idée. Privé de sa secrétaire, il sentait vraiment ce qu'elle représentait pour lui. Bien qu'Elsie fût absente, il voyait constamment devant lui ce doux visage ovale auréolé d'une magnifique chevelure acajou, ces yeux clairs au regard profond...

« Situation embarrassante... d'où il sera bien difficile de sortir », pensait-il.

Il finissait de déjeuner et songeait à faire avancer un taxi, lorsqu'un groom lui présenta une lettre sur un plateau.

« Elle vient d'arriver, monsieur. »

King Kerry ouvrit l'enveloppe et lut le message :

« Je voudrais vous rencontrer une dernière fois avant de partir définitivement pour l'Amérique du Sud, où j'espère avoir plus de chance qu'ici. Venez sans crainte me voir à mon appartement de Park Lane. »

« Une dernière fois ! » répétait King Kerry.

Il froissa la lettre et la mit dans sa poche.

Quelques minutes plus tard, il s'engouffrait dans un taxi.

« 110 Park Lane », dit-il au chauffeur.

CHAPITRE XXX

LA SECONDE FEMME DE KING KERRY

« Ainsi, vous êtes tout de même venu, dit Hermann.

— Ne m'avez-vous pas demandé une dernière entrevue ? » répondit King Kerry.

Le financier déposa sur la table ses gants et son journal qui portait un énorme titre. Ce journal, King Kerry l'avait acheté surtout pour voir si Hermann n'avait pas menti et s'il y avait réellement un paquebot en partance pour l'Amérique du Sud. Il devait, en effet, en partir un le lendemain de Liverpool.

« Quelque chose de sensationnel dans votre journal ? » demanda Zéberlieff en remarquant les énormes manchettes.

« Jetez un coup d'œil si vous voulez ! » dit King Kerry en lui tendant le journal.

En lisant les titres, Hermann ne put retenir une exclamation :

« A Whitechapel :

« Arrestation mouvementée d'un bandit notoire qui fait des aveux complets. »

Sous ces manchettes sensationnelles, Hermann eut tôt fait de voir qu'il s'agissait de Micheloff. L'idée de toutes les conséquences de cette arrestation traversa son esprit comme un éclair. La police allait, sans aucun doute, apprendre la provenance des sommes importantes trouvées sur Micheloff.

« Cette nouvelle semble vous impressionner, dit King Kerry.

— Il n'y a pas de raison, répondit Hermann. Non, je lisais seulement... d'ailleurs, je dois me dépêcher, j'ai encore bien des préparatifs à faire.

— Je vois qu'ils sont déjà bien avancés », observa King Kerry en jetant un coup d'œil sur les malles et valises qui encombraient tout un coin de la pièce.

« En effet, reprit Hermann, et il ne me reste que bien peu de temps. Ce temps si court, j'espère que nous allons l'employer utilement. Parlons peu, mais bien ! Voulez-vous m'aider ?

— Si c'est de l'argent que vous voulez, non, cent fois non ! Je vous en ai assez donné jusqu'ici, et qu'en avez-vous fait ? Vous l'avez dilapidé ou employé à me faire du mal.

— J'ai besoin d'un million exactement pour partir. En Amérique du Sud, il y a beaucoup à faire pour quelqu'un d'entreprenant.

— Non, j'estime que je vous ai assez donné, après tous les tours que vous m'avez joués. La plaisanterie a assez duré; reconnaissez-le... Ma décision est prise, vous n'aurez rien de moi.

— Réfléchissez bien, lança Hermann d'un ton rageur, sinon... »

Un revolver était braqué sur King Kerry...

« Vous savez que je suis dans une situation désespérée, poursuivit Hermann dont la voix tremblait. Je suis donc prêt aux pires extrémités. Vous pouvez m'aider, si vous ne le faites pas, attention ! »

A ce moment-là, trois hommes firent irruption dans la pièce; c'étaient trois détectives que King Kerry avait, en venant, fait monter dans son taxi. En entendant derrière la porte que la discussion tournait à l'aigre, ils étaient entrés.

Zéberlieff ne se méprit point sur le sens de cette visite inattendue. Il était pris en flagrant délit d'extorsion à main armée. N'allait-on pas découvrir tous les méfaits dont il s'était rendu coupable ? Les révélations de Micheloff ne lui

permettraient plus aucun alibi. Zéberlieff savait tout cela.

Il fit un bond en arrière et tira sur King Kerry, qu'il manqua de peu. Avant qu'il eût pu tirer une seconde fois, King Kerry avait, d'un coup rapide sur le bras de Zéberlieff, fait tomber à terre l'arme de celui-ci. Les trois détectives se jetèrent sur lui. Ecumant de rage, Zéberlieff tomba tout à côté du revolver qu'il reprit d'un geste fulgurant...

Jugeant toute résistance impossible, il tourna l'arme contre lui-même... une détonation retentit... Le corps de Zéberlieff retomba inerte.

Les détectives l'étendirent sur le sol et l'un d'eux déboutonna le haut de son gilet.

« Mais c'est une femme ! » s'exclama-t-il.

King Kerry hocha la tête d'un air désespéré.

« C'est ma femme, dit-il, ma propre femme... »

⁂

Les yeux de Véra étaient rouges des larmes qu'elle avait versées...

« Je ne m'en étais jamais doutée ! dit-elle à King Kerry. Mais je comprends maintenant pourquoi elle ne voulait jamais me laisser pénétrer dans sa chambre, pourquoi elle refusait obstinément tout domestique. Je me souviens maintenant d'une foule de choses qui auraient dû m'ouvrir les yeux.

— Tout cela fut la faute de sa mère, répondit King Kerry. Celle-ci ignorait tout des lois américaines, et elle eut toujours l'impression que les biens de la famille ne pourraient aller qu'à un fils, s'il y en avait un, et qu'ils seraient au contraire irrémédiablement perdus pour toutes les filles dont le ciel gratifierait les époux Zéberlieff. Ainsi, elle avait toujours désiré un fils et, lorsqu'Henrietta vint au monde, la pauvre femme, déjà un peu déséquilibrée, perdit la tête. On décida d'offrir une somme considérable au mé-

decin pour qu'il attestât faussement le sexe masculin du nouveau-né. Par la suite, sa mère et l'une de ses tantes élevèrent Henrietta comme un garçon. Les choses furent d'ailleurs bien facilitées par les tendances naturelles de l'enfant, qui eut toujours des manières de garçon. Elle était dure et brutale. Ayant grandi, elle laissa s'éprendre d'elle une jolie jeune fille de Boston qui se suicida en apprenant la vérité. Vous avez dû entendre parler de cette histoire ?

— Je me souviens, dit Véra d'une voix tremblante. Mais, évidemment, je n'ai jamais su exactement ce qu'il en était de ce drame.

— Personne ne le savait en effet, reprit King Kerry. Après cette tragédie, l'une des tantes d'Henrietta, effrayée, envoya la jeune fille dans une ferme à Denver City. Henrietta laissa alors pousser ses cheveux, et devint bientôt une femme ravissante. C'est au cours d'un bal, à Denver City, que je fis sa connaissance. Tout alla très bien quelques semaines, mais bien vite Henrietta fut reprise par ses anciens penchants. Elle voulut, tout comme un homme, jouer à la bourse, et plus d'un courtier de Wall Street se souvient encore de ses manœuvres. Elle voulait à toute force passer pour un véritable businessman. Pour son malheur, elle réussit deux ou trois grosses opérations. Ce fut sa perte. Habillée en homme depuis quelque temps déjà, elle sombra dans l'extravagance. Elle me quitta et on ne vit plus qu'elle à Wall Street. Elle jouait gros et toujours contre moi, car, lui refusant de l'argent pour jouer plus gros encore, j'étais devenu son ennemi. Lorsqu'un jour je la suppliai de revenir, elle se mit à rire. Un peu plus tard, elle monta contre moi une manœuvre qui me coûta plusieurs millions. Quand je jouais à la hausse, elle jouait à la baisse et inversement. J'en étais arrivé à lui donner de l'argent pour qu'elle pût continuer ce triste jeu, mais ce n'était jamais assez à son gré. Ma pauvre Véra !...

— Combien je vous plains, dit Véra tout en pleurs.

— Dieu lui pardonne, répondit simplement King Kerry. Il pardonne toujours plus facilement aux femmes... »

⁂

Deux mois plus tard, King Kerry rendait visite à Elsie qui passait à Genève une partie de ses vacances. Il venait d'arriver lorsqu'il la rencontra sur le quai des Alpes. Elle eut tout d'abord de la peine à le reconnaître, tant il avait rajeuni. Il avait le teint clair et ses yeux brillaient.

« Je viens de Chamonix, lui dit-il, où je me trouve depuis une quinzaine de jours, dans un cadre admirable.

- Quand allez-vous repartir? » s'enquit Elsie avec un air navré.

King Kerry allait répondre, lorsque son attention fut attirée par une voiture découverte qui passait à proximité et où il avait aperçu une figure qui ne lui était pas inconnue.

« Mais qui est-ce donc ? demanda-t-il.

— Vous vous souvenez de M. Hubbard ? »

King Kerry fit un signe de tête affirmatif. Il se souvenait très bien du fameux bellâtre.

« Eh bien, poursuivit Elsie, il a épousé la femme la plus acariâtre qui soit et ils sont venus passer ici leur lune de miel. »

Une fois encore, King Kerry hocha la tête.

« Sa propriétaire, dit-il avec une grimace significative. Au fond, ce n'est que justice.

— Mais il est encore quelque chose de très juste et de plus idyllique : c'est que Véra et M. Bray se trouvent au même hôtel, eux aussi en voyage de noces.

— Curieuse coïncidence ! dit King Kerry en souriant.

— C'est effrayant, fit Elsie, le nombre de couples qui viennent passer leur lune de miel sur les bords du lac Léman ! »

King Kerry prit doucement Elsie par le bras et l'emmena faire une promenade le long du quai.

« Elsie, que diriez-vous d'un voyage à Chamonix ?

— Quand cela ? demanda la jeune fille d'une voix douce.

— La semaine prochaine, dit King Kerry.

— J'adore Chamonix, reprit Elsie au bout d'un instant, c'est si joli... le Mont Blanc qui se dresse majestueusement au-dessus de vous. Je voudrais que nous puissions l'emporter à Londres avec nous !

— J'en demanderai le prix », répondit plaisamment King Kerry.

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Paris-Coulommiers
— 6746 4-1948 —
— Dépôt légal 5220 —

La Collection "l'Enigme" a fait connaître au public français les meilleurs romans d'Edgar Wallace. Elle reprend sa pleine activité et retrouve son vaste public. Aux ouvrages d'Edgar Wallace sont venus ou viendront s'adjoindre les volumes de la série célèbre des "Arsène Lupin" de M. Leblanc, des œuvres de G. Leroux, ainsi que d'autres romans policiers signés d'auteurs de premier plan.

Edgar WALLACE

L'ARCHER VERT
LE MYSTÈRE DU TRAIN D'OR
LE SERPENT JAUNE
LA PORTE DU TRAITRE
L'HOMME SANS NOM
UNE LUEUR DANS L'OMBRE
LAQUELLE DES DEUX ?
LE GANGSTER
L'HOMME DU CARLTON
LA CHATELAINE D'ASCOT

Maurice LEBLANC

ARSÈNE LUPIN, GENTLEMAN CAMBRIOLEUR
L'AIGUILLE CREUSE

•

Gaston LEROUX

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE (2 Tomes)

•

Carter DICKSON

L'HOMME EN OR

•

VILLEBRUMIER

L'AFFAIRE DES MOTS CROISÉS

HACHETTE

Imprimé en France
Imp. D.N. Paris